

UNIVERSITÉ LAURENTIENNE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ LAURENTIENNE  
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA  
MAÎTRISE EN SERVICE SOCIAL

PAR  
SUZANNE LACELLE

LES JEUNES FEMMES DE L'ONTARIO FRANÇAIS ET LE FÉMINISME

AVRIL 2015

© Suzanne Lacelle, 2015

## REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier ma directrice de mémoire, la professeure Marie-Luce Garceau. Sans ta ténacité, ton soutien et ta patience, je n'aurais pu finir ce projet. Merci énormément pour le professionnalisme et le dévouement avec lequel tu as toujours traité mon mémoire. Deuxièmement, merci à ma seconde lectrice, la professeure Dominique Mercure pour son encadrement et ses mots d'encouragement tout au long de ce processus.

Merci aux participantes de ce mémoire. Vous m'avez accordé votre temps si précieux malgré vos horaires chargés. Sans votre participation et vos propos partagés, ce mémoire n'aurait pas pu se réaliser.

Ma fille Manon, qui à déjà 14 ans, a inspiré cette recherche féministe. J'espère que toi, et les jeunes femmes de ta génération, vous puissiez continuer les discussions et les échanges sur le féminisme et le mouvement des femmes pour que tu puisses, un jour vivre dans une société sans barrière. Manon, bien que ce mémoire soit maintenant terminé, nous allons continuer nos conversations intéressantes à ce sujet !

J'aimerais exprimer ma gratitude à mon partenaire, Philippe, qui m'a soutenu tout au long de ce processus. Merci infiniment pour ta patience ! Tu as toujours été là pour m'encourager.

Finalement, j'aimerais remercier mes parents. Maman, ce projet est un hommage que je te fais. Tu m'as transmis ta passion d'apprendre. J'ai pu accomplir ce que tu aurais bien voulu accomplir, mais je le sais, tu n'as pas eu les mêmes opportunités que moi. Bien que tu ne sois plus avec nous, tu m'as inspiré pendant ce processus. Merci.

## RÉSUMÉ

Dans ce projet de recherche féministe qualitative, par l'intermédiaire de quatre groupes de discussion, nous avons mené des entrevues auprès de 13 jeunes femmes francophones âgées entre 18 à 24 ans qui sont inscrites au niveau d'études universitaires à l'Université Laurentienne. Nous avons voulu connaître si ces jeunes femmes s'identifient comme féministes, et quelles sont leurs définitions et leurs visions du féminisme.

À la lumière des revendications du mouvement féministe, on peut se demander si les jeunes femmes de l'Ontario français s'identifient au féminisme ? En adoptent-elles les valeurs ou ont-elles adopté des valeurs différentes ? Existe-il chez elles une distance par rapport au féminisme ? Enfin, comment ces jeunes femmes définissent-elles la pensée féministe ? Voici donc nos principales questions de recherche.

Compte tenu du caractère qualitatif de notre étude, nous avons procédé à partir d'un échantillonnage non probabiliste, en fonction de certaines caractéristiques précises de la population étudiée. Une recension intégrative de la littérature portant sur la construction de l'identité féministe nous a mené à divisé le canevas d'entretien en quatre thèmes :

- les définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes;
- l'analyse du concept féministe (égalité et acquis);
- les besoins et dossiers actuels;
- l'identité féministe.

Nous avons ensuite analysé les résultats des entretiens à l'aide de la méthode d'analyse de contenu. Les résultats obtenus révèlent que la formation de l'identité féministe des jeunes femmes francophone est en voie de transformation. Ces jeunes femmes, qui ont grandi pendant les années 1990 à présent, se disent « féministes » dans la sphère privée, mais elles rejettent l'appellation « féministe » dans la sphère publique. Par l'entremise de cette étude, nous pouvons postuler que les jeunes femmes francophones de l'Ontario français s'identifient peu comme « féministe » mais qu'elles adhèrent tout de même aux valeurs féministes.

Mots clés : féminisme, jeunes femmes, Franco-Ontariennes, histoire du féminisme en Ontario français, identité féministe.

## **ABSTRACT**

In this qualitative feminist research study, 13 Franco-Ontarian women, between the ages of 18 to 24, all registered in a post secondary institution in Northern Ontario, were interviewed via four focus groups, in an attempt to answer the following questions : How do these young women define feminism? Do they identify themselves as “feminists”? What feminist values do these young women subscribe to? Have they dissociated themselves from feminism and the women’s movement? Finally, what is their vision of feminism and the women’s movement?

Women’s lives have changed tremendously this past century due, in large part, to feminism and the women’s movement. Current studies indicate that young women today are not identifying themselves as “feminists” even though they seem to have interiorised and adopted many feminist values.

A comprehensive literature review on feminist identity revealed four recurring themes that emerge during the construction of a feminist identity. Consequently, the current study’s research questionnaire was constructed based on the following themes:

- personal definition of feminism and the women’s movement
- analysis of feminist concepts (equality and gains)
- current needs
- feminist identity

Using content analysis to analyse the participants’ responses, results of this study indicate that young women today reject labelling themselves as “feminists” in public, even though they have adopted many feminist values. They appear to equate a feminist identity with radicalism. These young Franco-Ontarian women are redefining feminism and their feminist identity.

**Key words:** feminism, young Franco-Ontarian women, history of feminism in Ontario, feminist identity.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	I
RÉSUMÉ .....	II
ABSTRACT .....	III
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I THÉORIE ET MOUVEMENTS FÉMINISTES .....	4
1.1 Théorie féministe .....	4
1.2 Féminisme .....	7
1.2.1 Contexte historique du mouvement des femmes .....	9
1.2.1.1 Féminisme égalitaire .....	9
1.2.1.2 Féminismes marxiste et socialiste .....	12
1.2.1.3 Féminisme radical .....	13
1.2.2 Féminisme contemporain .....	18
1.2.3 Féminisme postmoderne .....	21
1.3 Mouvement féministe en Ontario français .....	25
1.3.1 Retombées du mouvement sur les jeunes femmes de l'Ontario français .....	35
1.4 Mouvement antiféministe .....	38
1.4.1 Antiféminisme et néolibéralisme .....	40
CHAPITRE II PROCESSUS DE SOCIALISATION ET IDENTITÉ FÉMINISTE .....	44
2.1 Processus de socialisation .....	44
2.2 Création d'une identité féministe .....	51
2.2.1 Engagement social et politique .....	53
2.2.2 Expérience du sexisme .....	56
2.2.3 Exposition à l'idéologie féministe .....	57
2.2.4 Développement d'une identité féministe .....	59
CHAPITRE III MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE .....	64
3.1 Type de recherche .....	64
3.2 Questions de recherche .....	65
3.3 Échantillonnage et critères de sélection .....	66
3.4 Méthode de recrutement .....	66
3.5 Entretiens de groupe, canevas des entrevues de groupe et déroulement des entretiens .....	68
3.6 Analyse des données et codage .....	72

CHAPITRE IV PRÉSENTATION DES DONNÉES .....	78
4.1 Définitions du féminisme et du mouvement des femmes .....	79
4.1.1 Connaissances de l'histoire du féminisme et du mouvement des femmes en Ontario français .....	81
4.2 Analyse du concept féministe de l'égalité et des acquis .....	90
4.2.1 Égalité .....	90
4.2.2 Acquisition et intégration des connaissances .....	95
4.2.3 Domaines de revendications .....	103
4.2.4 Barrières rencontrés par les jeunes femmes .....	107
4.3 Influence, besoins et dossiers actuels.....	110
4.3.1 Engagement politique.....	114
4.3.2 Féminisme exclusif .....	116
4.3.3 Dossiers importants à défendre .....	118
4.4 Identité féministe.....	119
 CHAPITRE V DISCUSSION ET APPLICATION DE LA RECHERCHE EN SERVICE SOCIAL .....	131
5.1 Définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes .....	132
5.1.1 Intégration des connaissances .....	133
5.2 Analyse du concept féministe (égalité et acquis).....	136
5.3 Besoins et dossiers actuels .....	137
5.4 Identité féministe.....	141
 CONCLUSION .....	149
 BIBLIOGRAPHIE .....	153
 APPENDICE I AFFICHE PUBLICITAIRE 1 .....	163
 APPENDICE II AFFICHE PUBLICITAIRE 2 .....	164
 APPENDICE III CONSIGNES .....	165
 APPENDICE IV CANEVAS D'ENTREVUE .....	166
 APPENDICE V LETTRE DE CONSENTEMENT .....	170
 APPENDICE VI QUESTIONNAIRE DÉMOGRAPHIQUE .....	172

## **TABLE DES TABLEAUX**

Tableau 1 Synthèse des thèmes et sous thèmes utilisés pour l'analyse des entrevues de groupes .....	73
---	----

## INTRODUCTION

Les conditions de vie des femmes se sont modifiées à travers les époques. Elles se sont améliorées, surtout grâce au mouvement des femmes. Au cours des trente dernières années, le mouvement féministe a montré que le changement personnel allait de pair avec le changement social. De plus, ce mouvement social a revendiqué une redéfinition du rôle des femmes et la reconnaissance de leurs droits.

Mais, nous savons pourtant que la majorité des jeunes femmes d'aujourd'hui ne s'identifient pas nécessairement comme féministes même si elles adhèrent aux valeurs féministes que sont par exemple, l'égalité entre les femmes et les hommes, l'intégrité physique, la liberté, etc. Elles ont intériorisé les valeurs féministes. Toutefois, selon les jeunes femmes, se dire féministe aujourd'hui est perçue comme étant une adhésion à une certaine forme de radicalisme.

Guindon (1997) souligne que le rapport au féminisme n'est pas le même selon les générations. Celui-ci est perçu et compris différemment selon l'âge et les expériences de vie des jeunes femmes. À l'heure actuelle, selon certaines auteures, nous sommes à l'ère de la « troisième vague » du féminisme. De nouvelles valeurs postmodernes telles que l'individualisme, l'épanouissement, la liberté, la sexualité, l'égalité, l'expérimentation, la permissivité, et le néolibéralisme ont-elles modifié l'identité féministe chez les jeunes femmes ?

S'interrogeant sur ce que signifie le féminisme chez les jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans et inscrites aux études universitaires à l'Université Laurentienne, cette recherche féministe qualitative vise, premièrement, à connaître si les jeunes femmes d'aujourd'hui, qui vivent en Ontario français, s'identifient comme étant féministes.



Deuxièmement, cette recherche vise à connaître leurs définitions du féminisme et la vision féministe qu'adoptent ces jeunes femmes francophones. On souhaite aussi savoir comment elles ont été influencées par plus d'un demi-siècle de féminisme ? Quelle importance le féminisme revêt-il dans leur vie ? Adhèrent-elles aux valeurs fondamentales du féminisme et aux principes du mouvement féministe ? Ont-elles intégrées les valeurs féministes telles que l'égalité, la justice sociale, la paix et la solidarité dans leur vie quotidienne ? Leurs discours et leurs attitudes sont-ils marqués par le féminisme ? Connaissent-elles l'histoire du mouvement féministe en Ontario français ? Voilà quelques-unes des interrogations qui constituent le fil conducteur du présent mémoire.

L'importance d'une recherche féministe, telle celle que nous avons conduite, est de sensibiliser les jeunes femmes par rapport à leur propre situation afin de mieux cerner leurs besoins et de susciter des changements et l'amélioration de leurs conditions dans la société. Reconnaître la jeune femme francophone vivant dans le Nord de l'Ontario comme actrice sociale implique un positionnement favorisant le point de vue et l'expérience de celle-ci dans sa réalité sociale. Cela pourrait inspirer le changement social et culturel. Cette recherche féministe qualitative pourra s'ajouter à celles concernant la culture des jeunes femmes francophones. La littérature et les textes historiques révèlent la lutte constante pour la réappropriation du pouvoir des femmes en société ; cette recherche s'offre d'être un ajout à ces textes.

Le chapitre I présente le cadre théorique de ce mémoire, plus particulièrement, la théorie féministe et le mouvement féministe. De plus, on aborde le contexte historique du mouvement féministe et l'évolution du mouvement féministe en Ontario français. Il s'avère important de bien situer les plus importants courants de la pensée féministe, qui ont traversés le mouvement des femmes puisque collectivement, on y retrouve toutes les grandes revendications des femmes. Pour comprendre où le mouvement des femmes se situe à l'heure actuelle, il faut comprendre d'où il vient.

Le chapitre II décrit le processus de socialisation des valeurs et le développement d'une identité féministe et présente une recension des écrits concernant la formation de l'identité féministe.

Le chapitre III présente la démarche méthodologique de la recherche, plus précisément, le type de recherche, la population à l'étude, la procédure d'échantillonnage et les critères de sélection, la méthode de recrutement utilisée auprès des participantes, la démarche utilisée dans l'élaboration du canevas d'entrevue, ainsi que le déroulement des entretiens auprès des participantes aux groupes de discussion. Enfin, la conclusion aborde le type d'analyse effectuée et présente les démarches utilisées dans le codage du matériel recueilli.

Le chapitre IV présente l'analyse qualitative des données recueillies dans les entretiens de groupe sur les thèmes suivants : définitions du féminisme et du mouvement des femmes, l'analyse du concept féministe de l'égalité et des acquis, besoins et dossiers actuels, et identité féministe.

Le chapitre V présente l'analyse de ces thèmes et montre comment cette recherche s'applique à la profession du service social.

Finalement, la conclusion offre une synthèse de la recherche en soulignant l'importance et l'orientation que doivent prendre les futures recherches dans l'étude portant sur les jeunes femmes francophones et le féminisme.

## **CHAPITRE I**

### **THÉORIE ET MOUVEMENTS FÉMINISTES**

Un cadre théorique donne un sens à un phénomène. Ce mémoire tente de connaître la définition et la vision du féminisme qu'ont les jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans et inscrites aux études universitaires à l'Université Laurentienne. Ainsi, afin de savoir si celles-ci s'identifient au féminisme, on précise d'emblée ce qu'est la théorie féministe afin de la situer dans le contexte de la présente recherche. En second lieu, on présente l'évolution et le contexte historique du mouvement des femmes et, plus particulièrement, du mouvement féministe en Ontario français.

#### **1.1 Théorie féministe**

La théorie féministe est formée par divers courants de la pensée féministe dans lesquels on trouve une diversité et une complexité de valeurs et d'orientations idéologiques qui constituent la pensée féministe. Parler de la théorie féministe, c'est parler du mouvement des femmes, à travers diverses époques, et c'est aussi discuter de l'hétérogénéité des différents courants qui ont traversé et qui continuent de traverser le mouvement actuel des femmes pour, finalement, parler de l'amélioration des conditions de vie des femmes.

Dans cette perspective, la théorie féministe est un point de repère commun. En effet, la théorie féministe est une analyse qui a pris sa source dans les multiples revendications des femmes contre un système d'oppression ayant des dimensions multiples : politique, sociale, économique, sexuelle, religieuse, etc. L'analyse féministe suscite non seulement une prise de conscience individuelle mais aussi une prise de conscience collective de la situation individuelle des femmes. De plus, comme l'indique Toupin (1998), il s'agit d'un mouvement de révolte contre la position subordonnée des femmes, d'un mouvement qui lutte pour changer les rapports sociaux de domination des femmes et

pour dénoncer et revendiquer que soient abolies les multiples formes d'oppression qui s'exercent contre les femmes et certains groupes de femmes. Ainsi,

Le féminisme ne se limite pas uniquement à la quête et à l'affirmation de l'égalité entre les sexes. La pensée féministe cherche également à "libérer les femmes" en leur donnant des outils pour s'affirmer comme des individus capables de contrôler leur propre corps et, de façon plus générale, toutes les dimensions de leur vie (Toupin, 1996, p. 6).

Dès lors, la théorie féministe privilégie une analyse des rapports sociaux de sexe par le biais du processus de socialisation et du conditionnement des femmes.

Chamberland et Paquin (2005) indiquent que la théorie féministe s'intéresse à comprendre la subordination des femmes par les hommes, produite et reproduite à travers un ensemble de rapports sociaux et politiques. Rousseau et Garceau (2009) indiquent que l'ensemble des théories féministes sont plus ou moins fondées sur les sciences humaines et sociales, et qu'elles éclairent le militantisme en faveur de l'égalité des sexes. Pour Valentich (cité dans Turner, 1996), la théorie féministe adopte plusieurs perspectives idéologiques qui reflètent la diversité des vies des femmes. Elle poursuit, en ajoutant que la théorie féministe critique les concepts et les thérapies traditionnelles.

Butler met en évidence l'origine sociale du sexe et du genre, centrale dans sa réflexion féministe. Pour cette philosophe, le sexe et le genre sont tous deux des constructions culturelles, sociales et politiques susceptibles d'être transformées (Butler, 2003, cité dans Baril, 2007). Pour Butler, les analyses féministes cherchent à comprendre comment la catégorie « femmes » - le sujet du féminisme - est produite et contenue dans les structures du pouvoir (Butler, 1990).

Depuis son émergence, la théorie féministe est critiquée comme ayant, premièrement, une perspective limitée, et deuxièmement, comme ayant un champ de recherche restreint (Payne, 2005, p. 257). Malgré ces critiques, la théorie féministe se caractérise davantage

par sa contribution aux avancements de certaines approches dans la pratique du service social, entres autres, la thérapie de groupe et les groupes d'entraide. Ce sont des pratiques qui promeuvent la solidarité entre les femmes et qui brisent l'isolement. Une autre approche dans la pratique féministe est celle d'établir une relation égalitaire, approche qui valorise la femme tout au long du processus d'intervention (Payne, 2005, p. 252).

Finalement, Swigonski et Raheim (2011) postulent que la théorie féministe fait preuve d'une grande analyse des relations entre les hommes et les femmes ayant comme but l'amélioration de la condition des vies des femmes :

*Feminist theories analyze women's experiences, articulate the nature of social relations between women and men, and provide explanations that support efforts to transform these social relations. Feminist theories analyze the historical conditions of women's lives, the underlying dynamics that shape and condition women's lives, and women's efforts to transform these conditions and to define the meaning and circumstances of their lives as full human beings (p. 11).*

La théorie féministe se fonde sur quelques prémisses fondamentales :

- « la reconnaissance de l'existence des rapports sociaux de genre ;
- la nécessité d'une attitude critique ;
- la dénonciation des dichotomies (rejeter la tendance du pouvoir patriarcal à diviser, séparer et isoler en utilisant une vision dualiste et sexiste de la réalité) ;
- la reconceptualisation du pouvoir (importance mise sur le rejet du pouvoir patriarcal afin d'adopter une vision alternative du pouvoir) ;
- la renominisation (rendre crédible et pertinent ce qui est dit en s'appuyant sur la croyance que les expériences personnelles sont politiquement importantes et scientifiquement valides pour générer une compréhension des phénomènes et une nouvelle connaissance) ;

- la valorisation du processus autant que du produit (le mérite d'un objectif atteint repose sur la façon dont il a été atteint. Le processus de décision d'un groupe de femmes et la croissance que ce processus a permis sont aussi importants que les décisions finalement prises) ;
- le privé est politique » (Rousseau, 2011, p. 8).

L'émergence de la théorie féministe et celle du mouvement féministe vont de pair. Le féminisme, quant à lui, s'incarne en un mouvement social et politique visant l'amélioration des conditions de vie des femmes. Dans la prochaine section, nous examinons de plus près ce qu'est le féminisme et les courants de pensée qui le traverse.

## **1.2 Féminisme**

Le féminisme évolue et s'incarne de plusieurs façons : selon les besoins identifiés par les femmes, selon les différentes époques et selon le contexte social. Guindon (1997) mentionne, citant Descarries-Bélanger et Roy (1992), que le féminisme peut être défini comme :

Un ensemble d'idées, de discours et de pratiques qui propose une analyse et une critique, ou une dénonciation, des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Il comporte une variété de courants et de tendances qui se distinguent autant par leurs conceptions des rapports entre les sexes que par leurs problématiques, leurs analyses et leurs moyens d'actions (p. 202).

Selon Zaidman (2007), le terme « féminisme » recouvre plusieurs réalités. Il s'agit de :

Courants d'idées et de luttes concernant les droits des femmes, le féminisme devient, dans certaines périodes historiques, un mouvement social et politique pour l'émancipation des femmes (p. 5).

Pour Louise Toupin (1998), le féminisme représente une prise de conscience individuelle, suivi d'une lutte collective contre des rapports de sexe opprimants et la position subordonnée que les femmes occupent :

Il s'agit d'une prise de conscience d'abord individuelle, puis ensuite collective, suivie d'une révolte contre l'arrangement des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. Il s'agit aussi d'une lutte pour changer ces rapports et cette situation (p. 10).

Puis, pour Guindon (1996), être féministe, c'est :

Adhérer à des valeurs, des principes ; c'est s'opposer aux rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes ; c'est dénoncer les manifestations de sexisme. Être féministe, ce n'est pas seulement « croire » dans l'égalité entre les sexes, mais c'est aussi « faire » quelque chose pour l'atteindre (p. 210).

Pour Lamoureux (1992), le mouvement des femmes signifie « toutes les pratiques et les organisations qui permettent aux femmes de participer à l'action politique organisée », et le féminisme est « une pensée politique se caractérisant par la reconnaissance de l'identité individuelle des femmes et la revendication d'un statut social, politique et juridique non discriminatoire pour elles » (p. 6).

La théorie féministe, ainsi que les définitions du féminisme et du mouvement des femmes, reposent sur l'idée centrale que la prise de conscience et l'action sont à la fois individuelles et collectives, ayant comme but principal des revendications pour des changements sociaux.

Les sections suivantes portent sur l'évolution et le contexte historique du mouvement des femmes ainsi que sur les cinq grands courants de pensée idéologiques qui ont traversé le mouvement des femmes depuis les années 1960.

### **1.2.1 Contexte historique du mouvement des femmes**

Selon Toupin (1998), le mouvement des femmes est l'un des grands mouvements sociaux de ce siècle. Il existe plusieurs grands courants idéologiques qui ont traversé le mouvement de femmes depuis les années 1960 pour aboutir, aujourd'hui, à l'émergence d'un féminisme postmoderne.

Présenter tous les courants idéologiques qui se sont développés et qui ont traversé le mouvement des femmes pendant les dernières décennies déborderait le cadre de ce mémoire. Plutôt, dans un premier temps, nous présenterons rapidement les cinq grands et plus importants courants de pensée du mouvement féministe et leurs revendications principales :

- le féminisme égalitaire ;
- les féminismes marxiste et socialiste ;
- le féministe radical ;
- le féminisme contemporain ;
- le féminisme postmoderne.

Dans un deuxième temps, afin de mieux comprendre comment le mouvement féministe s'est actualisé, et parce que notre mémoire porte sur l'Ontario français, nous en préciserons l'évolution.

#### **1.2.1.1 Féminisme égalitaire**

À l'aube des années 1960, l'Église catholique détenait encore un réseau d'influence considérable et réussissait, à travers ses rituels, ses enseignements et sa présence quotidienne, à maintenir une éthique familiale et matrimoniale conservatrice, en plus



d'un encadrement rigide des relations conjugales et parentales. Corbeil et Descarries (2003), Toupin (1996) et Campbell et Wasco (2000) indiquent que le féminisme libéral égalitaire soulignait que c'était la socialisation et les préjugés qui expliquaient la subordination des femmes, et non l'organisation économique. C'était donc les mentalités et les valeurs qui forgeaient l'organisation sociale qu'on devait réformer par le biais de l'éducation et des lois.

Le féminisme égalitaire préconisait que la libération de la femme passait entre autres par le travail salarié. Campbell et Wasco (2000) proposent que plusieurs thèmes tels : l'égalité salariale et l'accès aux emplois pour les femmes, furent premièrement énoncés par le courant de féminisme libéral égalitaire dans les années 1970. Bref, selon Toupin (1998) :

Les féministes libérales égalitaires ont donc réclamé pour les femmes, depuis plus d'un siècle, l'égalité des droits avec les hommes : égalité de l'accès à l'éducation ; égalité dans le champ du travail, en matière d'occupations et de salaires ; égalité dans le champ des lois : des lois civiles (capacité juridique pleine et entière), des lois criminelles (rappel de toutes mesures discriminatoires) et égalité politique (comme par exemple le droit de vote). L'égalité complète permettrait aux femmes de participer pleinement à la société, sur un pied d'égalité avec les hommes (p. 11).

Réclamer des droits pour les femmes n'est pas unique au mouvement égalitaire. Toutefois, ces droits touchent l'éducation, le travail et les professions, les religions, le monde de la politique, de la justice et des gouvernements et, finalement la famille.

Par conséquent, selon Toupin (1998) :

Le moyen le plus efficace pour enrayer la discrimination faite aux femmes réside d'abord dans l'éducation non sexiste. Il s'agit de socialiser autrement les femmes. C'est en changeant les mentalités qu'on changera la société. L'autre moyen réside dans les pressions pour faire changer les lois discriminatoires. Ces pressions peuvent prendre la forme de mémoires au gouvernement, de

sensibilisation du public par des colloques, par la formation de coalitions d'appui à certaines revendications, de lobbies, etc. (p. 12).

Pour Descarries (1998), le féminisme égalitaire mise sur la volonté et l'investissement des femmes pour gagner une égalité de chances avec les hommes :

Pour les féministes égalitaires, les rôles socialement imposés dans la division sexuelle du travail constituent la principale source de discrimination et de conflits entre les sexes, alors que les injustices subies par les femmes sont interprétées comme des relents de conditions socioculturelles anachroniques. L'accès à l'égalité passe prioritairement par l'abolition des conditions discriminatoires vécues par les femmes dans les sphères de l'éducation, du travail et de la politique. Dans cette perspective, le mot d'ordre est de modifier la socialisation et l'éducation des filles, de réaménager les tâches domestiques au sein de la famille et de favoriser l'accès des femmes aux lieux de savoir et de pouvoir économique ou politique (p. 13).

Ce courant a revendiqué principalement :

- « l'égalité de droit et de fait et l'accès des femmes aux mêmes droits que les hommes (éducation, travail, salaires) ;
- l'encouragement des femmes à l'indépendance et l'autosuffisance ;
- l'accessibilité aux services inadéquats à la problématique des femmes (immigrantes, lesbiennes, handicapées, âgées, avortement, adoption) ;
- l'application de lois et politiques égalitaires et non discriminatoires ;
- la défense de droits sociaux pour les femmes (militantisme) ;
- l'inclusion des femmes dans toutes les sphères de la société » (Rousseau et Garceau, 2009, p. 28).

Finalement, il importe d'indiquer que les analyses faites par le féminisme égalitaire sont tributaires de d'autres courants du féminisme. Toutefois, Descarries (1998) souligne qu'à ce jour, ce courant « continue d'informer l'action d'un grand nombre d'organisations féministes et d'organismes gouvernementaux et syndicaux » (p. 10).

### **1.2.1.2 Féminismes marxiste et socialiste**

Avec le courant de pensée féminisme marxiste, c'est le capitalisme et l'organisation économique qui expliquent l'exploitation des femmes et des hommes. L'oppression des femmes étant due au capitalisme, la seule option devient son renversement, soit l'abolition du capital pour le remplacer par la propriété collective. Ce courant de pensée mettra aussi de l'avant les concepts d'enfermement des femmes dans la sphère privée avec comme stratégie de changement la réintégration des femmes dans le marché du travail salarié. Selon Toupin :

Les revendications préconisées et appuyées par les marxistes féministes (droit au travail social, droit aux garderies, égalité des chances dans l'emploi, l'éducation, les salaires, l'avortement libre et gratuit etc.) peuvent ressembler aux revendications des féministes libérales (1998, p. 15).

Toutefois, à la différence des féministes égalitaires, les féministes marxistes vont tenter de dévoiler les contradictions du système afin de le renverser. De nos jours, on considère les luttes des féministes marxistes comme dépassées. Toutefois, certaines ont laissé tomber l'analyse des classes sociales afin de la remplacer par l'analyse de sexe.

Dans le courant de pensée des féministes socialistes, Toupin mentionne que le courant socialiste soutenait l'émancipation des femmes et qu'elle passait par le travail salarié, (droit au travail, droit aux garderies, égalité des chances dans l'emploi, l'éducation, et les salaires, droit à l'avortement libre et gratuit). Mais, cette lutte sur le front du travail salarié était contre-révolutionnaire et divisait la classe ouvrière. Toujours selon Toupin (1998), le courant féministe socialiste portait une attention égale à l'oppression des femmes et donc au sexe (appelé « le patriarcat ») et aux classes sociales (liées au capitalisme) dans leurs analyses de l'oppression des femmes. Les socialistes parlaient de deux systèmes d'oppression des femmes : le patriarcat et le capitalisme.

Selon Campbell et Wasco (2000), les racines du courant de pensée du féminisme socialiste se trouvent dans l'idéologie marxiste. Toujours selon Campbell et Wasco, cette idéologie analyse davantage la division des classes sociales et porte moins son attention vers le racisme et le sexisme. Toutefois, les féministes socialistes ont révélé plusieurs formes de domination des femmes.

Ce courant a revendiqué principalement :

- l'accès des femmes à la sphère publique ;
- des réformes économiques orchestrées par l'État (garderie étatique gratuite, fin du harcèlement sexuel, égalité salariale) ;
- l'abolition du capitalisme et de la division sexuelle du travail ;
- l'abolition de la propriété privée pour la remplacer par la propriété collective des moyens de production ;
- de donner du pouvoir aux femmes (violence conjugale) ;
- la bonification de l'aide sociale et pour des logements adaptés à la réalité économique des plus pauvres, en l'occurrence les femmes (Rousseau et Garceau, 2009 ; Rousseau, 2011).

### **1.2.1.3 Féminisme radical**

Selon Garceau (2012), « un grand nombre de recherches, récentes ou plus anciennes, montrent que la situation des femmes à travers les âges, est marquée par l'idée de leur statut inférieur par rapport à celui des hommes » (p. 4). Selon de Beauvoir :

La prépondérance des hommes dans la révolution technique (développement de l'agriculture et défrichage des forêts pour faire fructifier les champs, découverte des métaux, apparition de la charrue, etc.) et la reconnaissance de leur rôle dans la procréation sont au fondement de la répression et de la subordination des femmes, voire de leur infériorisation. Le développement de la propriété privée

fera en sorte que l'homme deviendra aussi propriétaire de la femme. Ce sera « la grande défaite historique du sexe féminin » (de Beauvoir, 1949, p. 69).

Toupin (1998) abonde dans le même sens. Pour elle, l'oppression des femmes est datée historiquement. L'oppression et la subordination des femmes seraient nées avec l'apparition de la propriété privée. Le besoin de transmettre ses propriétés par l'héritage a rendu nécessaire l'institution du mariage. Toupin propose que ce soit ainsi que les femmes furent mises sous le contrôle des maris (appropriation des femmes par les hommes), dans la sphère privée soit celle de la famille, et hors de la production sociale. Toujours selon Toupin (1998) :

C'est le patriarcat qui explique la domination des femmes par les hommes. Alors que chez les marxistes féministes le capitalisme occupait une place centrale dans l'explication, et le patriarcat une place secondaire, chez les radicales, c'est exactement l'inverse : le patriarcat occupe une place première et le capitalisme une place secondaire (p. 23).

Beaudry (1984) indique également que les féministes radicales considéraient comme prioritaire la lutte contre la structure patriarcale qui érigeait en système la domination de la femme. Selon Poissant (1995) le patriarcat comme le capitalisme représentent des systèmes discriminatoires pour les femmes. Toujours selon Poissant, le patriarcat se définit comme un système de relations sociales caractérisé par des relations hiérarchiques entre les sexes. Ces relations sont rendues possibles par une solidarité entre les hommes qui leur permet d'exercer une autorité sur les femmes. Toutes les femmes sont alors conditionnées par ce système.

Durant la décennie 1970, les courants marxiste et radical furent élargis par les femmes afro-américaines. Comme l'indique Toupin (1998), au-delà du classisme, les féministes socialistes et radicales mettent de l'avant les perspectives lesbiennes (l'hétérosexisme) et les perspectives du *Black Feminism* (le racisme).

Toujours selon Toupin (1998), les féministes socialistes et radicales ont :

Poussé les féministes à articuler dans leurs analyses de l'oppression des femmes non seulement le duo sexe/classe, mais le trio sexe/classe/ « race » ou ethnie, auquel s'ajoute souvent, chez un certain nombre d'entre elles, un quatrième élément, la discrimination envers les lesbiennes, formant ainsi le quatuor sexe/classe/race/homophobie (p. 30).

Le féminisme radical a revendiqué principalement :

- « le renversement du patriarcat pour le remplacer non pas par un matriarcat mais par une autre forme d'organisation de la vie en société ;
- l'abolition des rapports d'oppression ;
- l'éclatement des rôles et des modèles traditionnels ;
- de briser la hiérarchie des sexes ;
- l'abolition de toutes formes de violence, que ce soit la violence conjugale, le viol, l'inceste, etc. ;
- l'offensive directe contre la discrimination dans l'accès et l'équité salariale, etc. ;
- l'offensive directe contre la pornographie, les concours de beauté, etc. ;
- les déploiements militaires et les mutilations sexuelles ;
- l'appui à l'avortement ;
- la sensibilisation et éducation populaire des femmes ;
- la création d'espaces pour les femmes : cuisine collective, centres de femmes, ressources et services pour les femmes ;
- la réappropriation par les femmes du contrôle de leur propre corps et la valorisation et le respect du corps de la femme, de ses compétences, de son intelligence » (Rousseau, 2011, p. 16-17).

En outre, le courant du féminisme radical reflète diverses orientations sociales et politiques qui s'entrecroisent et qui ont porté fruit aux changements sociaux et aux luttes du mouvement des femmes.

Ce bref survol des divers grands courants idéologiques qui ont traversé le mouvement des femmes aide à comprendre et à situer l'évolution des traditions de la pensée féministe au Canada depuis les années 1960. Dès lors, les femmes se mobilisaient dans de nouvelles associations de nature politique, économique, professionnelle, et éducative. Dumont et Toupin (2003) montrent qu'au début des 1970, l'égalité était au cœur de toutes les analyses féministes : autonomie financière, égalité salariale, égalité juridique, égalité éducative, égalité dans la famille, droit au divorce, présence des femmes à toutes les instances, dénonciation de l'infantilisation des femmes et de la discrimination à l'égard des femmes mariées. Selon Toupin (1996), les luttes inspirées du mouvement féministe s'enclenchaient tant dans le public, avec les revendications de services divers d'assistance à la famille, de congés de maternité et parentaux, de politiques familiales, etc., que dans le privé par le biais de négociations individuelles avec le conjoint au sujet du partage, par exemple, des tâches domestiques. À cette période, le féminisme égalitaire et le féminisme radical coexistent.

Dans les années 1970, le féminisme s'est essentiellement divisé en deux mouvements. L'un voulant l'égalité et voulant supprimer la différence entre les genres (Toupin, 1996 ; Coole, 2001) et l'autre prônant la différence et mettant en valeur la différence sexuelle (Toupin, 1996 ; Webb, 1997 ; Coole, 2001). Ces paradoxes soulignaient les différences de perspectives qui traversaient les groupes du mouvement des femmes à cette époque, mais qui s'exprimaient dans les groupes de pression et/ou sur une base individuelle dans presque tous les lieux où s'exerçait le pouvoir, incluant le mariage.

Abid (2006) indique qu'au cours des années 1970, il y a eu d'importantes mobilisations en vue de la syndicalisation des travailleuses dans les secteurs public et parapublic. C'était l'époque de grands mouvements de grève, du premier front commun, qui a permis des hausses de salaire importantes, de même que des améliorations substantielles dans les conditions de travail des femmes (l'accès à des postes, à des vacances et à divers avantages sociaux). Coble (1999) indique également qu'au cours des années 1970, les femmes ont ciblé la cause de l'inégalité entre les sexes dans la sphère marchande. Toujours selon Coble, le sujet de la discrimination au travail entre les sexes a surgi. Peu à peu, les femmes se sont intégrées dans les mouvements syndicaux pour revendiquer leurs droits.

Des années 1975 à 1980, le mouvement féministe a évolué vers la valorisation de la différence des femmes (Toupin, 1996 ; Coole, 2001 ; Abid, 2006). À cette époque, la transformation des rapports sociaux, qui engendraient la subordination des femmes dans la famille et la société, était analysée par certains chercheurs et chercheuses (Lipman-Blumen et Tickmayer, 1975 ; Miller et Garrison, 1982). La division sexuelle du travail domestique résultant d'une famille patriarcale était remise en question. Toupin (1996) indique que ce mouvement a été porteur d'une idéologie qui valorisait le travail des femmes à l'extérieur de la maison. C'était une nouvelle révolution dans la revendication de la reconnaissance du travail domestique.

Selon Abid (2006), durant les années 1980 et 1990, le féminisme a ciblé le problème de la pauvreté des femmes, la féminisation de la pauvreté et le fait que les femmes sont particulièrement touchées par les modifications apportées au monde du travail, que ce soit par la hausse du travail à temps partiel ou plus particulièrement, sa précarisation. Toujours selon Abid, c'était toute la question du rapport entre la famille et le travail qui continuait d'être soulevée. Les nouvelles revendications des féministes radicales analysaient le patriarcat comme un « système » qui les amenait à découvrir, au début des années 1980, le concept de « discrimination positive ». L'accès à l'égalité en matière



d'emploi était également l'un des droits revendiqués (Legault, 2006). Le mouvement des femmes s'inspirait du mouvement des Noirs américains de discrimination positive et revendiquait des droits collectifs au nom de cette discrimination systémique.

C'est au début des années 1990 que le concept de la « troisième vague du féminisme » s'est forgé. De façon générale, les féministes qui composent cette troisième vague du féminisme seraient nées dans les années 1960, 1970 et au début des années 1980 (Rousseau et Garceau, 2009). Descarries (1998) souligne qu'au cours des années 1970, le féminisme contemporain est né de la révolte des femmes à l'égard des normes et des conditions qui président à leur destin personnel et à leur confinement dans la sphère privée. Ce courant se serait caractérisé, par la suite, par une nouvelle compréhension du pouvoir des femmes et des filles et du changement social (Rousseau et Garceau, 2009).

### **1.2.2 Féminisme contemporain**

Gingras (2006) et Lamoureux (1992) déterminent que, pendant les années 1990, le dossier des femmes s'élargit pour aborder la conciliation travail-famille, des revendications pour l'égalité des sexes en matière d'équité salariale et d'emploi et le harcèlement sexuel ainsi que sur tous les aspects de la violence faite aux femmes. Dumont et Toupin (1985) indiquent que la pensée féministe contemporaine se diversifie également sur certaines questions telles que la pornographie, la prostitution, les nouvelles technologies de reproduction et la maternité lesbienne. Selon Lamoureux (1992) et Beaudry (1984), les féministes ont rendu davantage public le problème des violences faites aux femmes. En mettant sur pied des centres d'hébergement pour femmes violentées, elles ont tenté d'offrir des solutions concrètes permettant aux femmes de se soustraire à des situations dangereuses.

Dumais (1996) indique que la conscience écologique est une des valeurs féministes qui est devenue de plus en plus présente dans la société contemporaine du 20<sup>e</sup> siècle. Selon Dumais (1996), le concept d'éco féminisme porte sur une réflexion écologique et

féministe de la conception patriarcale de la divinité. Par ailleurs, Dumais propose qu'il y ait eu une mise en valeur de la dimension immanente de « Dieu », une dénonciation d'une tradition spirituelle de domination ainsi qu'une proposition de transformation de la symbolique chrétienne. Désormais, toujours selon Dumais, « les femmes ne sont plus enfermées dans une nature, mais deviennent participantes à part égales avec les hommes dans toutes les démarches pour conserver la planète Terre » (1996, p. 2).

Selon plusieurs auteures féministes, nous sommes, à l'heure actuelle, dans l'ère de la « troisième vague » du féminisme. Kruzynski (2004) indique que la troisième vague fait généralement référence au féminisme d'une cohorte de jeunes femmes nées entre 1960 et 1970, qui ont grandi dans un contexte très différent de celui de leurs mères, militantes de la deuxième vague. Findlen (2001, cité dans Kruzynski 2004) décrit ainsi le contexte dans lequel ces jeunes femmes ont évolué :

*This generation has been shaped by the unique events and circumstances of our time : HIV/AIDS, the attack on reproductive rights, the erosion of affirmative action, the increasing visibility of diverse family forms, the advent of women's studies, the growth of technology, consumerism, mass media, the movement toward multiculturalism and greater global awareness, the ascendancy of the lesbian/gay/bi/trans movement, a greater overall awareness of sexuality – and feminism, which during our early years was already a major social force. All these realities inform and shape our approaches to feminism* (Findlen, 2001, cité dans Kruzynski 2004, p. 228).

Selon Rubin et Nemeroff (2001, cité dans Kruzynski, 2004), les jeunes femmes deviennent féministes dans une salle de classe plus souvent que dans des groupes de conscientisation. Elles sont des femmes qui célèbrent la différence, plutôt que de rechercher la similitude et la « sororité ». Selon Walker (1995, cité dans Kruzynski, 2004, p. 228), ces femmes se prennent en charge en construisant des récits plus souvent à caractère « individuel » que collectif. Elles sont des femmes qui tentent de vivre leur « vérité », de nommer, de déconstruire et de reconstruire la complexité et les

contradictions de leur vécu. Oprea (2008) avance que le féminisme contemporain s'est modifié au tournant des 1980 :

Au tournant des années 80, le féminisme entre dans une étape autre, marquée, en outre, par la reconsidération de certaines de ses positions antérieures. Sous l'influence des théories postmodernes, il se transforme en une pratique et en une idéologie respectueuse de l'individualité des femmes (p. 5).

Et il continue de se transformer. En effet, de nouvelles valeurs postmodernes telles l'individualisme, l'épanouissement, la liberté, la sexualité, l'égalité, l'expérimentation, la permissivité, et le néolibéralisme ont fort probablement modifié l'identité féministe chez les jeunes femmes de l'Ontario français et leurs définitions du féminisme. À l'heure actuelle, on peut se demander comment les transformations du mouvement les influencent, comment elles perçoivent leur engagement social et leur participation au mouvement féministe, et plus particulièrement, dans le mouvement en Ontario français.

Selon Oprea (2008) :

Le féminisme de la fin du deuxième et du début du troisième millénaire met au centre de ses préoccupations des domaines d'intérêt tout aussi divers que l'accès des femmes à l'éducation, la discrimination salariale ou en raison de la classe sociale, l'augmentation du chômage et l'accentuation de la pauvreté au féminin, la violence domestique et les troubles alimentaires, les effets du racisme et l'accès inéquitable à l'Internet, etc. Il s'intéresse aux questions dites humanistes, telles que l'environnement, l'altermondialisme ou l'immigration, mais aussi au sida et à la santé sexuelle des femmes, ou encore aux problèmes soulevés par l'avènement des techniques de reproduction médicalement assistée. Il se caractérise par la volonté d'inclure les hommes dans le mouvement des femmes (p. 11).

Descarries (1998) ajoute que le féminisme contemporain comprend une interrogation de plus en plus sur l'être femme, sur l'être avec l'autre ou les autres :

Les notions de différence, d'indifférence, de différences, d'identité et d'égalité s'installent au cœur des débats soulevés par les féministes et par leurs critiques (p. 29).

Finalement, une nouvelle conscience et des nouvelles causes se développent grâce au féminisme contemporain :

Les féministes de la 3<sup>ième</sup> vague se battent pour toutes sortes de causes : racisme, pauvreté, violence. L'importance que prennent les questions dites humanistes, dont l'environnement, l'altermondialisme et l'immigration, montre la multiplicité des causes auxquelles adhèrent les féministes de la 3<sup>ième</sup> vague, non uniquement comme sujet femme, mais comme sujet personne. Aussi, pourrions nous dire que cette conscience mondiale et, dans une certaine mesure, la volonté d'inclure les hommes dans le mouvement des femmes, tient au fait qu'aujourd'hui tout est interconnecté (Rousseau et Garceau, 2009, p. 39).

### **1.2.3 Féminisme postmoderne**

Le postmodernisme postule qu'il existe plusieurs réalités et vérités. L'hypothèse issue de la modernité (qui rejette les différences entre les individus et leurs contextes sociaux), dicte que la réalité est ordonnée, observable, et objective (le positivisme). Le postmodernisme questionne la construction traditionnelle de cette réalité en rejetant l'hypothèse qu'il n'existe qu'une seule réalité qui s'applique à tout le monde. Plutôt, le postmodernisme se penche sur le postulat qu'il existe plusieurs réalités et vérités qui sont dynamiques et que chaque individu à sa propre façon de décrire et de vivre sa propre réalité dans son propre contexte culturel (Liamputtong, 2006).

Transposé au féminisme postmoderne, ce nouveau courant met l'accent sur cette construction sociale de la réalité présentée et parce qu'il rejette la définition générale de l'inégalité des femmes dans la société (Flynn Saulnier, cité dans Rousseau, 2011). Selon Toupin (1998), ce courant « remet en question l'idée même d'une oppression commune

à toutes les femmes, et donc de toute lutte féministe basée sur un projet politique commun » (p. 25). Pour le féminisme postmoderne, à titre de précision, la multiplicité des récits de vie et les expériences personnelles des femmes sont valides, et non regroupés sous une seule catégorie d'inégalité (Grbich, 2004, cité dans Liamputtong, 2006).

Le féminisme postmoderne s'est essentiellement développé dans les années 1990 (Rousseau, 2011 ; Toupin, 1998). Le féminisme postmoderne est d'abord apparu dans les études féministes (*Women's Studies*) aux États-Unis. Ce courant tente de déconstruire l'homogénéité de la catégorie « femme » et, aux dires de Rousseau (2011) :

Le féminisme postmoderne ne signifie pas que le féminisme est appelé à disparaître, mais seulement que celui-ci s'est transformé. Il invite les femmes et les hommes à réfléchir sur leurs identités sexuelles et à les déconstruire (les repenser pour les transformer). Cette réflexion peut mener au changement, car elle nous amène à prendre conscience de l'aspect parfois arbitraire des identités de genre et de sexe (p. 23).

Toujours selon Rousseau (2011) :

Ce courant est à l'exemple des générations de jeunes femmes d'aujourd'hui qui ne s'identifient pas nécessairement au féminisme de la seconde vague, mais qui ont intériorisé les valeurs féministes d'égalité hommes/femmes, d'intégrité physique des femmes, de liberté de décider, d'agir, d'être (p. 23).

Le féminisme postmoderne revendique principalement :

- « la déconstruction des mentalités socialement construites (sexes, genres, différences);
- la transformation des savoirs;
- la complémentarité versus la division ou l'opposition;

- le choix de s'auto-définir et non l'imposition des rôles prédéfinis par la société » (Rousseau, 2011, p. 24).

Les jeunes femmes d'aujourd'hui portent la trace des changements significatifs apportés par les dernières vagues du féminisme. Pour illustrer ces divers changements, des métaphores, telles que la vague et « des volcans en sommeil qui entrent périodiquement en éruption » (Karen Offen, cité dans Henneron, 2005, p. 96) ont été utilisées pour illustrer le phénomène épisodique du mouvement féministe.

Comme le disent Aikau, et collab., (2003), la métaphore de la vague a été tirée de la littérature touchant les immigrants pour décrire une hausse dans le nombre de personnes qui se déplacent dans plusieurs endroits durant une certaine période historique. Ces mêmes auteurs ajoutent que transposé au féminisme, la métaphore de la vague signifie des déplacements non seulement des personnes, mais des théories, des méthodes et des nouvelles connaissances.

*In the case of feminism, waves seem to be a metaphor for the displacement and relocation not just of people, but also of theories, methods and ways of knowing (Aikau, et collab., 2003, p. 399).*

Aikau, et collab., (2003) soutiennent que l'utilisation de la métaphore de la vague symbolise l'émergence de nouvelles théories et de connaissances plutôt que d'un contexte générationnel qui situe les féministes dans le temps. Ainsi, la métaphore de la vague situe le féminisme dans un contexte de temps historique. Transposer dans le contexte du mouvement féministe, une vague représente la fluidité qui tisse le passé, le présent et le futur.

*Emphasis on wave theory, unlike a generational model where time is over space or place, allows us not only to consider the timing of our birth and our first encounters with feminism, but also to situate our personal stories within the institutional spaces and material places we travel, the forces we encounter there, and the particular resources available to us at different ports along the journey.*

*In order for the wave metaphor to be useful for feminists, we must take into account the entire life cycle of the wave, recognizing that much can happen to the wave before coming into view from the shore (Aikau, et collab., 2003, p. 400).*

Toutefois, Bromley et Ahmad (2006) postulent que les médias et les institutions politiques, prônant plutôt les valeurs du néolibéralisme, telles que le capitalisme et le libre-marché, utilisent la métaphore de la vague dans leurs discours pour propager l'illusion qu'il s'est produit une rupture dans le mouvement des femmes, particulièrement entre les féministes de la « deuxième vague » et celles de la « troisième vague ». Selon ces auteures, cette stratégie de ressac est utilisée contre le féminisme et le mouvement féministe pour décourager la participation active des femmes au mouvement et pour projeter une image d'un mouvement devenu largement inutile, qui prône l'exclusion et non l'exclusivité, et qui est en période de crise.

Somme toute, afin d'assurer le maintien d'une société, les valeurs doivent évoluer et s'adapter. Celles-ci peuvent même transgresser les normes d'un groupe. D'abord, c'est dans l'interaction entre les générations que se transmettent les rôles et les valeurs à la nouvelle génération pour créer soit des nouvelles « vagues » ou des « volcans en éruption ». Linton (1986) souligne que c'est ce processus de transmission de valeurs entre les différentes générations qui permet à une société de s'adapter et de se modifier.

Quoi qu'il en soit, ce bref aperçu des grands courants du mouvement féministe et leurs revendications et les causes principales défendues contribue à développer la compréhension sur un des plus grands mouvements de ce siècle. Plus particulièrement, comment ces différentes tangentes du mouvement féministe ont-elles traversé le mouvement féministe de l'Ontario français ? D'une part, au cours des dernières décennies, comme nous le verrons dans la prochaine section, le féminisme et la recherche féministe en Ontario français évoluent dans diverses directions militantes et sur plusieurs fronts (social, économique, culturel, linguistique, éducationnel, minoritaire, politique) (Garceau, 1995). D'autre part, bien que la condition de vie des femmes en

situation minoritaire en Ontario français se soit améliorée, il subsiste encore dans notre société des idéologies patriarcales qui légitiment l'inégalité entre les hommes et les femmes. La prochaine partie présente un survol de l'historique du mouvement féministe en Ontario français.

### **1.3 Mouvement féministe en Ontario français**

Avant les années 1985, en Ontario français, les études franco-ontariennes parlent très peu de la condition des femmes. Elles sont diluées dans l'identité et l'histoire collective. Pour Garceau :

La définition que l'on présente de l'identité est collective et, osons-nous, dire masculine : l'histoire est masculine, les institutions, leur développement et leurs luttes sont masculines, l'Église est masculine, les écrits à caractère scientifique sont masculins. Bref, les structures sociales, culturelles ou politiques en place sont masculines. Les Franco-Ontariennes en sont les éternelles absentes. Et lorsque l'on parle d'elles, elles sont, la plupart du temps, mythifiées au point où elles deviennent les salvatrices de la nation. C'est donc afin de contribuer au redressement de cette situation que la mise en question féministe a émergé en Ontario français, que les femmes grâce aux écrits féministes se sont données une voix et une voie (Garceau, 1995 p. 29).

Ainsi, dans les dernières décennies, la recherche féministe liée étroitement au développement du mouvement des femmes et à ses nombreux courants de pensée<sup>1</sup>, est une forme d'analyse de la société « issue de et nourrie par le mouvement des femmes, un mouvement social à plusieurs voix/voies qui vise la transformation en profondeur des rapports sociaux en vue d'une société égalitaire » (Dagenais, 1987, p. 20). En ce sens, la recherche féministe en Ontario français s'enracine, elle aussi, dans la mouvance de profondes transformations sociales, économiques, culturelles, politiques ou démographiques.

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Descarries-Bélanger et Roy, 1989.



Toujours selon Garceau :

La recherche féministe en Ontario français a été nourrie, au fil des ans, par les ouvrages de diverses provenances et allégeances. Son émergence semble correspondre, d'une part, à la mise en place d'organisations gouvernementales et sociales dont les préoccupations sont centrées sur les femmes, et, d'autre part, à l'intégration de plus en plus grande de féministes dans le forum académique<sup>2</sup>. Le savoir sur l'Ontario français demeure parcellaire et cette constatation est encore plus évidente en ce qui concerne les Franco-Ontariennes. La question des femmes, leurs réalisations, leurs projets, voire la promotion de leur développement, sont longtemps passés sous silence (Coderre et Hamalian, 1992). Historiquement, les luttes des femmes dans maints domaines, plus particulièrement en éducation, ont été marquées, d'abord et avant tout, par leur volonté de survivre en tant que nation. Cet objectif a relégué à l'arrière-plan la recherche féministe. C'est donc plus récemment, et afin de pallier au manque de connaissance sur les Franco-Ontariennes, que sont apparus ces écrits (Garceau, 1995 p. 45).

De plus, dans les dernières décennies de la communauté féministe franco-ontarienne, plusieurs chercheuses se sont interrogées sur des dossiers portant sur les thèmes de l'éducation, des services de santé pour les femmes, de la pauvreté, de la violence contre les femmes, et sur l'analyse de certains modèles de la pratique de l'intervention féministe dans le contexte franco-ontarien. Les recherches sur ces sujets sont désormais relativement nombreuses.

Dans sa thèse doctorale intitulée « Franco-Ontariennes de 45 à 64 ans : analyse de leurs conditions de vie », Garceau (1995) a présenté certains éléments constitutifs qui ont caractérisé et qui ont fondé l'identité franco-ontarienne. De plus, cette chercheuse a analysé la socialisation différenciée entre hommes et femmes afin d'explorer quel modèle avait façonné la vie des Franco-Ontariennes. Les résultats de son étude ont montré qu'en Ontario français, comme ailleurs au Canada, « les Franco-Ontariennes ont connu la persistance de certaines représentations traditionnelles et de certaines inégalités

---

<sup>2</sup> Cela ne signifie nullement qu'auparavant, la recherche sur les femmes n'existait pas. Il s'agit plutôt d'un moment historique qui a favorisé l'envol des études féministes.

sociales, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique, entre femmes et hommes » (Garceau, 1995, p. 55). Elle ajoute que la domination masculine et l'influence qu'exerçait l'Église se poursuivait au Canada, et en Ontario français. Malgré cette domination et l'exclusion persistante des femmes francophones au marché du travail, graduellement, des changements se sont produits dans le rôle des femmes francophones. Premièrement, pour les femmes nées pendant la crise économique des années 1930, ou pendant la guerre ou immédiatement après (1928 – 1947), celles-ci ont connu un modèle familial spécifique, celui d'un modèle parental que les femmes de cette époque auraient adopté :

Désormais, le rôle de la famille était d'offrir à l'homme-pourvoyeur un havre de paix, un refuge contre la rudesse du monde extérieur, tandis que celui des femmes était de plus en plus centré sur le support émotif du mari, le soin des enfants et l'entretien ménager (Baillargeon, 1991, cité dans Garceau, p. 56).

Ce modèle avait été marqué par l'insertion des femmes dans le marché du travail après la Seconde Guerre jusqu'à la reprise économique :

Au cours de la guerre de 1939-45, les Canadiennes-Françaises de l'Ontario ont eu à jouer un rôle encore plus actif que pendant la Première Guerre mondiale. Elles se sont portées volontaire ou engagées dans les forces armées ou, compte-tenu des besoins en matière d'armement, elles sont entrées sur le marché du travail. En ce sens, l'idéal de l'élite religieuse et nationaliste de l'époque qui glorifiait « la » canadienne-française et ses vertus maternelles, a été contraint de revenir sur ses positions et de cesser de dénoncer le travail que les mères faisaient en dehors du foyer (Brunet, cité dans Garceau, 1992, p. 57).

Suite à ces années d'après-guerre, les femmes de l'Ontario français se font reléguées aux foyers, exclues de la sphère publique. « En Ontario français comme ailleurs, l'exclusion des femmes du domaine de la production a forcé la réclusion des femmes à la sphère domestique, et de ce fait, elles ont été considérées en marge de l'économie et donc, « sans valeur » (Garceau, 1995, p. 50). Toujours selon Garceau, elle indique que c'est

durant cette période des années d'après-guerre que les femmes sont devenues responsables de jouer le rôle d'éducatrice de leurs enfants :

À partir de cette époque, les études indiquent que l'ensemble des responsabilités à l'intérieur de la famille est assumée par les femmes. Les Franco-Ontariennes ont le rôle de conservatrices attitrées de la langue, de la foi, des traditions et de la famille. Elles se conformeront aux attentes définies à la fois par un discours qui n'accepte plus les femmes dans la sphère publique et par les paramètres qui leur seront imposés par le clergé. Bref, les Franco-Ontariennes vont embrasser cette idéologie et adhérer, de façon inconditionnelle, à la position du clergé catholique qui tend à maintenir la femme dans son rôle traditionnel de mère, d'épouse et de ménagère. En ce sens, l'Église et les leaders franco-ontariens d'alors, perçoivent le rôle de la femme comme étant celui de la gardienne du foyer, à qui l'on fait confiance et qui assure sa soumission au « chef », tant sur le plan individuel qu'associatif (p. 58).

Dès lors, les particularités de l'organisation familiale francophone se solidifient. Le modèle traditionnel ménagère/pourvoyeur sera retenu par l'ensemble des femmes franco-ontariennes.

En somme, ce bref survol permet de voir les composantes qui ont caractérisé le développement de l'identité franco-ontarienne et le modèle familial dans lequel les femmes ont évolué. Depuis, qu'en est-il du développement de l'identité des jeunes femmes de l'Ontario français et leur identification au féminisme ?

Quant au mouvement féministe en Ontario français, il s'est divisé, selon Coderre (1995), en trois tranches historiques, soit la période du féminisme de la différence, celle du féminisme de l'égalité et celle de l'équité. La première tranche regroupe les activités plus traditionnelles des groupes de femmes quant à leurs préoccupations face à leur santé. Une seconde tranche historique est marquée par la renaissance du mouvement des femmes dans les années quatre-vingt. Une troisième tranche est riche en ouvertures aux diverses communautés ethnoculturelles de l'Ontario français, à une analyse féministe plus systématique des diverses composantes de la santé, perçue comme l'un des

éléments de la réappropriation du corps des femmes et à l'émergence de revendications politiques plus provinciales (Coderre, 1995, p. 30).

Le féminisme, dans les milieux francophones minoritaires comme partout ailleurs au Canada, a été largement catalysé par la mise sur pied des travaux de la Commission Bird, connue sous le nom de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, qui a été présidée par Florence Bird, officiellement créée en février 1967 (Rousseau, 2007). Son mandat était d'enquêter et de présenter ses conclusions sur la situation des femmes au Canada. De plus, la Commission devait faire des recommandations au gouvernement fédéral afin d'assurer aux femmes des chances égales à celles des hommes dans tous les domaines de la société canadienne. Le rapport déposé concluait qu'il fallait repenser complètement les attitudes et les politiques envers les femmes. Suite à ce rapport, plusieurs organisations, tables de concertation, et groupes de chercheuses se sont formés et tous procédaient à une remise en question des aspects de la condition féminine. Selon Cardinal (1992), c'est suite à ce rapport que l'Union culturelle des Franco-Ontariennes est née.

En Ontario français, à la même époque, en 1969, l'Union catholique des Franco-Ontariennes deviendra l'Union culturelle des Franco-Ontariennes. Fièvre de son nouveau nom, elle marrainera, avec d'autres organisations (notamment l'Association des fermières de l'Ontario, (AFO), et la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises (FNFCF)), des projets de développement de leadership et d'affirmation de soi à l'intention des femmes francophones de la province. Dans le nord de l'Ontario français, le groupe Franco-femmes, fondé en 1978 au Collège universitaire de Hearst, sera aussi, dix ans plus tard, porteur de cette nouvelle sensibilité féministe au sein des milieux francophones minoritaires (Cardinal, 1992, p. 8).

Coderre et Hart (2003) indiquent que dès le début des années 1980, l'Union culturelle des Franco-Ontariennes (UCFO) prend une place très importante sur l'échiquier de la francophonie féminine dans le domaine de la violence faite aux femmes, et particulièrement, de la violence sexuelle vécue dans l'enfance. L'UCFO défendra aussi les dossiers des femmes et de l'économie, des femmes et les politiques gouvernementales, les coopératives, et la santé des femmes (UCFO, 2011).

Selon Cardinal (1992), vers la fin des années 1970, le discours de la francophonie féministe hors Québec se précisera grâce aux études historiques entreprises par la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises (FNFCF), aux divers articles de militantes publiés dans des revues, ainsi qu'aux travaux que publieront les féministes de Moncton, d'Ottawa et de Sudbury. Par ces travaux, un bilan de la situation des femmes francophones vivant en situation minoritaire est alors construit.

L'enjeu principal entourant les luttes de femmes se traduisaient notamment sur un questionnement global de la condition féminine, par exemple, la place des femmes sur le marché du travail, l'égalité des sexes en matière d'éducation, l'avortement et la maîtrise de leur propre vie (Rousseau, 2007, p. 31).

Selon Coderre et Hart (2003), vers la fin de la décennie 1980, la question de l'application de la *Loi 8 sur les services en français* était au cœur des débats et sert de point d'ancrage dans le développement des services en français, et plus particulièrement dans les domaines de la violence et de la santé des femmes. Les débats entourant la loi 8 et les obligations qui s'y rattachent sont encore d'actualité en 2015.

Au début des années 1990 se développe des groupes féministes tel la Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario (TFFCPO) en 1992. Comme l'indique Bouchard (2003) :

La TFFCPO se voulait un lieu de prise de conscience de la diversité des préoccupations des femmes, tant dans le fonctionnement du groupe que dans les projets mis de l'avant. Cet espace pour les femmes a été mis sur pied pour fournir un outil de revendication politique et améliorer les conditions de vie des femmes (p. 217).

Selon Coderre et Hart (2003), deux groupes importants : Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (AOcVF) et la Table féministe, ont permis de cristalliser un réseau important de féministes à travers la province :

La communauté féminine francophone a depuis longtemps fait preuve de concertation entre ses ressources, mais la décennie 90 verra la création d'un réseau spécialisé avec l'Action ontarienne contre la violence faite aux femmes de même que l'opérationnalisation de la concertation dans l'ensemble des dossiers de condition féminine avec la création de la Table féministe de l'Ontario (p. 192).

Durant toute la décennie des années 1990, plusieurs événements féministes d'envergure provinciale ont eu lieu. En 1990, sous l'égide du Collectif des femmes francophones du Nord-est de l'Ontario et sous la présidence de Marie-Luce Garceau, s'est tenu le colloque « Relevons le défi ». Réunissant près de deux cent femmes de tout l'Ontario français, ce colloque a permis de dresser un premier portrait des domaines, des pratiques, des théories et des modèles qui répondaient aux besoins des femmes. Il a aussi été un moment privilégié, utilisé par les femmes, pour montrer qu'elles avaient une volonté réelle de discuter de leurs pratiques féministes, de travailler individuellement, et surtout collectivement, à la transformation de la société et à l'amélioration de la qualité de vie des femmes de l'Ontario français. Les thèmes abordés étaient l'intervention féministe, les images des femmes, les femmes et la santé, la place des femmes dans la société et les perspectives d'avenir de l'intervention féministe en Ontario français (Garceau, 1992).

En 1992, sous l'égide de Caroline Andrew et de Linda Cardinal, un colloque s'est déroulé sur le thème « Femmes et communautés : le cas de l'Ontario français ». Dans la

même année, un second colloque, sous l'égide de Christiane Rabier et Thérèse Boutin, s'est tenu à l'Université Laurentienne. Réunissant une cinquantaine de chercheuses, elles ont discuté du thème : « Les femmes francophones en milieu minoritaire : état de la recherche ».

De 1992 à 2011, la Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario a représenté le mouvement des femmes organisé en Ontario français. Son mandat principal est d'atteindre l'équité par les formes d'activités de la société. Sa visée est l'égalité individuelle et collective des femmes francophones de l'Ontario (Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario, 2012).

En 1994, le colloque « Sensibiliser, décider, agir » sur les agressions à caractère sexuel a été un moment charnière dans le développement des services en français en matière de violence contre les femmes en Ontario. Ce grand rassemblement a permis de discuter de la violence et, plus particulièrement, de l'agression à caractère sexuel, sur la place publique, et de déterminer l'ampleur des revendications et des luttes pour y mettre fin dans les communautés francophones.

En 1995, alors que le gouvernement conservateur de l'Ontario, dit le « gouvernement de Mike Harris », effectue des coupures drastiques dans les services sociaux et communautaires, certains services en français seront affectés. De nombreux organismes francophones et féministes dénoncent que les coupures affectent plus particulièrement les femmes et les populations vulnérables. De plus, ils jugent que le gouvernement Harris viole les droits fondamentaux des femmes. Afin de rétorquer, en 1995, plus de 150 groupes de femmes, syndicats, groupes populaires et autres, publient la *Déclaration des femmes de l'Ontario* (Godin et Sirois, 1996) afin de renoncer aux effets immédiats de ces coupures : accroissement de la pauvreté des femmes et des enfants, dégradation de la santé des femmes et des conditions de vie de la population, perte d'autonomie de

certaines groupes vulnérables, exclusion des femmes de diverses cultures, détérioration des conditions de travail des femmes, etc.

« Visible et Partenaires » est un colloque sur les pratiques et les recherches féministes en milieu francophone ontarien qui s'est tenu en 1997 à l'Université Laurentienne de Sudbury. Ce colloque a regroupé plus de deux cents femmes de toutes les régions de l'Ontario et plus d'une cinquantaine de conférencières provenant des milieux communautaires, universitaires et professionnels ont pris la parole et échangé avec les participantes. Ce colloque a été une occasion unique d'analyser divers aspects de la réalité des Franco-Ontariennes, et a permis le développement de partenariats stratégiques axés sur l'action et les changements sociaux (Garceau, Granmont et Larocque, 1997). Finalement, ce colloque est celui dans lequel les jeunes femmes de l'Ontario français se sont exprimées au sujet de leur féminisme.

Les années 2000 ont aussi été marquées par plusieurs colloques et rassemblements portant sur les thèmes de la santé et de la violence contre les femmes en Ontario français. Le 8 mars 2000 a été marqué par la Marche mondiale des femmes. Cette initiative altermondialiste féministe avait comme objectif la mobilisation d'associations pour célébrer les acquis des femmes, et pour formuler de nouvelles revendications mondiales. En Ontario français, la Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario (TFFCPO) et Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (AOcVF), avaient le mandat de représenter les femmes francophones ou d'expression française de la province lors de cet événement (Gérome, 2000). En outre, cet événement a été précédé par un rassemblement des femmes de l'Ontario français. Pendant deux jours, les femmes discutaient d'éducation populaire, de pauvreté, des violences faites aux femmes, des droits des femmes et des lesbiennes, de sensibilisation aux enjeux concernant les femmes, des outils à développer afin que les femmes soient en mesure d'interpeller les gouvernements et les inciter à poser des actions concrètes, etc. (Gérome 2000).



Selon Gérôme (2000), la TFFCPO et AOcVF voulaient profiter de cet événement pour mener une campagne permanente de sensibilisation auprès des femmes :

Ainsi, en premier lieu, cette campagne de sensibilisation donnera une voix aux femmes de l'Ontario français et assurera leur visibilité face aux défis qu'elles rencontrent, à l'heure où le gouvernement provincial applique la ligne dure et fait fi de l'intérêt public. En second lieu, cette même campagne cherche à promouvoir la participation des femmes à la vie politique en les impliquant et en espérant que cela suscite chez elles le désir d'être plus présentes dans tous les espaces où se prennent les décisions qui ont un impact sur leur vie et sur celle de leurs enfants (p. 193).

Le 19-20-21 avril 2002 s'est tenu, au Collège universitaire Glendon de l'Université York, le 5<sup>ième</sup> biennale autour du thème : « Pratiques féministes, éducation populaire et conscience identitaire », organisé par le Réseau des chercheuses féministes francophones de l'Ontario. Ce regroupement de chercheuses féministes avait comme but d'analyser les effets des politiques néolibérales sur l'éducation populaire, la santé et les services à l'intérieur des groupes de femmes (Michaud, 2003). Encore ici, les féministes discutent de la santé des femmes de l'Ontario français dans son sens large, de la pauvreté ou encore des pratiques féministes. De plus, d'autres thèmes s'ajoutent : les questions de pouvoir politique des femmes et de la relève francophone en politique, le développement régional, l'économie solidaire et la globalisation, et l'inclusion du multiculturalisme.

Finalement, en 2004, l'AOcVF réuni à Ottawa les 4, 5 et 6 novembre, plus de 150 femmes lors des États généraux sur le développement des services en français pour contrer la violence faite aux femmes. Cet événement a permis de procéder à l'analyse des meilleures façons d'améliorer les services en français (SEF) pour les femmes francophones aux prises avec de l'agression à caractère sexuel et de la violence conjugale. Ce regroupement, ayant publié au préalable un document intitulé « Faire autant avec si peu... Bilan et profil des services en français en matière de violence contre les femmes (1994-2004)» (Brunet et Garceau, 2004), avait comme but d'obtenir un réseau complet de services à travers la province pour répondre aux besoins des

femmes francophones dans toute leur diversité, en favorisant la concertation régionale entre les organismes (Brunet et Garceau, 2004).

Depuis, l'organisation féministe et le mouvement des femmes en Ontario français n'a guère cessé ses activités. Si, historiquement, l'organisation politique et militante du mouvement féministe en Ontario français s'articulait autour des questions et des revendications portant sur la reconnaissance des droits linguistiques : l'accès à des services de qualité en français dans les domaines sociaux, de la santé et juridique et l'éducation en français, aujourd'hui, d'autres priorités se sont ajoutées, entre autres la pauvreté et les violences contre les femmes, et tous les enjeux qui touchent les femmes dans toutes leurs diversités.

Somme toute, il est évident que les femmes de l'Ontario français ont milité, et continue à revendiquer pour améliorer l'ensemble des conditions de vie des femmes francophones dans toute leur diversité. De nombreux enjeux ont été analysés dans les vingt dernières années et certaines conditions de vie des femmes en Ontario français se sont modifiées grâce à leurs efforts. Ce qui est toutefois surprenant, c'est qu'à travers cette histoire et les écrits des femmes de l'Ontario français, on ne trouve à peu près rien qui nous permettrait de dire et de présenter le ou les courants de la pensée féministe auxquelles les femmes francophones adhèrent. Elles font certes avancer les causes des femmes mais ne se prononcent guère sur leur orientation féministe.

### **1.3.1 Retombées du mouvement sur les jeunes femmes de l'Ontario français**

À l'heure actuelle, et plus précisément à la lumière des luttes du mouvement féministe en Ontario français, on peut se demander les questions suivantes : Quelles sont les retombées du mouvement sur les jeunes femmes de l'Ontario français ? De nos jours, quelles sont les thématiques qui préoccupent les jeunes femmes de l'Ontario français ? S'identifient-elles comme « féministes » ? Ce terme comporte-t-il chez les jeunes

femmes une image négative du mouvement féministe ? Les jeunes femmes ont-elles développé une identité féministe ?

En Ontario français, les études de Godin (1990), Guindon (1997), et Bernier et Mallet (1997) ont exploré les définitions et l'identification qu'avaient les jeunes femmes francophones au féminisme et à l'identité féministe.

En 1990, Godin a rencontré cinq jeunes étudiantes de l'Université d'Ottawa. La chercheuse désirait connaître ce que les jeunes femmes pensaient du mouvement féministe. Toutes exprimaient qu'elles avaient peur de l'appellation « féministe ». Pour ces jeunes femmes, le mot signifiait le « radicalisme », ce qui bien souvent était mal perçu puisqu'associé au courant de pensée et d'action du mouvement des femmes. Bien qu'elles fussent reconnaissantes du fait qu'elles profitaient des acquis que leurs aînées avaient obtenus, comme par exemple, un plus grand choix de carrières, celles-ci ne souscrivaient pas nécessairement au mouvement féministe.

Sept ans plus tard, Guindon (1997) a mis en lumière la perception et la définition du féminisme qu'avait un groupe de jeunes étudiantes. Ces jeunes femmes forment la première cohorte ayant grandi avec le féminisme de la deuxième vague. Son étude visait à explorer et à découvrir le rapport qu'avaient 14 étudiantes francophones, provenant des domaines d'études variés et fréquentant l'Université de Montréal, l'Université Concordia et l'Université d'Ottawa, avec le féminisme. Les résultats de cette étude montraient qu'il y avait un certain désaccord, voire même une opposition au féminisme de leur part. Les étudiantes ont cité cinq raisons pour lesquelles elles manifestaient leur désaccord avec le féminisme. Premièrement, elles indiquaient qu'elles avaient peu de contact avec le mouvement et une méconnaissance du féminisme. Deuxièmement, elles citaient que prendre l'appellation « féministe » signifiait se sentir lésées, avoir vécu une expérience personnelle du sexisme, et elles n'adhéreraient pas à l'idée d'une expérience communautaire. Troisièmement, les jeunes étudiantes exprimaient que le mouvement

féministe ne reflétait pas leur réalité et que le mouvement était représentatif des besoins des générations précédentes. Quatrièmement, elles ont exprimé qu'adhérer au féminisme signifiait le radicalisme. Pour elles, le féminisme radical présente une image d'agressivité ou d'exagération, et présupposait une action militante qu'elles n'étaient pas prêtes à investir. Cinquièmement, elles s'objectaient au féminisme comme mouvement exclusif aux femmes, et citaient l'importance d'inclure les hommes dans le mouvement. Par contre, selon Guindon (1997), les étudiantes exprimaient leur approbation sur certains éléments du féminisme. Ainsi, les jeunes femmes reconnaissaient l'importance et l'impact des revendications féministes dans leur vie personnelle et dans la société. Elles ajoutaient qu'elles adhéraient à l'idée de rejeter l'infériorisation des femmes si chère au mouvement féministe. Elles étaient en accord avec le fait que le mouvement féministe incorporait des valeurs de droits, d'égalité, d'indépendance et de choix, et qu'elles se sentaient autonomes et libres de déterminer leur vie. En plus, elles reconnaissaient que le mouvement féministe avait revendiqué plusieurs changements économiques, politiques, et juridiques pour les femmes pendant les dernières décennies. Enfin, certaines jeunes femmes hésitaient à se dire féministes, mais elles disaient adhérer à certains principes du mouvement. Finalement, plusieurs indiquaient que le féminisme sera toujours nécessaire parce que les inégalités vécues par les femmes existeront toujours.

Bernier et Mallet (1997) ont tenté de répondre à ces mêmes interrogations auprès d'un groupe de 164 jeunes étudiantes et étudiants âgés de 19 ans à 30 ans inscrits à l'Université Laurentienne. D'une part, Bernier et Mallet (1997) ont voulu connaître si l'âge et le sexe avaient une influence sur la variation des opinions exprimées pour chaque énoncé de leur échelle d'attitude (pro-féministes, antiféministes et indéterminées). D'autre part, les chercheuses ont voulu savoir si des tendances, en faveur ou contre le féminisme, pouvaient être identifiées dans l'ensemble des réponses.

Leurs résultats indiquaient que les étudiants et étudiantes donnaient une définition relativement favorable du féminisme en incluant les thèmes de l'égalité et des droits. Par contre, elles ne semblaient pas voir nécessaire leur implication dans le mouvement. Le discours des jeunes femmes tournait autour des thèmes d'égalité et des droits plutôt que celles « d'aliénation, de revendication, d'oppression des femmes, de victimisation, de patriarcat, de libération ». Selon les jeunes femmes, le féminisme était généralement présenté de façon positive. Bernier et Mallet (1997) arrivent à la conclusion suivante :

Finale­ment, on voit bien aussi que leurs principales critiques portent sur l'attitude des femmes des années 1970 : elles condamnent le féminisme de ces années-là pour ne pas avoir intégré les hommes au processus de transformation de la situation des femmes et les féministes d'antan pour avoir été trop radicales dans leurs revendications et leur détermination. On ne s'étonne pas, dès lors, que le partage des tâches domestiques, la lutte contre la pornographie, la lutte pour le droit à l'avortement libre et gratuit, ne fassent plus partie du discours et ne soient jamais mentionnées comme éléments essentiels de la revendication des femmes pour atteindre l'égalité (p. 139).

En écho aux revendications et aux mobilisations des diverses vagues du mouvement féministe dans les dernières décennies, en Ontario français et ailleurs, des questionnements et des critiques sur sa validité et sur son efficacité ont été émises. Le phénomène de l'antiféminisme contemporain, – le ressac féministe - a connu son envol à la fin des années 1980 (Oprea, 2008).

#### **1.4 Mouvement antiféministe**

Comme nous l'avons déjà mentionné, le mouvement féministe est l'un des plus grands mouvements sociaux de ce siècle. En réponse à ces diverses revendications ayant comme but l'amélioration de la condition de vie des femmes, s'est formé un courant de résistance antiféministe. Comme l'a dit Saul Alinsky (1972, cité dans Mansbridge et Shames, 2012) :

Le changement, c'est le mouvement. Et mouvement signifie frictions. À moins d'évoluer en vase clos, dans l'harmonie d'un univers abstrait et irréel, aucun mouvement, aucun changement ne peut échapper aux frictions vives du conflit (p. 155).

Nous faisons usage de la définition des auteures Devreux et Lamoureux (2012), qui soulignent que l'antiféminisme est une réaction. Selon ces auteures, l'antiféminisme « s'organise aujourd'hui en s'adossant à l'idée que, les inégalités de genre ayant disparues, les nouveaux droits des femmes seraient des privilèges créant de nouvelles inégalités à l'encontre des hommes ». Blais (2012) souligne que l'antiféminisme est composé de différentes tendances. Premièrement, on note l'antiféminisme ordinaire, qui correspond aux discours sexistes. Le deuxième antiféminisme correspond à l'antiféminisme religieux et conservateur. Celui-ci est davantage présent auprès des militantes et militants des organismes « pro-vie », insistant sur les valeurs religieuses et morales « du bon vieux temps ». Toujours selon Blais (2012), la troisième forme d'antiféminisme, celle qui s'avère la plus active, prend la forme du masculinisme dont le discours s'articule autour des thèmes du trop grand pouvoir des femmes et des féministes, des excès du féminisme et de la « victimisation » des hommes. L'antiféminisme est souvent étudié sous l'angle du ressac, du *backlash* (Faludi, 1993) contre les femmes et le mouvement féministe.

Mansbridge et Shames (2012) définissent le ressac antiféministe comme étant « certaines réactions politiques conservatrices devant des transformations sociales ou politiques progressistes – ou libérales ». Mansbridge et Shames (2012) soutiennent que :

Lorsqu'un groupe d'actrices et d'acteurs désavantagés par le *statu quo* se mobilise pour transformer la situation, il remet nécessairement en question une structure de pouvoir solidement enracinée. La résistance au changement menée par les personnes qui sont au pouvoir constitue un *backlash*, soit la réaction d'un groupe conscient d'être en train de perdre le pouvoir, terme pris ici dans son sens général, c'est-à-dire en tant que capacité. Le *backlash* dont l'objet est de reconquérir le pouvoir perdu ou menacé, peut se présenter sous des formes

subtiles de pouvoir coercitif (le ridicule, la condamnation, l'ostracisme, la censure) ou emprunter des formes beaucoup moins subtiles (l'assassinat, le viol, les coups, le lynchage ou autres formes de violence) et viser les agents et les agentes de changement ou les leaders. Dans les deux cas, le *backlash* représente un recours au pouvoir coercitif pour regagner le pouvoir (capacité) qu'on a perdu. Puisque le *backlash* est une réaction à une redistribution du pouvoir (capacité), et comme il varie souvent dans le temps en fonction des changements dans les conditions et les rapports sociaux existants, nous comprenons le *backlash* comme un processus de résistance dynamique (p. 153).

Devreux et Lamoureux (2012) affirment que « l'antiféminisme est une réaction politique qui touche d'abord la possibilité pour les femmes d'avoir une expression politique à travers le féminisme » (p. 7), et que les discours antiféministes tiennent « à la minorisation de l'oppression subie par les femmes » (p. 10). Selon Devreux et Lamoureux (2012) :

La recrudescence de l'antiféminisme se nourrit d'un contexte politico-social où se conjuguent néolibéralisme et néoconservatisme, tous deux dangereux et pernicioseux pour les femmes et le féminisme dans la mesure où ils tentent de rogner sur l'autonomie personnelle et collective que les femmes ont acquise à travers leurs luttes des dernières décennies. Alors que le premier nie les rapports sociaux, le second se languit d'un retour au « bon vieux temps ». S'il faut distinguer entre ces deux types de pensée, leur convergence est suffisamment forte pour qu'il devienne nécessaire d'analyser leurs effets combinés (p. 11).

#### **1.4.1 Antiféminisme et néolibéralisme**

Selon Bihr (2011), le néolibéralisme repose sur :

Une conception de l'individualité bien singulière, présupposant que l'individu puisse être, et même doive être, une sorte d'atome de l'organisation sociale, une réalité à la fois première et dernière, à partir duquel s'édifie toute cette organisation (p. 5).

Par conséquent, l'architecture conceptuelle du néolibéralisme s'articule autour de trois concepts essentiels de l'individualité – le concept de propriété (privée), de liberté (individuelle) et d'égalité (formelle) :

De même, la seule liberté qui vaille est celle de l'individu, réduite à l'expression et au respect de son autonomie, de sa capacité à penser et agir par lui-même; les libertés collectives (par exemple les libertés publiques) ne sont au mieux conçues que comme un développement de la précédente. Quant à l'égalité, la seule dont se soucie le (néo)libéralisme est l'égalité juridique et civique, l'égalité de l'individu face au droit et à la loi, parfaitement compatible avec les plus extrêmes inégalités de condition sociale (inégalités en termes d'avoir, de pouvoir ou de savoir) (Bihr, 2011, p. 6).

Bromley et Ahmad (2006) postulent que le discours féministe au Canada à l'heure actuelle est confronté à celui du néolibéralisme. Selon ces auteures, le néolibéralisme est fondé sur des orientations économique et politique communes qui dictent la liberté de l'individu et le libre-marché. Cette idéologie est gouvernée par le capitalisme. Toujours selon ces auteures, le néolibéralisme prône la disparition progressive du secteur public au profit du privé. Ainsi, le résultat est une inégalité dans la distribution des richesses dans la société. Pour elles, cette pratique pénalise les femmes, les communautés, et les personnes marginalisées. Dans une société néolibérale, il est sous-entendu que les femmes détiennent maintenant autant de droits et de pouvoir que les hommes et que l'égalité entre les hommes et les femmes est achevée. Chaque personne est donc responsable de sa propre situation et a un accès équitable aux richesses du pays. L'individu, le privé, devient le moteur qui propulse l'économie. L'activisme, par l'action individuelle, au lieu de collective, devient le modèle qui règne. Les orientations néolibérales progressives divisent les groupes de femmes, ce qui restreint et limite le niveau d'activisme au sein du mouvement féministe.

Le ressac antiféministe répond aux orientations néolibérales et aux médias qui visent à instaurer une image négative du mouvement féministe et à réduire le mouvement en un groupe d'intérêts particuliers, au lieu de lui accorder son statut comme étant l'un des plus grands mouvements sociaux de ce siècle :



*While no woman ever burned a bra, the term « bra-burner » came to characterize feminists as radicals in the popular media, an image that lingers in mainstream feminist mythology. In the same way, the definition of women's activism in these complex, intersectional movements became constricted, demarcated, and defined by the mainstream as a few outspoken radicals concentrating exclusively upon the separation between the private and public spheres (Bromley et Ahmad, 2006, p. 64).*

La diversité des appartenances et des valeurs adoptées par les jeunes femmes d'aujourd'hui, héritières des acquis du mouvement des femmes, constitue la nouvelle « vague » du féminisme. Cela appelle à une réflexion sur l'identité de ces jeunes femmes, leurs définitions et leurs visions du mouvement féministe. Selon l'historienne Micheline Dumont (2009) :

Au terme de cette décennie de confrontations, durant laquelle la majorité des femmes sont tentées d'opposer au « méchant » féminisme radical le bon féminisme réformiste, l'étiquette même de féministe se modifie, et c'est tout le féminisme qui est désormais présenté comme « radical » (Dumont, 2009, cité dans Blais, 2012, p. 143).

Comme nous venons de l'indiquer, le féminisme s'est modifié à travers des époques. Le mouvement féministe subit-il une redéfinition de ses priorités ? Pour Descarries (2003) :

Il est bien évident que la poursuite du projet féministe est constamment confrontée par des représentations sociales et des rapports sociaux complexes qui imposent la nécessité de penser et d'agir sur plusieurs fronts à la fois et obligent le mouvement des femmes à se redéfinir, à revoir son vocabulaire et à repenser ses actions (p. 12).

Ainsi, quel a été l'impact de ces modifications et du mouvement antiféministe chez les jeunes femmes franco-ontariennes ? Comme l'indique Henneron (2005), le mouvement féministe est beaucoup plus diversifié en termes d'âge : des féministes des années 1970 ont continué à militer, rejointes depuis plusieurs années par des jeunes femmes. Ainsi, le

renouvellement générationnel est un enjeu important pour la survie du mouvement féministe :

Le mythe des années 1970 pèse sur la nouvelle génération et confère une légitimité, parfois empreinte de nostalgie, aux anciennes pour définir ce que devrait être le féminisme aujourd'hui. Ce rapport de génération est intimement lié à l'image du mouvement. En effet, les jeunes représentent souvent la « nouveauté » féministe, leur présence étant considérée à la fois comme un enjeu pour le mouvement et comme une menace potentielle pour sa continuité (Henneron, 2005, p. 96).

Bromley et Ahmad (2006) postulent que les féministes de la troisième vague sont en mesure de redéfinir le féminisme, selon leurs besoins, sans oublier les luttes menées par les féministes de la deuxième vague :

*Third Wavers would not deny the need to continue the struggles begun by Second Wave feminists : for example, recognition of women's unpaid work, shared responsibility for the home and children, equal pay for equal work, equal access to all sectors of the labour market, challenging the sexual division of labour, and universal childcare. They continue to agitate for an end to women's poverty, violence against women, and access to reproductive choices. This is where Third Wave feminists differ from post-feminists. Third Wavers do not pronounce feminism dead. At the core of the Third Wave agenda is the empowerment of (young) women and girls to play their part in women's movement. Third Wavers embrace the moniker of young, eclectic, and politically savvy. They mobilize around self- and group-identified feminist issues, often resurrecting Second Wave concerns in new and innovative ways that are clearly demarcated from the brokerage and paternalistic oversight of the stage (p. 67).*

Afin de mieux comprendre cette transformation de valeurs, un survol du processus de socialisation et la formation de l'identité féministe s'avère nécessaire. C'est ce à quoi s'attarde le prochain chapitre.

## **CHAPITRE II**

### **PROCESSUS DE SOCIALIZATION ET IDENTITÉ FÉMINISTE**

Les éléments qui constituent la création d'une identité féministe sont nombreux. C'est dans l'interaction continuelle entre les générations que se transmettent les rôles et les valeurs à la nouvelle génération. Ce chapitre aborde le processus de socialisation et sa contribution au développement d'une identité féministe. Afin de mieux comprendre ce processus, nous présentons, premièrement, le processus par lequel nos valeurs sont transmises. Deuxièmement, nous présentons un classement des différents types de valeurs. Enfin, nous décrivons comment le processus de socialisation contribue au développement d'une identité féministe.

#### **2.1 Processus de socialisation**

Selon Bolliet et Schmitt (2002), la socialisation est le processus qui permet à notre conscience collective de se développer et au cours de laquelle les individus intériorisent les modèles culturels ; elle a pour but la formation de la personnalité de base et l'adaptation des individus à leur environnement social.

Dès notre naissance, nous nous trouvons dans une cellule éducative qui a ses propres normes et valeurs. La cellule éducative peut comporter entre autres : les parents, la fratrie, les pairs, les enseignants, les médias, les animateurs de loisir, etc. (Paquette, 1982). Les valeurs et les normes culturelles de cette cellule éducative ne sont pas innées, elles sont transmises (Poissant, 1982 ; Bolliet et Schmitt, 2002). Selon Bolliet et Schmitt (2002), les agents de socialisation qui influencent les valeurs sont multiples et sont directement liés à la manière dont les individus construisent leur identité, construisent leur rapport avec leur société, développent leur sentiment d'appartenance à des groupes et l'image de soi. La socialisation est donc le processus de transmission des normes et

des valeurs culturelles. La culture fournit des modèles de comportements qui permettent à la société de bâtir une représentation d'elle-même. Le processus de socialisation s'effectue par le biais de la transmission intergénérationnelle des valeurs et par l'apprentissage social (Bandura, 1997); il permet à l'identité collective de se développer et détermine les structures mentales qui caractérisent ce que l'on appelle la personnalité. Les individus intériorisent les modèles culturels, ce qui a pour but la formation de la personnalité de base et l'adaptation des individus à leur environnement social. Darmon (2007) indique que la socialisation primaire est celle qui a lieu dans la famille, durant l'enfance et l'adolescence, et la socialisation secondaire est celle réalisée par toutes les autres instances, se produisant à l'âge adulte.

Ouellet (2003) soutient que l'identité est contextuelle puisqu'elle est construite dans le cadre d'une interaction particulière, entre les différents moments du cycle de vie qui sont dans un lieu, dans un espace et un temps précis. Ainsi, la socialisation est le processus par lequel nous acquérons de façon sélective les valeurs, attitudes, intérêts, connaissances et compétences – bref la culture – qui ont cours dans le groupe dont nous faisons partie ou cherchons à en être les membres. Selon du Ranquet (1991), la socialisation se produit par l'intermédiaire des interactions sociales. Pour elle, les valeurs et les normes ne sont pas innées – elles sont transmises et les individus doivent les intérioriser. La socialisation n'est pas un processus naturel, c'est un processus relationnel.

Afin d'assurer le maintien d'une société, les valeurs évoluent et s'adaptent ; celles-ci peuvent transgresser les normes d'un groupe. Bolliet et Schmitt (2002) indiquent que la socialisation peut donc se définir comme étant « le processus d'incorporation d'un patrimoine d'habitudes qui sont activées sélectivement en fonction du contexte social pour réguler l'action. Les individus sont des produits de leur société » (p. 29). C'est donc dans l'interaction entre les générations que se transmettent les rôles et les valeurs à la nouvelle génération.

Plusieurs auteurs ont abordé les dimensions personnelles, sociales et culturelles des valeurs (Paquette, 2003, 1982 ; Rezshohazy, 2006). Rezshohazy (2006) classifie quatre types de valeurs :

- les valeurs postmodernes (telles que l'individualisme, l'épanouissement, la liberté, la sexualité, la nature, l'égalité, l'expérimentation, la permissivité, et le temps présent) ;
- les valeurs traditionnelles (la religion, l'autorité, la rigueur morale, l'obéissance, le devoir, le travail, la responsabilité et la fidélité) ;
- les valeurs centrales au cœur de notre culture (l'amour, la famille, l'amitié, l'honnêteté, la dignité, la réussite professionnelle, le consumérisme, les loisirs, sciences et techniques, le progrès, la paix, la démocratie) et,
- les valeurs latentes (la justice, la solidarité-fraternité, la bienveillance et la bonté).

Selon Paquette (2003, 1982) tous ont des valeurs de préférence et des valeurs de référence. Les actions sont basées sur nos valeurs de référence. Par exemple, si nous accordons plus d'importance à la valeur familiale, cette valeur passera en premier lorsqu'il s'agira de faire un choix. Les valeurs de références sont celles qui se manifesteront dans les gestes quotidiens. Les valeurs de préférence représentent nos aspirations, et, entre les générations, elles représentent une base de valeurs communes où chaque génération affiche sa propre manière de vivre les mêmes valeurs, dans un contexte de vie particulier. Elles sont celles qui sont favorisées (telles que le partage, l'honnêteté, le respect), mais qui sont pas nécessairement mise en pratique au quotidien. Nous retrouvons même des valeurs universelles qui sont des lignes de conduites fondamentales qui font l'unanimité entre les peuples (Paquette, 2003; Rezshohazy, 2006). Ces valeurs, comme la justice, la démocratie, l'égalité et le respect de l'environnement se retrouvent dans la *Charte des droits et libertés*, et dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme*. Les valeurs se retrouvent donc dans les dimensions de nos actions, de nos comportements et dans notre réalité quotidienne.

En outre, nous pouvons postuler que le concept de valeur est omniprésent – dans nos vies personnelles et nos relations sociales. Nos valeurs personnelles et culturelles exercent une contribution majeure au démarrage de notre croissance et au développement de notre identité. Nos valeurs sont des points d’ancrage qui servent à la cohérence dans notre vie. À cela s’ajoute que les valeurs évoluent de façon continue. Selon Paquette (2003) :

L’évolution des valeurs sociales et l’évolution des valeurs individuelles vont de pair. Les deux agissent en interrelation. Les valeurs dominantes de la société commencent à se transformer le jour où le nombre de personnes qui décident de vivre autrement est suffisant. Tant et aussi longtemps que l’ensemble des membres d’une société se conforment aux valeurs dominantes, il n’y a pas de changement observable. Inversement, plus ceux qui sont prêts à affirmer et à assumer leur différence sont nombreux, plus les valeurs dominantes de la société se verront bousculées (p. 16).

Gauthier (1996) ajoute que l’étude et l’évaluation de changement au niveau des valeurs chez la jeunesse comporte deux orientations. L’une étant la transmission intergénérationnelle, qui comprend la transmission des savoirs, des valeurs et les stéréotypes, par le processus de la socialisation. L’autre orientation se nomme les « effets de période ». Selon Gauthier (1996), cette orientation se concentre sur les événements qui marquent une époque et qui ne sont pas sans influencer de quelque manière sur les cohortes qui les vivent jusqu’à opérer une rupture avec ce qui existait auparavant.

Transposé au mouvement féministe, Gauthier (1996) indique qu’il s’est produit deux revirements significatifs dans la dernière décennie par lesquels les femmes auraient intériorisés les changements propres à leurs époques et ainsi elles se seraient distancées des générations précédentes. Le premier événement fut dans le passage de l’après-guerre, à une société où la différence dans les rôles hommes-femmes a été accentuée et campée (les femmes sont devenues « mères au foyer » et leurs conjoints des « pères pourvoyeurs »). Le second virage a eu lieu dans les années 1960. Les moyens de

contraception qui permettaient de repousser la première maternité à plus tard, auraient signifié l'éclatement des frontières des rôles traditionnels. Ainsi, pour Gauthier (1996) :

Ces deux revirements se sont effectués au cours d'une période si brève que les cohortes qui les ont vécus au moment de leur propre jeunesse sont encore vivantes : les femmes d'après-guerre devenues les grands-mères d'aujourd'hui et les *Baby boomers*. Il n'est pas exclu de supposer qu'une étude par cohortes permettrait de constater des différences tout aussi importantes entre la jeunesse d'aujourd'hui et celle des *Baby boomers* à leurs parents (p. 88).

Pour Quéniart, et collab., (2008), elles maintiennent qu'il existe deux formes de transmission intergénérationnelle, soit en chaîne et directe. La transmission intergénérationnelle en chaîne est celle « qui s'effectue de génération en génération, de grands-parents à enfants puis à petits-enfants, sans l'entremise des grands-parents » (p. 156). Pour ces chercheuses, c'est le mode traditionnel de transmission des valeurs. La transmission intergénérationnelle directe fait référence à la transmission entre l'aînée et ses petits-enfants, sans l'entremise des parents.

Les valeurs d'une société et les valeurs personnelles sont appelées à se modifier de façon continue. Certaines peuvent même se muter profondément. Gauthier (2008) indique que les générations se caractérisent par des événements partagés et par une représentation d'elles-mêmes en opposition aux générations qui précèdent ou qui suivent. Les jeunes femmes d'aujourd'hui ont connu des changements et des revirements significatifs tels : la reformation du couple, la conciliation travail et famille, la croissance du divorce, la recomposition familiale. Selon Quéniart, et collab., (2008) :

Les changements sociaux, tels que la montée de l'autonomie individuelle et le déclin de la toute-puissance de l'Église sur les familles, ont permis aux femmes de devenir d'importantes actrices dans la transmission familiale. Cependant, à leur tour, les descendantes et les descendants qui ont bénéficié de cette transmission, ont également augmenté leur autonomie et peuvent dorénavant participer plus activement à la dynamique de transmission intergénérationnelle (y résister, la modifier, l'amplifier, etc.) en faisant de celle-ci un véritable processus multifactoriel, bilatéral et évolutif (p. 164).

Quéniart, et collab., (2008) maintiennent que la famille a subi maintes transformations durant la dernière décennie. Pour ces chercheuses, ces transformations sociales ont entraîné des modifications dans les rapports de parenté et entre les multiples générations :

Notons la montée de l'autonomie des femmes tant dans la famille (accès à la contraception, droit au divorce, etc.) que sur la scène sociale (entrée massive et durable sur le marché du travail, acquisition du droit de vote, etc.), qui s'est accompagnée de celle des jeunes ; l'allongement de l'espérance de vie ; le vieillissement de la population ; le déclin de la religion ; la tendance à une éducation familiale beaucoup plus libérale, moins stricte que jadis et laissant une plus grande place à l'individu (p. 144).

Pour Henneron (2005), l'éducation féministe et la transmission familiale sont des facteurs importants dans l'engagement des jeunes féministes :

Les féministes des années 1970 devenues mères ont donné une éducation spécifique à leurs enfants. Elles ont voulu qu'elles acquièrent vite leur autonomie. Ce faisant, elles avaient deux objectifs : d'une part, être plus libres, ne pas s'enfermer dans le rôle maternel, et, d'autre part, permettre aux filles d'acquérir tôt une autonomie trop longtemps réservée aux garçons (p. 98).

Henneron (2005) poursuit, en affirmant que les programmes d'études féministes ont aussi joué un rôle important dans la transmission de l'histoire du mouvement féministe et de la prise de conscience des inégalités :

Les enseignantes ou chercheuses féministes interrogées conçoivent leur travail comme une transmission des problématiques féministes héritées de leur militantisme. Transmission qui concerne des connaissances et des analyses discutées en classe ainsi que des conseils prodigués aux étudiantes. C'est une transmission de la vigilance et des armes pour rester indépendantes. La transmission des connaissances peut aussi être vécue comme une lutte idéologique. Les étudiantes qui sont d'abord réticentes aux positions féministes radicales peuvent être ouvertes aux analyses de genre qui les mènent vers le féminisme (p. 100).



Henneron (2005) propose que la famille et l'université constituent des lieux privilégiés de prise de conscience des rapports de genre. Ainsi, et à cet égard, quel est le rapport qu'ont les jeunes femmes de l'Ontario français au féminisme ? Les effets combinés de l'antiféminisme et du néolibéralisme ont-ils modifié les valeurs féministes ? Comment les savoirs du mouvement féministe et du féminisme ont-t-ils été appris – par la transmission intergénérationnelle ou plutôt, comme le souligne Michaud (1998), « sur les bancs de l'école » ou, ajoutons-nous de l'université ?

Kruzynski (2004) souligne que le mouvement féministe n'est pas un mouvement homogène. La chercheuse a compilé certaines caractéristiques des femmes qui composent la troisième vague du féminisme :

Ce sont des femmes qui deviennent féministes dans une salle de classe plus souvent que dans des groupes de conscientisation ; des femmes qui se prennent en charge en construisant des récits plus souvent à caractère « individuel » que « collectif » ; des femmes qui tentent de vivre leur « vérité », de nommer, de déconstruire et de reconstruire la complexité et les contradictions de leur vécu ; des femmes qui remettent en question le modèle de la « féministe idéale » et qui revendiquent une féminité et un militantisme qui leur est propre ; des femmes qui s'acceptent telles qu'elles sont ou qui luttent contre l'image du mannequin parfait en adoptant, entre autre, un *grrrl style* ; des femmes qui célèbrent la différence, plutôt que de rechercher la similitude et la « sororité » ; des femmes qui choisissent de militer autour des enjeux de la sexualité et de l'esthétique corporelle ; des femmes, enfin, qui échangent entre elles, discutent et s'organisent à travers des « zines » qu'elles écrivent elles-mêmes et qui utilisent à cet effet les technologies de l'information (p. 228).

En conclusion, et dans l'optique des auteures, les jeunes femmes d'aujourd'hui s'identifient moins comme « féministe », mais elles adhèrent tout de même aux valeurs du féminisme. Qu'en est-il pour les jeunes femmes francophones en Ontario français ? Et comment se forge donc l'identité féministe ?

## 2.2 Création d'une identité féministe

La construction et la définition d'une identité féministe ont fait l'objet de plusieurs études au cours des dernières décennies (Leaper et Arias 2011; Yoder, et collab., 2011; Zucker et Bay-Cheng 2010; Liss et Erchull 2010; Duncan 2010; Erchull, et collab., 2009; Nelson, et collab., 2008; Ramsey, et collab., 2007; Liss, et collab., 2004; Suter et Toller, 2006; Toller, et collab., 2004; Reid et Purcell 2004; Zucker, 2004; Moradi, et collab., 2002; Vandiver 2002 ; Myaskovsky et Wittig 1997; Williams et Wittig 1997; Renzetti, 1987 ; Downing et Roush 1985). Pour bien saisir ce qui est présenté dans cette section sur la recension des écrits concernant l'identité féministe, il faut d'abord définir ce que l'on entend par *identité féministe*. Il n'existe pas une définition précise d'une identité féministe. Les définitions varient selon les auteures, selon leurs recherches, mais, certains facteurs sont communs et s'ajoutent dans leurs définitions.

Les recherches ayant comme but de comprendre la relation entre les jeunes femmes et le féminisme ont conclu qu'il existe trois catégories d'identité féministe. Duncan (2010) et Zucker (2004) indiquent premièrement, le groupe de femmes qui s'identifient comme féministes et qui adhèrent aux valeurs fondamentales et aux principes du féminisme. Deuxièmement, le groupe de femmes qui rejettent le féminisme et qui ne s'identifient pas comme féministe. Troisièmement, le groupe de femmes qui adhèrent à certaines valeurs et à certains principes du féminisme, mais qui rejettent l'appellation féministe.

Les études montrent qu'une identité féministe, en plus d'avoir plusieurs catégories, présente plusieurs facteurs communs tels : l'engagement social et politique (Liss, et collab., 2004; Yoder, et collab., 2011; Nelson, et collab., 2008; Myaskovsky et Wittig, 1997; Williams et Wittig, 1997), une expérience personnelle avec le sexisme (Erchull, 2010; Zucker 2004; Zucker et Bay-Cheng, 2010; Leaper et Arias, 2011; Renzetti, 1987), et être exposée au féminisme (soit par l'exposition à d'autres féministes, avoir une mère qui se nomme féministe, ou par des cours académiques) (Toller, et collab., 2004;

Zucker, 2004; Suter et Toller, 2006; Nelson, et collab., 2008; Ramsey, et collab., 2007; Liss, et collab., 2004; Myaskovsky et Wittig, 1997; Williams et Wittig, 1997; Reid et Purcell, 2004; Yoder, et collab., 2011; Zucker et Bay-Cheng, 2010).

Toutefois, selon les études, adhérer aux valeurs fondamentales du féminisme ne veut pas nécessairement dire qu'une femme se nomme « féministe ». Pour plusieurs jeunes femmes, le féminisme incarne une image négative et l'appellation « féministe » peut être associée à des caractéristiques plutôt « masculines », telle que l'agressivité (Toller, et collab., 2004, citant Alexander et Ryan, 1997; Caplan, 1985; Henderson-King et Stewart, 1994). Ramsey, et collab., (2007), Godin (1990), Guindon (1997) et Williams et Wittig (1997) soutiennent que plusieurs jeunes femmes adhèrent aux valeurs fondamentales du féminisme, mais choisissent de ne pas se nommer féministes en raison de l'image négative qu'engendre le féminisme. Selon leurs études, la perception du féminisme et comment le terme « féministe » est perçue par la société, est un facteur clé pour celles qui adoptent ou rejettent l'appellation féministe. Quant à Zucker et Bay-Cheng (2010), elles ont identifié, dans leur recherche, que pour les femmes qui n'adoptaient pas l'appellation de féministe, celles-ci ont indiqué que le féminisme répondait aux besoins des femmes qui ont connu des expériences personnelles du sexisme. En plus, pour ces femmes, s'identifier au féminisme présupposait une adhésion à l'activisme.

Selon Yoder, et collab., (2011), une identité féministe comprend, premièrement, que la femme s'identifie comme féministe. Deuxièmement, qu'elle adhère aux valeurs féministes et, troisièmement, qu'elle s'implique dans une action collective afin de continuer à promouvoir les revendications des droits des femmes. Pour Zucker (2004), une identité féministe comprend une adhésion à trois croyances fondamentales :

- qu'il existe des inégalités entre les sexes ;
- que les femmes devront gagner le même salaire que les hommes pour le même travail et,
- qu'elles possèdent une reconnaissance et une valorisation du travail des femmes au domicile.

Reid et Purcell (2004) soulignent que plus les femmes sont exposées au féminisme, soit par des cours académiques portant sur le sujet du féminisme ou par des expériences personnelles du sexisme, plus celles-ci s'identifient comme féministes. Les études de Nelson, et collab., (2008); Myaskovsky et Wittig (1997); Williams et Wittig (1997) appuient les résultats de Reid et Purcell (2004). Pour Reid et Purcell (2004), Zucker (2004), et Nelson, et collab., (2008), le rapport des femmes à la politique et à la responsabilité sociale est l'élément clé qui distingue les femmes qui se nomment féministe avec celles qui rejettent l'appellation. Selon ces auteures, plus les femmes participent à l'engagement social et politique pour améliorer la condition de vie des femmes, plus celles-ci se nomment « féministes ».

### **2.2.1 Engagement social et politique**

Tel que mentionné, souscrire à l'engagement social et politique pour améliorer les conditions de vie des femmes semble être un des facteurs clés qui définit une identité féministe. Gaudet et Charbonneau (2002) et Quéniart, et collab., (2008) évoquent que la notion d'engagement sous-tend une intention d'agir pour la collectivité. L'engagement social et politique, rappelle que l'entrée dans l'âge adulte, dans le cadre de la socialisation, constitue le moment des premières prises d'engagement face aux institutions sociales. Pour Quéniart, et collab., (2008), l'engagement :

Est alors synonyme de passage à l'acte; il renvoie à une activité politique, que celle-ci soit réalisée de façon individuelle (inscriptions sur les listes électorales, vote, participation à des manifestations) ou par l'entremise d'un groupe, institutionnalisé ou non (association, parti, syndicat, etc.) (p.145).

La recherche de Gaudet et Charbonneau (2002) s'est réalisée à partir de seize entrevues effectuées auprès des femmes, âgées entre 25 et 30 ans, provenant de Montréal et banlieues. Les résultats de leur étude ont montré que les jeunes femmes montrent un désintérêt certain pour la politique. Elles interviennent généralement dans leur milieu de proximité – la famille, les amis, les voisins, les collègues de travail, là où elles sentent qu'elles peuvent aider et changer les choses ici et maintenant, plutôt qu'à une échelle régionale. Comme le souligne ces mêmes auteures :

Plutôt que de s'engager auprès d'organisations et de défendre des idéologies, comme l'ont fait les générations précédentes, elles s'engagent à la plus petite échelle possible, celle des interrelations dans leur milieu de vie quotidien (p. 99).

Toujours selon Gaudet et Charbonneau (2002), les jeunes femmes privilégient ainsi un engagement social individuel et pluriel qui ne passe pas par l'adhésion à un groupe homogène investi dans des luttes :

L'absence d'activités militantes des jeunes femmes s'explique entre autres par une certaine absence de causes à défendre dans cet espace de proximité qu'elles privilégient; absence de cause qui peut s'expliquer d'abord par leur position dans leur trajectoire familiale et professionnelle. La plupart n'ont pas encore d'enfant, pour lequel elles seront sollicitées à s'engager à la garderie, puis à l'école. La plupart ont un travail, ou sont encore suffisamment confiantes de s'en trouver un, pour ne pas vivre une condition importante de désaffiliation sociale qui pourrait les inciter à participer à des mouvements collectifs de protection ou de revendications de droits sociaux (p. 101-102).

Aux dires de Gaudet et Charbonneau (2002), la nouvelle sociabilité chez les jeunes femmes s'établit en fonction de l'individu, et les liens prévalant à la proximité géographique. Selon Oprea (2008), le mouvement des femmes aujourd'hui semble investir moins dans les formes collectives d'action, ce qui conduit à une forme de « dissémination du concept d'identité politique, voire du concept d'identité en général » (p. 12).

Dans la même voie que Gaudet et Charbonneau (2002), Quéniart, et collab., (2008) affirment que les formes d'engagement se sont modifiées depuis une trentaine d'années :

L'engagement est de moins en moins associé à des formes organisées de participation politique, moins lié à l'adhésion à de grandes idéologies (marxisme, féminisme, etc.). Il est plus « distancié », laisse plus de place « aux singularités de la parole individuelle », au statut de l'être comme « être engagé ». Autrement dit, loin de s'effriter, l'engagement se recompose et se déplace; son registre s'élargit : aux formes traditionnelles (vote, militantisme partisan, manifestations, bénévolat, etc.) s'ajoutent de nouvelles façons d'investir le politique, de nouvelles modalités de participation à la vie sociale et politique (spectacles musicaux, pétitions sur Internet, boycottage ou *boycott* de produits selon des valeurs éthiques ou politiques, etc.) (p. 146).

En effet, les études de Godin (1990), Guindon (1997), Bernier et Mallet (1997) confirment ces mêmes propos. L'engagement social et politique semble-t-il avoir diminué chez les jeunes femmes d'aujourd'hui ou s'est-il modifié ?

Liss et Erchull (2010) ont voulu connaître si les jeunes femmes qui adhéraient aux valeurs féministes, qui avaient été exposées au féminisme (par des cours académiques et par le fait d'avoir une mère qui s'identifiait comme féministe), et qui avaient connu des expériences personnelles avec du sexisme, étaient plus aptes à participer dans l'engagement social et politique. Deux cent quinze questionnaires ont été distribués aux étudiantes inscrites dans un cours de psychologie postsecondaire. Les résultats de leur étude ont montré que plus une femme est exposée au féminisme et que celle-ci connaît une expérience personnelle du sexisme, plus celle-ci s'engage dans l'activisme.

En retour, quant à Nelson, et collab., (2008) et Yoder, et collab., (2011), elles ont identifié, dans leurs recherches, que plus les femmes s'identifiaient comme féministes, plus celles-ci participaient dans l'activisme, comparable aux femmes qui adoptent des valeurs et des principes du mouvement féministe, mais qui rejettent l'appellation féministe. Les chercheuses poursuivent en affirmant que : plus les femmes s'identifient comme féministes, plus le taux d'engagement social et politique sera élevé.

### 2.2.2 Expérience du sexisme

Quant à Renzetti (1987), elle a identifié, dans sa recherche, qu'une identité féministe se développe avec le temps et que celle-ci est basée sur une expérience personnelle du sexisme. Son étude s'est réalisée auprès de trois cents quatre-vingt dix-huit étudiantes inscrites aux études postsecondaires. Pour Renzetti (1987), et Leaper, et collab., (2011), l'identité féministe se développe lorsqu'une femme est confrontée à une discrimination. Aux dires de ces chercheuses, une expérience personnelle du sexisme agit comme catalyseur dans le développement de l'identité féministe.

Les études de Liss et Erchull (2010) et Zucker et Bay-Cheng (2010) affirment les mêmes propos en soutenant que pour s'identifier comme féministe, cela comprend une reconnaissance du sexisme. De plus, quant à Zucker et Bay-Cheng (2010), il existe une distinction entre une conscience féministe (adhérer aux valeurs et aux principes féministes sans s'identifier comme féministe) et une femme qui accepte l'appellation de féministe et qui s'identifie comme féministe. Selon leur étude, l'engagement social et l'activisme sont les éléments clés qui différencient les deux catégories de femmes. D'ailleurs, elles ont identifié, tout comme Nelson, et collab., (2008) et Yoder, et collab., (2011), que les femmes qui s'identifient comme féministes montrent un taux beaucoup plus élevé d'engagement social que celles qui expriment adhérer aux valeurs féministes et qui rejettent l'appellation « féministe ». Ainsi, les auteures ont pu conclure que les féministes adoptent des comportements qui promeuvent le bien-être de la condition de la collectivité des femmes, et non seulement ceux qui promeuvent le bien-être de la femme sur une base individuelle.

De plus, Liss et Erchull (2010) et Zucker et Bay-Cheng (2010) postulent que dans les années 1990, qui étaient l'ère de l'intersection entre les principes fondamentaux du néolibéralisme (responsabilité personnelle, auto-déterminisme), et la fin de la deuxième vague du féminisme, les jeunes femmes ont connu le discours du « *girl power* » qui mettait l'accent sur les droits au succès, la compétition et l'indépendance des femmes.

Zucker et Bay-Cheng (2010) postulent que pour les jeunes femmes qui adhèrent aux principes du féminisme mais qui ne s'identifient pas comme féministes, la revendication des droits des femmes et le renoncement du sexisme sont les produits du néolibéralisme, et non les fruits du mouvement féministe :

*According to a neoliberal premise, claims of systemic injustice and bias can be discounted as whining or complaining by those who wish to blame others for their own weakness and shortcomings. Indeed, neoliberalism could serve as a useful explanatory framework for those non-labelers who cannot be located as quasi-feminist on a continuum of feminist identity; when these non-labelers endorse the belief that women and men should be paid equally for the same work, they do so not because they are interested in contesting gender bias and advocating for women's rights (as in the case of feminists) per se, but because they believe in individuals' entitlement to opportunities to compete – and fair rewards if they prevail (p. 1910).*

Dans la même voie, Liss, et collab., (2004) ajoutent que pour les jeunes femmes d'aujourd'hui, elles croient avoir atteint l'égalité avec les hommes. Pourtant, le sexisme existe encore, mais à l'heure actuelle, il semble que les formes du sexisme seraient plus subtiles.

### **2.2.3 Exposition à l'idéologie féministe**

Plusieurs recherches ont montré qu'être exposée à d'autres féministes ou à l'idéologie féministe entraîne une perception positive du féminisme et, par conséquent, les femmes s'identifient davantage comme féministe (Liss, et collab., 2004; Myaskovsky et Wittig, 1997; Reid et Purcell, 2004; Williams et Wittig, 1997; Leaper, et collab., 2011).

Dans un autre ordre d'idées, les études de Zucker (2004), Williams et Wittig (1997), Guindon (1996) et Godin (1990) montrent qu'adhérer aux valeurs et aux principes féministes ne prédit pas nécessairement qu'une femme s'identifie comme féministe. En fait, dans les dernières décennies, les études montrent que plusieurs jeunes femmes prennent la position de « je ne suis pas féministe mais..... » Se dire féministe, c'est



effectivement porter une étiquette qui charrie une image de radicalisme et de négativité. Pour ces jeunes femmes, cette étiquette entraîne des revendications et présuppose une action militante.

De plus, Guindon (1996) identifie que les étudiantes âgées entre 20 et 25 de son étude s'opposaient au féminisme et rejetaient l'appellation « féministe » pour plusieurs raisons. Premièrement, les étudiantes avaient une méconnaissance du féminisme. Deuxièmement, les jeunes femmes disaient que pour être féministe, elles devaient se sentir lésée et que le féminisme sous-entendait une lutte. Troisièmement, elles croyaient que le féminisme était pour une autre génération et que les causes ne s'appliquaient plus à elles. De plus, pour ces jeunes femmes, le féminisme représentait le radicalisme et des revendications. Enfin, elles croyaient que le féminisme était exclusif aux femmes.

Les études de Williams et Wittig (1997) et de Ramsey, et collab., (2007) confirment des résultats similaires. Pour Williams et Wittig (1997), les résultats de leur étude ont montré que sur 141 étudiantes, 63 % affirmaient qu'elles voyaient le féminisme favorablement, mais seulement 25 % des étudiantes s'identifiaient comme féministe. Pour Ramsey, et collab., (2007), leurs résultats ont montré que sur 171 participantes, 23 % s'identifiaient comme féministes, 20 % ne s'identifiaient pas comme féministes, et 56 % indiquaient adhérer aux valeurs du féminisme mais rejetaient l'appellation « féministe ».

Selon Duncan (2010), le pourcentage de femmes (américaines) qui s'identifient comme féministes n'a pas trop changé depuis 1970. Elle indique que le taux varie entre 25 % et 30 %, et monte jusqu'à 75 % lorsqu'une définition d'une femme qui s'identifie comme « féministe » est ajouté. Cette définition permet de comprendre qu'être féministe, c'est de croire dans l'égalité entre les sexes dans les domaines social, politique et économique (Duncan, 2010, p. 498). De plus, Duncan (2010) a voulu connaître s'il existait des variations dans les définitions et dans la perception de l'appellation « féministe » entre

deux générations, celle des *Baby Boomers* – nées entre 1943 et 1960 et les *Generation Xers* – nées entre 1961 et 1975. Les participantes de son étude étaient des femmes militantes qui s'identifiaient toutes comme féministes (sur une échelle allant de faiblement féministe à fortement féministe). Les participantes à cette étude récente avaient été tirées de son étude précédente, qui avait eu lieu en 1992. Les résultats de son analyse générationnelle de 2010 ont montré que sur six cent soixante sept femmes, les *Baby Boomers* s'identifiaient plus comme « féministes fortes » que les *Generation Xers*. La chercheuse continue en mentionnant qu'il n'y avait pas beaucoup de différence entre les définitions et la perception du féminisme entre les générations de femmes. Elle a pu conclure que bien qu'il y avait plus de *Baby Boomers* qui s'identifiaient comme « fortement féministe », les *Generation Xers* qui s'identifiaient comme « fortement féministe » partageaient les mêmes définitions du féminisme et d'une identité féministe que celles des *Baby Boomers*.

Nelson, et collab., (2008) et Liss, et collab., (2004) ont voulu connaître si avoir une mère qui s'identifie comme « féministe » agit comme variable additionnelle qui pourrait influencer l'adoption de l'appellation « féministe » chez les femmes. Ces auteures, en plus d'analyser les facteurs additionnels tels que l'exposition au féminisme par des cours académiques et par des relations interpersonnelles, des expériences personnelles du sexisme, et l'engagement social et politique, ont pu conclure qu'il existe un lien entre avoir une mère qui s'identifie comme féministe et une femme qui se nomme féministe. Plus les femmes avaient des mères qui s'identifiaient comme féministes, plus celles-ci se nommaient féministes et plus ces femmes s'engageaient socialement.

#### **2.2.4 Développement d'une identité féministe**

Plusieurs chercheuses ont analysé et ont tenté d'expliquer le développement et l'évolution d'une identité féministe. Dans la dernière décennie, plusieurs instruments et modèles ont été construits à cet effet.

Downing et Roush (1985) ont montré que le développement d'une identité féministe est linéaire. Ces chercheuses ont créé un modèle du développement de l'identité féministe qui comprend cinq stades de développement progressif. Par l'intégration de chaque stade de développement, la femme aboutit par atteindre une identité féministe. Downing et Roush (1985) indiquent qu'elles avaient premièrement développé ce modèle pour améliorer la pratique de l'intervention féministe. Le modèle de Downing et Roush a été tiré du modèle premièrement développé par Cross en 1971 et intitulé *Identity Development Stages for Blacks*, pour les femmes noires et leurs expériences d'oppression (Downing et Roush, 1985).

Le premier stade du modèle est l'acceptation passive dans laquelle la femme dénie ou ne reconnaît pas la discrimination et les préjugés aux niveaux individuels, institutionnels, et culturels. Dans ce stade de développement, la femme accepte les rôles traditionnels et elle croit que l'homme est supérieur à la femme. Toujours selon ces auteures, cette perspective sélective diminue chez la femme lorsqu'elle vit des expériences de sexisme et de discrimination. Suite à ces expériences, la femme devient ouverte à modifier la perception de son identité. Le deuxième stade de développement se nomme la révélation. Ce stade est souvent développé à la suite d'une période de crise et peut engendrer beaucoup de colère. Par exemple, les auteures citent la fin d'une relation amoureuse, un divorce, la réalisation d'une discrimination systémique comme étant des situations qui peuvent provoquer ce stade de développement. Selon les auteures, c'est pendant ce stade que la femme s'interroge sur son identité et ses valeurs. Souvent, elle perçoit les hommes comme négatifs. Le troisième stade de développement est l'intégration. Ce stade est caractérisé par un lien tissé avec d'autres femmes, un sentiment de solidarité qui solidifie la nouvelle perspective et la nouvelle identité chez la femme. Le quatrième stade de développement est le stade de synthèse. Ce stade est caractérisé par le développement d'un moi authentique par lequel la femme intériorise les aspects positifs d'être femme et ses nouvelles valeurs féministes. Le cinquième, et

dernier stade de développement, se nomme l'engagement actif. L'identité féministe est consolidée ; la femme s'engage dans l'activisme et le changement social.

Le modèle de Downing et Roush (1985) a servi comme modèle à plusieurs recherches sur la définition et le développement d'une identité féministe. Depuis, plusieurs instruments et modèles pouvant mesurer l'identité féministe ont été construits. Voici un bref survol de quelques instruments.

Liss, et collab., (2004) citent cinq types d'outils dans leur article. Le premier, « *The Feminist Perspective Scale FPS* », développé par Henley, Meng, O'Brien, McCarthy, et Sockloskie (1998), mesure si les femmes sont en accord ou pas, en utilisant une échelle Lickert, avec des phrases qui décrivent certaines idéologies féministes, telles que le libéralisme, le radicalisme, et le conservatisme. Le deuxième, *The Feminist Identity Scale FIS*, développé par Rickard (1989), est un questionnaire qui contient trente sept questions qui évalue quatre stades de développement d'une identité féministe. Ensuite, le *Belief in Gender Collectivism* de Liss, Walker, et Crawford, 1999), mesure la valeur de la solidarité chez les femmes. Le *Feminist Self-Labeling* développé par Myaskovsky et Wittig (1997), mesure l'identification féministe par une série de sept questions qui débutent avec l'énoncé « *I do not consider myself a feminist at all, and I believe that feminists are harmful to family life and undermine relations between men and women* » à l'énoncé suivant « *I call myself a feminist around others and am currently active in the women's movement* ».

Dans la même voie que Liss, et collab., (2004), Yoder, et collab., (2011) citent deux autres types d'outils dans leur article. Le premier étant *The Attitudes Toward Feminism and the Women's Movement (FWM) Scale*, développé par Fassinger (1994), est une échelle composée de dix énoncés qui mesurent les attitudes des femmes envers le mouvement féministe. Le deuxième, *The Feminist Identity Composite (FIC)*, de Fischer et collab. (2000), est un amalgame de deux outils (*Feminist Identity Scale*, Rickard,

(1987), et le *Feminist Identity Development Scale*, Bargad et Hyde, (1991)). Le *FIC*, composé de trente-trois énoncés, donne un aperçu du cheminement de la femme dans le développement de son identité féministe dans le contexte des stades de développement du modèle de Downing et Roush (1985).

Le modèle de Downing et Roush (1985) a connu des lacunes et des critiques. Selon Vandiver (2002) et Moradi, et collab., (2002), les chercheuses nous invitent à considérer que le modèle n'incorpore pas les diverses formes de féminisme. Selon Moradi, et collab., (2002) :

*The many facets of feminism and its continually evolving nature render complex any attempt to capture the construct. This construct complexity has been ever present in the history of feminism, yet Downing and Roush (1985) did not address specifically the diversity of feminist philosophies in their model (p. 10).*

À cela s'ajoute les propos d'Erchull, et collab., (2009) qui indiquent que le modèle a été construit basé sur les expériences des féministes de la deuxième vague et ne s'applique pas nécessairement aux féministes contemporaines :

*Another issue with this model is that it was developed based on the experiences of second wave feminists. While the second wave of feminism was multifaceted, a large focus was on equal rights and equal opportunities for women, an idea particularly associated with liberal feminism. This was a time of consciousness raising, and many women experienced a sense of expanded opportunities. The Downing and Roush model, in which personal experiences of discrimination and exposure to like-minded women are central to the process of developing a feminist identity, made sense in the context of this social movement (p. 834).*

Liss et Erchull (2010) et Erchull, et collab., (2009) maintiennent que, pour les jeunes femmes d'aujourd'hui, le stade de synthèse du modèle de Downing et Roush (1985) est maintenant leur premier stade de développement de leur identité féministe. Ainsi, pour ces auteures, les jeunes femmes d'aujourd'hui n'évoluent pas à travers les stades de façon progressive comme dans le modèle de Downing et Roush (1985). Ces auteures

poursuivent plutôt en affirmant que les femmes qui s'identifient comme féministes ont des croyances néolibérales. Ainsi, la définition qu'ont les jeunes femmes du féminisme aujourd'hui diffère de celle des générations précédentes.

Quant à Zucker et Bay-Cheng (2010), elles soulignent que le modèle de Downing et Roush (1985) mesure les valeurs et les attitudes que les femmes possèdent en relation avec le féminisme plutôt que l'identité féministe. Selon ces chercheuses, elles affirment qu'un lien existe entre une femme qui adhère aux valeurs du féminisme et l'identité féministe, mais que ceux-ci sont deux catégories différentes.

À la lumière de ces analyses, il ressort que l'identification et la définition d'une identité féministe est en constante mouvance. Le féminisme engendre des interprétations différentes et des réactions opposées. Dans cette perspective, nous pouvons postuler que le discours des jeunes femmes sur une identité féministe et la vitalité de l'engagement féministe de cette génération est en voie de transition.

## **CHAPITRE III**

### **MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE**

Ce chapitre aborde la démarche méthodologique utilisée afin de mener la présente étude. Nous présentons le type de recherche, la population à l'étude, la procédure d'échantillonnage et les critères de sélection, la méthode de recrutement des participantes ainsi que le canevas d'entrevue utilisé. Ensuite, nous verrons comment s'est effectué la collecte de données et le type d'analyse utilisée afin de rendre compte du matériel recueilli.

#### **3.1 Type de recherche**

La présente recherche qualitative s'inscrit dans le cadre d'une recherche féministe (Mayer, et collab., 2000). Plus précisément, la recherche entreprise pour ce mémoire vise à mettre l'accent sur le savoir et le vécu des jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans, inscrites aux études universitaires de l'Université Laurentienne, située à Sudbury (Ontario), en favorisant leur point de vue et en leur donnant une voix. En favorisant le point de vue et les expériences des jeunes femmes, la recherche féministe se rapproche de la recherche qualitative. En leur donnant une voix, cela confirme leurs expériences comme étant légitimes.

L'objectif d'une recherche féministe vise à la fois la transformation des rapports sociaux de sexes ainsi qu'une meilleure connaissance de la réalité sociale en tenant mieux compte du point de vue spécifique des femmes (Beattie, 1987, cité dans Mayer, et collab., 2000, p. 309). Dans cette perspective, et tel que déjà mentionné, l'importance d'une recherche féministe est de sensibiliser les femmes à leur propre situation (prise de conscience individuelle et collective) afin de mieux cerner leurs besoins et de susciter des changements et l'amélioration de leurs conditions dans la société. Reconnaître la

jeune femme francophone vivant dans le nord de l'Ontario comme actrice sociale implique un positionnement favorisant le point de vue et l'expérience de celle-ci dans sa réalité sociale. Cela pourrait inspirer le changement social et culturel. Cette recherche féministe qualitative pourra s'ajouter à celles ayant trait à la culture des jeunes femmes francophones. La littérature et les textes historiques révèlent la lutte constante pour la réappropriation du pouvoir des femmes en société ; cette recherche s'offre d'être effectivement un ajout à ces textes.

### **3.2 Questions de recherche**

Selon Kornhauser et Sheatsley (1977, cité dans Mayer, et collab., 2003), la première étape dans l'élaboration d'un questionnaire de recherche est de « décider de l'information à rechercher ». Kornhauser et Sheatsley (1977) soutiennent que :

Le contenu des questions sera donc déterminé par les objectifs et par le schéma conceptuel explicite de la recherche. C'est pourquoi, après avoir déterminé les concepts auxquels on s'intéresse et leurs interrelations, il faut définir le genre d'informations à recueillir. Chacun des concepts choisis devra donc être précisé, c'est-à-dire traduit en dimensions, s'il y a lieu, et en indicateurs (p. 92).

Comme nous avons voulu connaître si les jeunes femmes de l'Ontario français s'identifient comme féministes, et quelles sont leur définition, leur vision et leur connaissances du féminisme, nos questions de recherche furent développées autour des grands thèmes suivants : définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes, analyse du concept féministe (égalité et acquis), besoins et dossiers actuels, et identité féministe.

À partir de ces grands thèmes, et pour bien saisir les différents aspects des thèmes identifiés, plusieurs sous-questions furent développées afin de bien capter les informations de chaque question (Appendice IV).



### **3.3 Échantillonnage et critères de sélection**

Compte tenu du caractère qualitatif de notre étude, nous avons procédé à partir d'un échantillonnage non probabiliste, en fonction de certaines caractéristiques précises de la population étudiée (Mayer, et collab., 2000). Il est évident qu'il sera impossible de généraliser nos données ou d'extrapoler les résultats. Toutefois, l'échantillon est représentatif de la population à l'étude.

L'échantillon est composé de volontaires, c'est-à-dire de personnes ayant répondu à notre appel. Au départ du projet de recherche, l'objectif était d'inclure 15 participantes volontaires, toutes des jeunes femmes francophones, âgées de 20 à 24 ans et inscrites aux études universitaires à l'Université Laurentienne, et d'effectuer les entrevues par l'entremise de trois groupes de discussion, chaque groupe composé de cinq participantes.

Dans la sélection de nos participantes à l'étude, et pour assurer une certaine saturation, notre échantillon final est composé de 13 jeunes femmes francophones.

### **3.4 Méthode de recrutement**

Après avoir obtenu l'approbation éthique et déontologique du Bureau de la recherche, du développement et de la créativité de l'Université Laurentienne, en janvier 2013, nous avons amorcé le recrutement.

Le recrutement s'est effectué par l'intermédiaire d'une annonce publicitaire (Appendice I) qui a été affichée sur les babillards, à de nombreux endroits stratégiques dans les différents édifices (incluant les universités affiliées) sur le campus de l'Université Laurentienne. Suite à cette méthode de recrutement, nous avons huit (8) participantes, ce qui ne suffisait pas à atteindre notre objectif de départ. Par conséquent, nous avons demandé une révision concernant l'approbation éthique et déontologique du Bureau de

la recherche, du développement et de la créativité de l'Université Laurentienne. L'approbation a été reçue. Après mûre réflexion concernant la tranche d'âge des participantes et les difficultés à recruter par l'intermédiaire de l'annonce publicitaire, une modification à l'âge des participantes s'est avérée nécessaire afin d'augmenter le bassin de participantes volontaires. Nous avons ainsi développé des nouvelles stratégies de recrutement. Au lieu d'avoir une tranche d'âge débutant à 20 ans, nous avons changé la tranche d'âge pour qu'elle débute à 18 ans. Nous avons eu accès à de l'aide de la part de l'Association des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne qui a fait parvenir la même annonce publicitaire aux membres de l'association. De plus, nous avons effectué des présentations dans trois classes du programme de service social. Enfin, nous avons décidé d'ajouter, sur l'affiche publicitaire, qu'il y avait une compensation financière d'une carte de Tim Horton's d'une valeur de dix dollars (10 \$) qui serait remise à chaque participante pour leur participation volontaire au projet de recherche (Appendice II).

Suite à l'approbation reçue par le Bureau de la recherche, du développement et de la créativité de l'Université Laurentienne, nous avons recruté huit participantes additionnelles. Selon la disponibilité et les horaires des participantes et de la chercheuse, deux groupes de discussion de quatre participantes avaient été organisés et toutes les participantes avaient confirmé leurs présences. Une participante du premier groupe s'est désistée la journée avant l'entrevue, car elle était aux études à l'étranger. Deux participantes du deuxième groupe ne se sont pas présentées pour l'entretien. Les raisons de leur désistement ne nous sont pas connues.

Les raisons pouvant être associées aux difficultés de recrutement sont variées. Premièrement, les participantes de cette recherche – toutes des jeunes femmes francophones inscrites à l'Université Laurentienne – relèvent d'une population minoritaire, ayant une tranche d'âge prédéterminé, sur le campus. Ces particularités font que le nombre de participantes pouvant se joindre au projet est limité. Deuxièmement,

une période de recrutement s'est effectuée pendant la session académique du printemps (mai à juillet). Nous notons l'absence de cours offerts sur le campus ainsi qu'une absence d'étudiantes sur le campus pendant cette période. Il est possible aussi que de choisir de ne pas inclure la compensation financière sur la première affiche (en pensant que cela pourrait influencer le choix des participantes de participer au projet), ait été un facteur associé aux difficultés de recrutement initial.

Suite aux difficultés de recrutement encourues et l'approbation du Bureau de la recherche, du développement et de la créativité, nous avons terminé avec un total de treize (13) participantes volontaires.

Voici le profil des treize (13) participantes :

- Six (6) participantes ont pris des cours en études féministes ;
- trois (3) participantes étaient âgées de 18 et 19 ans, six (6) participantes étaient âgées entre 20 et 22 ans, et quatre (4) participantes étaient âgées entre 23 et 24 ans ;
- onze (11) participantes sont célibataires, et deux (2) sont en union de fait.

Nous croyons avoir sélectionné des participantes représentant une diversité d'âges.

### **3.5 Entretiens de groupe, canevas des entrevues de groupe et déroulement des entretiens**

Dans le cadre de cette recherche féministe, nous avons utilisé un canevas d'entrevue semi-structurée à questions ouvertes que nous avons administré durant les quatre rencontres de groupes de discussion. La méthode du groupe de discussion a été choisie car, comme l'indique Geoffrion (1992), cette méthode permet une certaine flexibilité à l'animatrice et offre une compréhension et un développement plus approfondi des réponses fournies.

Tel que mentionné, la recherche entreprise pour ce mémoire vise à mettre l'accent sur le savoir et le vécu des jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans, inscrites aux études universitaires de l'Université Laurentienne en favorisant leur points de vue, en leur donnant une voix, et en confirmant leurs expériences comme étant légitimes. Les groupes de discussion représentent des espaces dans lesquels le récit des expériences « individuelles et collectives » sont partagées et validées dans leur contexte social. De plus, dans le contexte d'une méthodologie féministe, les groupes de discussion représentent un modèle de collaboration qui encourage un partage riche et un échange de vécu entre les participantes et la chercheure. Selon Renzetti (cité dans Liamputtong, 2006), ce modèle de collaboration entre la chercheure et les participantes permet de développer une réciprocité dans laquelle est construit un climat de confiance, ce qui favorise les échanges entre les diverses participantes et une relation égalitaire entre la chercheure et les participantes. De plus, ce modèle préconise le concept de solidarité entre les participantes.

Nous avons utilisé le principe de l'entonnoir dans l'élaboration du canevas d'entrevue (Mayer, et collab., 2000), c'est-à-dire, que les questions ont été posées d'abord avec des thèmes généraux puis des questions plus particulières à chaque thème général. Tel que mentionné, les questions exploraient les grands thèmes suivants : définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes, analyse du concept féministe (égalité et acquis), besoins et dossiers actuels et identité féministe (Appendice IV). Le canevas d'entrevue utilisé résume les principaux thèmes de discussion en plus d'offrir une structure à la discussion.

De plus, nous avons respecté certains éléments clés dans la création d'un canevas d'entrevue (Mayer, et collab., 2000). Premièrement, pour certains thèmes, nous avons diversifié les questions (questions d'opinions et questions de faits). Nous avons posé plusieurs questions qui abordent le même thème dans le cas de certains sujets plus

complexes afin d'aller chercher tout le sens du sujet. Deuxièmement, bien que les questions fussent posées dans la langue française, les participantes avaient la flexibilité et le choix, car la chercheure leur a indiqué qu'elles pouvaient répondre dans la langue anglaise. Ceci tient compte du contexte culturel des participantes. En effet, 26,9 % de la population du Grand Sudbury indiquent le français comme langue maternelle, mais 80,9 % de cette population indique parler le plus souvent l'anglais à la maison (Statistique Canada, 2011). Troisièmement, nous avons construit les questions en portant attention à certaines particularités, telles la formulation des questions neutres (sans donner une direction à la réponse), l'évitement des mots à double sens (qui pourrait porter à la confusion), et les pourquoi (pour favoriser le développement des réponses). Nous avons aussi porté attention aux questions trop courtes ou trop longues.

En février 2013, un pré-test du schéma d'entretien a été effectué afin de s'assurer que les questions étaient claires et bien comprises. Ce pré-test a été effectué auprès d'une jeune femme francophone âgée de 25 ans et sur une base volontaire. Cette jeune femme a mentionné qu'elle avait bien compris les questions.

Quant aux entrevues de groupe, le premier et le deuxième groupe étaient formés de quatre participantes chacun. Le troisième groupe était formé de trois participantes et le quatrième groupe de deux participantes (quatre participantes avaient confirmé leurs présences pour ce dernier groupe, mais seulement deux se sont présentées).

Le déroulement des entrevues de groupe s'est effectué entre avril 2013 et février 2014 auprès des 13 (treize) participantes. Les deux premiers groupes de discussion, groupe I et groupe II, ont eu lieu dans le bureau de la chercheure, celui dans le Centre Willet Green Miller. Les deux derniers groupes de discussion, groupe III et IV, ont eu lieu dans une salle sécuritaire à la bibliothèque J.N. Desmarais de l'Université Laurentienne.

Une fois les consentements (Appendices III et V) signés par les participantes, et que la confiance a été établie face à l'anonymat et la confidentialité, le questionnaire des données démographiques a été donné aux participantes (Appendice VI) afin d'obtenir un court profil démographique de chaque participante. Par la suite, les entrevues semi-structurées, comprenant 15 questions, ont été effectuées. La durée approximative des entretiens variait entre une heure et demie et deux heures au maximum pour chaque groupe.

Afin d'assurer que le respect de la vie privée et des renseignements personnels soient protégés, les noms des participantes ne seront pas dévoilés dans l'analyse. Plutôt, un pseudonyme a été utilisé, par ordre alphabétique, pour présenter chacune des participantes. Ainsi, la première jeune femme interviewée s'est vue accordée un prénom qui débute avec la lettre « A », Amélie, la seconde participante un nom avec la lettre « B », Bibiane, et ainsi de suite. La durée des entrevues a varié entre une heure trente à deux heures trente. Au début de chaque entretien, la chercheuse a souligné aux participantes qu'elles seraient respectées si elles choisissaient de se retirer de la recherche et qu'en faisant ce choix il n'y aurait aucune répercussion. Afin de recueillir les réponses des participantes, et avec la permission des participantes, les entrevues ont été enregistrées sur une bande audio. Pendant l'entretien, la chercheuse a noté les communications non verbales.

Les entrevues se sont très bien déroulées. Les participantes étaient à l'aise à répondre aux questions, et la chercheuse a aisément partagé des faits personnels pendant les entretiens. L'ambiance était agréable et positive. Plusieurs participantes ont signalé leur intérêt de connaître les résultats de la recherche. Elles y auront accès lors de la publication du mémoire. La majorité d'entre elles ont terminé l'entrevue en mentionnant l'importance d'une telle recherche féministe et que celle-ci leur avait donné l'occasion de réfléchir sur le féminisme et sur son avenir.

Suite aux entretiens, les bandes audio furent transcrites par la chercheuse afin d'en faire, par la suite, une analyse de contenu. Les enregistrements des entrevues ainsi que les prises de notes ont été rangées sous clef dans un bureau sécuritaire. Les bandes audio ont été détruites par la chercheuse suite à leur transcription. Les transcriptions ont été entreposées sur un ordinateur sécurisé qui requiert un mot de passe afin d'y avoir accès, et sur une clé USB. Depuis, les réponses transcrites sont gardées dans un classeur dans un casier sécurisé.

### **3.6 Analyse des données et codage**

Afin de procéder à l'analyse des données, nous avons utilisé la méthode d'analyse de contenu. Bardin (1977) définit une analyse de contenu comme étant :

Un ensemble de techniques d'analyse des communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des messages, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production/réception (variables inférées) de ces messages (Bardin, 1977, p. 43).

Généralement, l'analyse de contenu vise à découvrir ce que signifient les messages, considérés ici comme étant les entrevues de groupes effectuées pour cette recherche. Il s'agit de prendre l'ensemble du matériel recueilli afin de premièrement le classer, ensuite le codifier, puis, finalement, l'analyser afin d'en comprendre le sens.

Certains thèmes de cette recherche étaient prédéfinis en fonction du guide d'entrevue utilisé, d'autres ont émergés suite aux données recueillies lors des entrevues. Afin de systématiser et de regrouper les thèmes et les sous-thèmes émergents, nous avons effectué une pré-analyse (première lecture « flottante ») du contenu pour ensuite regrouper les thèmes émergents (Bardin, 1977, p. 7). Une fois que les thèmes ont été regroupés, nous avons ensuite procéder à leur codification manuelle de façon inductive, c'est-à-dire à partir des similitudes de sens des données entre elles. Les thèmes ou codes

ont permis de repérer de façon valide et fiable les observations afin qu'elles répondent à leur propre unité d'analyse. Le Tableau 1 illustre les énoncés et les thèmes qui ont émergés des entretiens.

**Tableau 1 Synthèse des thèmes et sous thèmes utilisés pour l'analyse des entrevues de groupes**

Thèmes		
Ce que le féminisme représente pour elles	Connaissances du mouvement féministe	Connaissances du mouvement féministe en Ontario français
Sous thèmes		
Égalité	Reconnaissance de l'époque (Après-Guerre)	Associé avec la lutte pour les services en français
Respect	Droit de vote	Associé avec le Centre Victoria pour femmes à Sudbury/CALACS /violence faite aux femmes
Sans-jugement	Accès des femmes au marché du travail	
Accès à l'éducation/emplois		
Droits	Grand mouvement des années 1960	Reconnaissance d'un manque de connaissances à ce sujet
Choix	Mouvement des suffragettes	
Équité salariale		
Conscientisation personnelle et collective		



	Thèmes	
Valeurs du féminisme	Comment le féminisme est-il représenté à Sudbury	Avenir du féminisme et des dossiers actuels
	Sous thèmes	
Pouvoir Indépendance Égalité Équité Choix	<p><b>Dans la communauté :</b></p> <p>Centre Victoria pour femmes</p> <p>Manifestations pro-choix</p> <p>Mouvement exclu les hommes</p> <p>Alliances entre organismes</p> <p>Campagne anti-prostitution</p> <p><b>Sur le campus :</b></p> <p>Plan politique (représentation élevée des femmes dans les associations)</p> <p>Nombre élevé de femmes enseignantes</p>	<p>Médias doivent changer l'image de la femme « parfaite »</p> <p>Élimination du stigma associé au féminisme</p> <p>Religion est encore une barrière pour les femmes</p> <p>Inclure les hommes dans le mouvement</p> <p>Nouveaux buts à définir</p> <p>Droits des femmes dans les pays en voie de développement</p> <p>Ajouter l'historique du mouvement des femmes et celui de l'Ontario français dans le contenu des cours</p> <p>Accès à l'information et les réseaux sociaux pour les femmes</p> <p>Valoriser le rôle maternel</p> <p>Continuer le dossier de la lutte contre la violence faite aux femmes</p>

Thèmes		
Le féminisme est-il nécessaire	Importance associée au féminisme (activisme et se nommer « féministe »)	Définition de l'égalité

Sous thèmes		
Oui, car il donne un choix aux femmes	Engagement collectif pas nécessaire; le féminisme est perçu comme radical	Équité salariale
Maintien des acquis et des luttes	Valeurs et principes féministes se manifestent sur une base individuelle, au quotidien	Choix
Vision globale des besoins des femmes	Nous pouvons adopter une attitude féministe, sans adopter l'appellation féministe	Distribution équitable des tâches domestiques
Inclure les hommes pour obtenir le respect et l'égalité	Stigma associé à l'appellation : « féministe »	Éliminer le genre
		Cesser d'exclure les hommes du mouvement

Thèmes		
L'égalité a-t-elle été atteinte	L'influence du féminisme dans leurs vies	Comment ont-elles acquis leurs connaissances du féminisme

Sous thèmes		
Non	Rôles traditionnels ont changés	Principalement par la trajectoire familiale (directe, en chaîne) par leurs mères et leurs grands-mères
Emplois – équité salariale	Reconnaissance des différentes valeurs, selon les différentes générations	Par des discussions avec mères (modèle mères qui travaillaient à l'extérieur de la maison)
Femmes = objets sexuels = sexisme existe encore	Le féminisme accorde un pouvoir, le choix, l'équité, et l'accès à l'éducation/emplois	Reconnaissance des acquis qu'ont connus leurs mères (choix de travailler ou de rester à la maison pour prodiguer des soins aux enfants)
Femmes assument la majorité des tâches dans la sphère privée	Transmission des valeurs féministes aux enfants	Augmentation de l'engagement des pères dans l'assignation des tâches domestiques
Non, surtout pas dans les pays en voie de développement		

<b>Comment intègrent-elles les valeurs féministes dans leurs vies</b>	<b>Autres thèmes</b>
Relation amoureuse saine	Inclure les hommes dans le mouvement
En voulant éduquer les gens sur le féminisme (enlever le stigma) et ce que le mouvement représente	Il existe un manque d'éducation et de connaissances au sujet du mouvement féministe et les valeurs féministes  Plafonnement du mouvement
Par le partage équitable des tâches domestiques	Manque d'éducation au sujet du féminisme – historique au Canada et en Ontario français
En reconnaissant et en valorisant les différences entre les sexes = respect mutuel	Le féminisme est perçu comme mouvement radical = stigma associé au féminisme  Reconnaissance des acquis par la trajectoire familiale
Insertion des femmes dans la sphère marchande	Modifications dans les valeurs et les rôles traditionnels
Affirmant que le rôle maternel est un choix	L'importance de continuer les discussions et les échanges pour : définir des nouveaux buts – promouvoir la solidarité – enlever le stigma et éduquer les gens – adopter les valeurs féministes sans nécessaire d'adopter l'appellation « féministe » - fierté d'être femme – le féminisme est une façon de vivre, non seulement une théorie
Accès à l'éducation = présentement à l'Université	

Dans cette recherche, nous avons aussi respecté certaines règles de l'analyse de contenu dont, premièrement, la règle de l'exhaustivité qui permet de prendre en compte tous les éléments des discours des participantes. Deuxièmement, la règle d'homogénéité a été respectée, car les discours des participantes étaient homogènes (tous concernées par l'objet de recherche et faisant partie d'un même ensemble catégoriel). Enfin, la règle de la pertinence a été respectée. Celle-ci étant obtenue par les discours des participantes qui servent comme sources d'informations pertinentes afin de répondre à l'objectif de l'analyse (Bardin, 1977).

Dans le prochain chapitre, nous allons examiner de façon approfondie les thèmes principaux qui ont émergés dans les entrevues afin d'en faire l'analyse de contenu. Nous verrons certains propos des participantes, exprimés sous la forme de citations textuelles anonymes. Notre analyse est présentée selon les catégories prédéterminées, tirées du schéma d'entrevue qui sont : les définitions personnelles du féminisme et du mouvement

des femmes, l'analyse du concept féministe (égalité et acquis), les besoins et les dossiers actuels, et l'identité féministe.

## **CHAPITRE IV**

### **PRÉSENTATION DES DONNÉES**

Seules quelques recherches, dont notamment celles de Bernier et Mallet (1997), de Guindon (1997) et de Godin (1990) ont étudié la problématique des jeunes femmes de l'Ontario français, leurs définitions du féminisme et comment elles intègrent le féminisme dans leur vie. Or, nous voilà déjà dix huit ans plus tard depuis la parution des études de Bernier et Mallet (1997), et de Guindon (1997), et vingt- cinq ans depuis celle de Godin (1990). Depuis, il semble que rien n'ait été publié sur la perspective de cette génération des jeunes femmes âgées de 18 à 24 ans quant au féminisme et au mouvement féministe en Ontario français, d'où l'importance de cette recherche.

En l'absence de recherches spécifiques et récentes sur ce sujet en Ontario français, cette recherche vise à combler une lacune dans les connaissances portant sur les jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans qui sont inscrites aux études universitaires et leur perception du féminisme. Cette recherche tente de répondre aux questions suivantes :

- Comment les jeunes femmes de l'Ontario français, âgées de 18 à 24 ans, définissent-elles le féminisme ?
- Connaissent-elles l'histoire du mouvement féministe en Ontario français ?
- Connaissent-elles les dossiers qui sont mis de l'avant par le mouvement féministe en Ontario français et ailleurs ?
- Quelle est la perception de ces jeunes femmes francophones à l'égard du mouvement féministe en Ontario français et ailleurs ?

- À l'heure actuelle, le mouvement féministe répond-t-il aux besoins des jeunes femmes de l'Ontario français ? Le mouvement répond-t-il à leurs propres besoins ?
- L'engagement social et politique est-il important pour elles ?
- Les jeunes femmes de l'Ontario français d'aujourd'hui adoptent-elles l'appellation d'être féministe ?
- Les jeunes femmes de l'Ontario français se dissocient-elles du féminisme?
- Quelles sont leurs préoccupations actuelles ?

C'est à partir des questions de recherche que nous avons choisi de rédiger l'ensemble de l'analyse des données recueillies auprès des treize participantes de cette étude selon quatre axes : définitions du féminisme et du mouvement des femmes, analyse du concept féministe de l'égalité et des acquis, besoins et dossiers actuels, et identité féministe.

#### **4.1 Définitions du féminisme et du mouvement des femmes**

Pour la grande majorité des participantes, elles ont une définition relativement favorable du féminisme. Pour elles, le féminisme s'articule autour des concepts d'égalité, de droits, de l'accès à l'éducation, d'autonomie économique, d'accès à la sphère publique, d'équité salariale, et celui de l'empowerment. De plus, pour les participantes, le féminisme représente l'indépendance, le droit et la capacité de la femme à faire ses propres choix, selon ses valeurs personnelles.

Pour Hélène, le féminisme touche uniquement le concept d'égalité, soit « l'égalité de la femme par rapport à l'homme ». Karine, confirme les propos d'Hélène et ajoute que pour elle, le féminisme lui accorde une liberté d'expression individuelle de soi et d'autodétermination qui lui donne un sens de contrôle sur sa vie, malgré une reconnaissance des conditions sociales opprimantes :

« Moi, je trouve aussi que c'est l'égalité, mais je trouve que c'est une égalité d'expression de soi comme femme, sur la façon dont nous nous déterminons et non pas comment la société nous détermine. Pour moi, le féminisme est un choix de comment on se détermine, et non ce que le sexe opposé, ou la société voit » (Karine).

Élise, affirme que le féminisme représente un mouvement social dont le rôle est d'éduquer et de prôner une vision de l'égalité entre les deux sexes :

« Pour moi, c'est plus une conscientisation personnelle et collective entre les deux sexes. Je trouve que pour les hommes, c'est pour les éduquer sur ce qu'on peut vivre ensemble. C'est comme ça que je le vois aussi. C'est aussi penser aux mouvements et aux changements sociaux. Le féminisme unit tout le monde dans ce sens et ça, c'est comme l'empowerment pour les femmes et pour les hommes c'est une conscientisation » (Élise).

Pour Élise, le féminisme présente une vision qui dépasse les valeurs et les besoins individuels des femmes. Selon elle, le féminisme est une conscientisation collective, incluant les hommes et les femmes, tant sur le rapport entre les hommes et les femmes que les rapports sociaux.

Pour Bibiane, le féminisme représente plusieurs concepts, tels l'indépendance financière, le droit à l'emploi, et l'égalité entre les hommes et les femmes :

« Pour moi, c'est de prendre notre place dans la société, se faire valoir en tant que femme, d'avoir un travail, d'apporter de l'argent à la maison. Aussi, d'être vraiment égale aux hommes » (Bibiane).

Pour Janelle, le féminisme représente l'égalité et la coopération entre les hommes et les femmes :

« Pour moi, le féminisme est tout ce qui concerne l'égalité des sexes; avoir la coopération entre les deux genres » (Janelle).

#### 4.1.1 Connaissances de l'histoire du féminisme et du mouvement des femmes en Ontario français

Que connaissent les participantes au sujet de l'histoire du féminisme et du mouvement des femmes en Ontario français ? Ce qui est intéressant de noter, c'est que la plupart des participantes admettent qu'elles ont peu de connaissances au sujet de l'histoire du féminisme, et plus précisément, sur l'histoire du mouvement des femmes en Ontario français. Toutefois, elles reconnaissent l'importance et l'impact des grandes revendications féministes (économiques, sociales, politiques et juridiques) dans leur vie personnelle et dans la société, mais sans pouvoir nommer des détails spécifiques sur les luttes menées. Ainsi, par exemple, pour Élise :

« Je pense plus à des vagues, le droit de vote. Dans les années 1960 c'était plutôt la sexualité et ton droit à la sexualité, et les 80 c'était plutôt radical et le féminisme s'est fait radicaliser, plus extrême [...] Elles étaient un petit groupe de féministes mais notre société, on a pris ça et c'est la seule vision qui, je pense existe. Il y a plus de mouvements qui existent comme, *Take Back The Night* et deux ans passées, – c'était plus controversé – il y avait le *Slut Walk* à Toronto, à North Bay et à Sudbury; c'était comme international et ça continue. C'était de revendiquer et de dénoncer comment, une femme devrait être capable d'être en sécurité dans sa communauté et ne pas être blâmée pour une attaque et il y avait toute une campagne – j'ai fait des recherches là-dessus, c'est vraiment intéressant – ils ont fait des recherches sur les hommes pour les responsabiliser et les embarquer dans le mouvement aussi – c'était vraiment cool » (Élise).

Élise offre une vision vague et plutôt régionale du féminisme à travers certaines activités. De plus, à partir des activités qu'elle nomme, elle parle de la violence envers les femmes comme étant un enjeu social, mais sans le nommer de façon explicite.

Les connaissances sur l'histoire du féminisme sont variées. Bien que les participantes reconnaissent que le mouvement est représentatif d'un mouvement social qui a lutté pour les besoins et les droits des femmes des générations précédentes, elles ne peuvent pas fournir beaucoup de détails. Toutefois, elles reconnaissent qu'elles sont les héritières



des acquis et des luttes menées par le mouvement, et la majorité des participantes insèrent le mouvement dans un contexte temporel associé avec la période qui a suivi la Deuxième Guerre Mondiale. Par exemple, Isabelle l'associe à l'insertion des femmes dans le marché du travail tout en pointant qu'il s'agit de l'expérience vécue par les grands-parents :

« Je ne sais pas vraiment, je n'ai pas pris trop de cours d'histoire dans ma vie. Mais je sais que ça nous a permis, les femmes, de travailler après la Deuxième Guerre Mondiale. Il y a eu un gros mouvement pour l'équité, parce qu'il y avait des places, parce que les femmes devaient remplir les fonctions des hommes qui sont partis et après, elles ne voulaient plus retourner à la maison alors cela a fait un grand mouvement. Aussi, si tu regardes dans nos familles, tu peux voir nos arrières grands-parents, c'est assez récent que les femmes puissent travailler » (Isabelle).

Marie appuie les propos d'Isabelle, en ajoutant que la question touche la place des femmes dans la sphère du travail :

« Il y a des places qui le permettait et des places qui ne le permettait pas. Je pense un petit peu aussi à la Deuxième Guerre Mondiale, comment les femmes étaient – c'était le début de l'entrée dans le marché de travail. Après la guerre, c'était les rôles, les hommes ne pouvaient pas être une secrétaire, comme, les choses typiques d'une femme » (Marie).

Toutes deux invoquent ainsi l'importance des luttes menées quant aux types d'emplois et ghettos d'emploi assignés aux femmes dans la sphère publique.

Au sujet de l'histoire du mouvement des femmes en Ontario français, les participantes avouent ne pas connaître beaucoup à ce sujet. Selon Amélie :

« Pour regarder à l'historique tel quel des femmes en Ontario, je ne pourrais pas t'en nommer, comme cinq femmes qui ont fait des grosses affaires en Ontario, comme changer le mouvement des femmes, puis ça, on peut parler de la francophonie en Ontario, on peut parler des développements, puis comme, à Sturgeon Falls, à l'école, tu peux parler

des événements spécifiques francophones, mais de parler spécifiquement du mouvement féministe en Ontario, je dois dire que je n'ai pas beaucoup d'information. J'ai un manque personnel quand ça vient à ça » (Amélie).

Élise, quant à elle, situe l'origine historique du mouvement des femmes en Ontario français avec celle du mouvement féministe du Québec. Elle dit :

« La seule affaire que je pourrais seulement – et je pense que c'était la professeure X qui m'en avait parlé, c'était les cercles de femmes – les femmes des fermiers – les femmes qui sont venues du Québec ici en Ontario – et le féminisme était plus fort au Québec que pour les femmes francophones ici. Les femmes ici, je pense que nous étions plus isolées que les femmes anglophones, c'était différent. Comme femmes francophones, nous étions plus isolées et il y avait quelque chose qui avait commencé comme les cercles fermières qui faisaient comme des groupes de support, entre femmes, c'est ce que j'avais compris. C'était l'idée de se réunir et de se former comme résistance, mais je le sais, nous autres, on était beaucoup plus lent à se mettre en action que les femmes québécoises quand ça vient au féminisme, mais c'est tout ce que je connais vraiment » (Élise).

Cette participante parle de la colonisation graduelle des francophones du nord de l'Ontario, de l'importance de la résistance francophone, et de l'isolement en régions rurales, tout en pointant que cette résistance pourrait avoir retardé les avancées des féministes francophones. En fait, Élise a raison de dire que la survie des francophones était à l'époque très importante.

Par ailleurs, Hélène situe l'évolution du mouvement féministe en Ontario français en lien avec l'instauration du droit de vote et les moyens de contraception. De plus, elle fait écho à l'ampleur que jouait la religion au cœur de la famille traditionnelle francophone en Ontario :

« Moi je comprends que le mouvement a été vraiment important avec le droit de vote et la contraception. C'était une des choses très importantes parce qu'avant c'était la religion, le clergé qui allait dans les familles

chaque année qui voulait savoir pourquoi les femmes ne produisaient pas d'enfants alors, la femme a eu accès à la contraception – elle pouvait avoir un choix sur sa fécondité – pas pour en produire à chaque année, mais, je n'en connais pas beaucoup » (Hélène).

Pour cette participante, la contraception est perçue comme un enjeu à l'encontre des préceptes de l'Église et comme une lutte des femmes sur le contrôle de leur corps.

Soulignons que, dans l'ensemble, toutes les participantes expriment qu'elles ne connaissent pas les détails au sujet de l'histoire du féminisme et sur l'histoire du mouvement des femmes en Ontario français. Pourtant, presque la moitié des participantes (n = 6), ont indiqué avoir pris des cours en études des femmes. Cela dit, et comme nous le verrons plus loin, dans la section portant sur l'application de cette recherche eu égard au service social, une analyse des propos des participantes sur ce sujet permet de constater qu'il est évident qu'il existe une absence de ce contenu dans les cours de niveaux secondaire et universitaire, que ce soit en histoire ou en études féministes.

Nous avons voulu connaître comment elles voient le féminisme à Sudbury. À ce sujet, rappelons que les participantes sont toutes des jeunes femmes francophones inscrites aux études universitaires à l'Université Laurentienne, à Sudbury. Dans ce contexte, les participantes ont divisé leurs réponses en deux catégories : comment le féminisme est représenté dans la communauté du Grand Sudbury et comment il est représenté sur le campus de l'Université Laurentienne.

Quoique la majorité des participantes ne connaissent pas l'historique du mouvement féministe en Ontario français, plusieurs participantes peuvent nommer des organismes, programmes et services qui sont offerts uniquement aux femmes francophones et anglophones à l'heure actuelle à Sudbury et sur le campus. En effet, bien que les réponses des participantes soient variées, la majorité des participantes associent le féminisme dans la communauté francophone de Sudbury au Centre Victoria pour

femmes, un organisme sans but lucratif au service des femmes francophones qui luttent contre toutes les formes de violence (Centre Victoria pour femmes, 2014).

À titre d'exemple, Georgette tient les propos suivants :

« Je pense à la sensibilisation comme *Take Back The Night*, comme tous les centres qui offre du counselling, comme le Centre Victoria, la ligne Femme-Aide et le programme *Voices For Women* je crois ici à Sudbury » (Georgette).

Dans la même veine, Bibiane et Denise disent que :

« Moi aussi, je dirais la même chose, et je voulais juste ajouter que le mouvement n'est pas proprement en Ontario, c'est le fait que nous pouvons parler maintenant de la violence faite aux femmes. Les femmes ont besoin, tu sais – il n'y a pas beaucoup de tabous, et les hommes qui ont le contrôle sur les femmes [...] Mais au moins, il y a des espaces ouverts où elles peuvent aller – elles peuvent en parler » (Bibiane).

« Le seul organisme féministe que je connais à Sudbury c'est le Centre Victoria pour femmes. À part de ça ? » (Denise).

D'autres organismes cités par les participantes incluent la maison d'hébergement *Genevra House*, le Centre de counselling de Sudbury, et des activités comme la campagne de sensibilisation abordant la prostitution (pancartes, articles de sensibilisation fournis à la communauté) et des programmes d'estime de soi pour les jeunes femmes de Sudbury livrés en collaboration entre le Centre Victoria et les conseils scolaires. En fait, les participantes nomment des organismes et des activités qui sont tous en lien avec la violence faite aux femmes. Par ailleurs, elles soulignent le fait que les femmes ont accès à des services lorsqu'elles sont aux prises avec de la violence faite aux femmes. Par ailleurs, pour Lisa, le féminisme à Sudbury est représenté par des femmes qui gèrent et qui sont propriétaires de leur propre entreprise. Pour cette participante, cela représente l'indépendance économique et l'autonomie pour les femmes.

Un point intéressant est soulevé par Janelle et Karine. Pour elles, alors que d'une part, les femmes exercent une prise de pouvoir sur leur corps et expriment leur sexualité sans contrainte, d'autre part, adhérer à des valeurs plutôt traditionnelles semble aller à l'encontre de cette nouvelle liberté sexuelle. Janelle reconnaît que les femmes ont acquis ce choix de style de vie. Toutefois, elle dit que se sont les femmes qui prônent les valeurs plutôt traditionnelles qui sont jugées par d'autres femmes. Ainsi, pour elle, il existerait une coexistence entre les valeurs féministes et les valeurs plus traditionnelles chez les jeunes femmes :

« En termes de féminisme ici à Sudbury, je trouve qu'il y a deux groupes – deux camps et j'ai des amies dans les deux camps aussi. Des amies qui sont complètement pro-féministes tu sais mais pro-féministes dans différentes façon. La façon que c'est moi et j'ai le choix, moi j'ai mon corps, et c'est mon corps et je ne laisserai pas personne l'avoir juste avant que je sache que c'est la bonne personne. Je connais d'autres femmes qui disent moi je vais coucher avec n'importe quelle personne que je veux. Mais je trouve qu'encore comme femme, c'est dur de savoir qui tu es, sur la balance, moi j'ai le droit.

Je trouve que dans le mouvement tout de suite que je vois à Sudbury, c'est plus correcte de dire : moi, je couche avec n'importe qui, que je veux être dans une relation sérieuse, et je veux, tu sais.....tu as des idées un peu plus traditionnelles, ce n'est pas correcte. Et moi, j'ai des valeurs un petit peu plus traditionnelles. Je trouve que je n'ai pas de problèmes avec les personnes qui choisissent de coucher avec des hommes, de faire des *one night stands* - parce que moi je trouve qu'il y a une beauté à ça aussi, car c'est la femme qui a décidé de le faire et c'est correct. Je pense qu'il y a pour moi, une idée dans la culture qui a été propagée de c'est quoi d'être une féministe. Il me semble que oui, il y a un peu de manque d'égalité, d'équilibre ici à Sudbury. C'est comme un extrême ou l'autre » (Janelle).

Quant à Karine, elle indique que le mouvement féministe à Sudbury est victime du ressac. D'une part, elle indique que « pro-choix » semble important, même s'il existe plusieurs programmes et services sur le campus de l'université et dans la communauté qui sont destinés uniquement aux femmes. Toutefois, « pro-choix » semble avoir une

grande présence dans la communauté et sur le campus, et cela a créé un ressac contre le mouvement à Sudbury et une image négative du mouvement féministe.

Élise, Hélène, et Georgette réitèrent que le féminisme est présent sur le campus de l'Université Laurentienne. Selon elles, le féminisme est présent de plusieurs façons – par l'entremise des cours, par exemple : en service social - la violence faite aux femmes, et certains cours en éducation physique, *Women In Sports*, et par le nombre de femmes qui occupent des positions d'enseignement sur le campus.

« Je pense au cours de *Women's Studies*, et même en travail social, il y a des cours sur la théorie féministe » (Georgette).

« Mais je trouve que c'est dans les autres domaines aussi, presque tous les domaines, comme les infirmières. Je trouve ça pas mal féministe d'une façon, notre campus est pas mal *cool* pour ça, comparer au collège. J'ai été au collège et ce n'était pas du tout comme ça » (Élise).

« C'est tout un environnement contre la violence faite aux femmes » (Hélène).

De plus, selon Élise, il existe une prise de conscience au sujet du féminisme de la part des étudiantes sur le campus :

« Je trouve ici juste à l'université comme entre étudiantes, on est vraiment, comme, *the conscientiousness is there*, comme femmes éduquées » (Élise).

Dans cette partie, portant sur les définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes, nous avons voulu connaître les valeurs féministes prônées par les participantes. Les réponses des participantes sont variées; une analyse de leurs propos révèle que la majorité associe le féminisme avec les valeurs suivantes : l'égalité, la prise de pouvoir, le libre choix, et le contrôle sur sa vie. Pour d'autres, se sont les valeurs d'équité, d'indépendance, la revendication, la conscientisation et le respect.

Ainsi, pour Denise, c'est la valeur de la prise de pouvoir sur soi qui est importante :

« Oui, moi je trouve que la grosse valeur ça serait l'empowerment; c'est donner le pouvoir à la femme comme donner un sens d'indépendance pour la femme » (Denise).

Karine indique aussi qu'une valeur centrale du féminisme c'est d'avoir le contrôle et la prise de pouvoir sur sa vie :

« Pour avoir un mouvement féministe, il y a quelque part dans la culture que les femmes ne se sentent pas à l'aise. Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas et je crois que ce qui ne fonctionne pas c'est qu'on n'avait pas de contrôle sur ce qui nous arrivait, sur des événements directs dans notre vie, comme l'*abortion*, le consentement sexuel, le choix de contraception, le droit de vote, d'avoir une voix et une grosse chose que je commence à voir c'est l'idée qu'on est, on a du contrôle sur notre vie, on a du pouvoir pour avoir le contrôle de notre vie et que nous avons le droit d'avoir du pouvoir, je crois que c'est le centre du féminisme » (Karine).

Pour sa part, Janelle souligne que la valeur d'indépendance lui tient à cœur et qu'elle est prônée par le féminisme :

« Je dirais aussi l'indépendance. Moi par exemple, je ne planifie pas avoir une famille et des fois, bien, c'est mal vu si une femme ne veut pas avoir d'enfants. Je trouve que c'est pour ça qu'on a le féminisme parce que ça éduque le monde que les rôles des femmes sont plus diversifiés » (Janelle).

Pour Georgette, elle associe le féminisme avec le droit de revendiquer :

« Moi, je crois que c'est de revendiquer pour les femmes, pour leurs droits » (Georgette).

Pour Élise, le féminisme est défini comme étant une prise de conscientisation :

« C'est ça le point du féminisme, c'est d'être consciente de soi-même, de tes besoins, et d'oublier les pressions sociales » (Élise).

Pour conclure, ce qui ressort des propos des participantes, c'est qu'elles ont une définition relativement favorable du féminisme et du mouvement des femmes, même si elles affirment ne pas connaître les détails de son évolution et de son historique, et surtout ceux relatifs au mouvement des femmes en Ontario français. Pour elles, le féminisme est synonyme d'égalité par rapport aux droits : droit d'accès à l'éducation, droit de s'auto-définir, droit à l'indépendance économique, droit de revendiquer. Les participantes indiquent que le féminisme prône les valeurs d'indépendance, de liberté, et de choix.

La représentation qu'elles ont du féminisme à Sudbury se fait par l'entremise de certains organismes, activités et programmes qui desservent uniquement les femmes dans la communauté. À l'université, elles décrivent un environnement favorable pour les femmes, un endroit dans lequel le féminisme est inséré dans certains cours, et elles notent un nombre élevé de femmes qui détiennent des postes d'enseignements, de pouvoir, et donc qu'il y a une place pour les femmes. Par contre, une participante exprime que de n'avoir seulement que des services et programmes uniquement destinés aux femmes sur le campus est excessive, ce qui n'est pas le cas<sup>3</sup>, mais qui pourrait contribuer à engendrer une image négative et radicale du mouvement, parce que cela exclu les besoins des hommes. Selon Janelle :

« Le Centre des femmes ici, ça fait deux ans. Je pense que les hommes n'avaient pas le droit d'être dans l'espace, à l'intérieur, parce que c'est un espace qui est réservé pour les femmes et même que sur les comités administratifs, on commence un peu à ouvrir la discussion, mais moi je

---

<sup>3</sup> Le Service de santé et bien-être de l'Université Laurentienne offre des services et des programmes destinés à la population étudiante (aux femmes et aux hommes) ([www.UniversitéLaurentienne.ca](http://www.UniversitéLaurentienne.ca)).



pense qu'il y a une dichotomie, soit à l'extrémité et de nécessité. Des fois on pousse trop fort » (Janelle).

## **4.2 Analyse du concept féministe de l'égalité et des acquis**

Cette section se penche sur une analyse du concept d'égalité et de l'acquisition et de l'intégration des connaissances des jeunes femmes. Comment ces jeunes femmes francophones définissent-elles l'égalité ? Comment ont-elles acquis leurs connaissances sur le féminisme et comment ont-elles intégré ces connaissances dans leur vie et dans leur vision du féminisme ?

### **4.2.1 Égalité**

Une analyse des propos des participantes en ce qui a trait à leur définition du concept d'égalité permet de voir qu'elles orientent leurs discours autour de thèmes tels : la liberté de choix, les droits individuels, et le respect des différences entre les hommes et les femmes. Ainsi, le fondement de leur discours s'exprime par la reconnaissance et le respect des différences entre les hommes et les femmes afin que chaque personne puisse se réaliser en ayant les mêmes opportunités, peu importe le genre. Elles valorisent les différences tout en s'opposant à ce que les femmes soient considérées comme inférieures aux hommes.

Nous avons voulu connaître ce que signifie l'égalité pour ces jeunes femmes, car, pour plusieurs participantes, le féminisme est synonyme avec l'égalité. Pour elles, l'égalité représente l'élimination des rôles basés sur le genre, qui, selon les participantes, agit comme une barrière à l'égalité. Pour Marie, l'égalité se manifeste par l'équité salariale, et celle d'avoir les mêmes droits dans la sphère publique, peu importe le genre :

« La même paie d'emploi. Ou, si tu dois quitter ton emploi parce que tu es enceinte, le gars peut quitter aussi » (Marie).

Selon Hélène, l'égalité se transpose dans la transmission des mêmes valeurs aux enfants, peu importe le genre :

« Il y a des gestes inconscients que je vois des parents faire, mais ils ne se rendent pas compte. C'est comme, par exemple, j'ai un ami, quand il y a des mathématiques, il va appeler son petit garçon, et tu sais, il ne se rend pas compte, mais il crée un débalancement là, tu sais ? Puis là, automatiquement, la fille va penser qu'elle n'est pas bonne en maths. Mais, si tu n'as jamais essayé, qu'on t'a pas entraîné, tu ne peux pas savoir si tu es bonne ou pas. Tu vas haïr quelque chose que tu n'as même pas la chance de [...] C'est une conséquence de l'inégalité pour moi, c'est emporter à la maison et ça nous influence beaucoup. On peut avoir l'éducation et tout ça, mais si tu n'as pas la personnalité forte pour t'affirmer – si la famille renforce trop ces valeurs, bien, la femme va vouloir poursuivre ces valeurs là » (Hélène).

Croient-elles avoir atteint l'égalité avec les hommes ? La grande majorité des participantes indiquent que les femmes n'ont pas atteint l'égalité avec les hommes. Chantale souligne que l'on doit poursuivre le dossier :

« Ça me fait penser à ma relation de couple quand ça vient à cela. Je trouve que comme dans les films de *Disney*, les princesses doivent faire le ménage et ah...tu vas trouver ton prince charmant et c'est lui qui va combler tous tes besoins, etc. Et là, dans ma relation, c'est comme, non, c'est moi qui veux t'acheter des fleurs ! Je veux t'ouvrir la porte de temps en temps – ce n'est pas juste à toi de le faire. Mais des gars sont vus, comme c'est toi le gars dans la relation, c'est toi qui va prendre soin de la femme, et tu vas lui donner tout ça, c'est déjà tout prédéterminé, même par les films de *Disney*. C'est comme ça qu'on est élevé quand on est jeune. Donc, je trouve que cela est un exemple qui dit que les femmes vivent encore dans cette mentalité là. Et même les passe-temps, comme aller à la chasse, à la pêche, les femmes se font dire : « non, reste à la maison et prend soin du ménage, du lavage ». Ma grand-mère, c'est ça ce qu'elle fait. Et des fois, tu ne le sais pas, mais peut-être que ça lui tente d'y aller une fois de temps en temps, mais mon grand-père, c'est : « non, c'est les *boys, it's a boys' thing* », tandis que moi, j'ai été élevée que si je vais à la chasse ou à la pêche avec mon père, c'est bien vu. Je trouve que oui, il y a de l'amélioration, mais il y a quand même des stigmas entre hommes et femmes que nous devons franchir » (Chantale).

Pour France, elle indique qu'être femme signifie travailler plus fort pour avoir les mêmes acquis que les hommes :

« Il faut travailler plus fort pour avoir la même chose qu'un homme »  
(France).

Lisa exprime ne pas être certaine que les femmes aient atteint l'égalité avec les hommes. Elle ne souhaite pas prendre une position sur la question à cause de son manque de connaissance au sujet du féminisme :

« Je veux dire oui, sauf que je veux dire non en même temps parce que je n'ai pas [...] je ne suis pas vraiment éduquée sur le féminisme. Je n'ai pas vraiment entendu au sujet du mouvement » (Lisa).

Cela dit, toutes ont indiqué que l'égalité est nécessaire et semblent aussi dire qu'elle n'est pas atteinte. Comme le souligne Amélie :

« Qu'est-ce que ça fait que j'aie un sexe différent ? Que je n'ai pas de droits ? Absolument je trouve que c'est nécessaire ! » (Amélie).

Janelle ajoute :

« Oui, à 100 pourcent l'égalité est nécessaire. Comme j'ai dit, les études démontrent que si nous avons des femmes dans les affaires, ou, il y a un manque présentement, cela augmente la qualité de vie. Les femmes sont des mères, elles sont des sœurs. Les hommes aussi vont jouer ce jeu mais c'est juste, on apporte vraiment cette distinction, tu sais ? C'est nous autres qui auront des enfants et tout ça donc je pense qu'on est multitâches » (Janelle).

Pour sa part, Marie parle aussi de l'égalité :

« C'était la femme qui s'occupait de la maison et, comme, l'homme devait travailler. Maintenant, elle peut s'occuper de sa propre maison et elle peut travailler elle-même » (Marie).

Isabelle dit que, pour elle, l'égalité s'applique aux deux sexes :

« Moi je pense que l'égalité entre les hommes et les femmes signifie qu'il n'y a pas de conflits à cause de ton sexe, que tu peux faire ce que tu veux – les mêmes chances, que tu sois un homme ou une femme, que si un homme veut rester à la maison et élever ses enfants, qu'il reste à la maison – qu'il n'y a pas de stigma attaché, qu'il n'y a pas un rôle typique pour les femmes et pour les hommes – que c'est juste suivre ce que tu aimes faire » (Isabelle).

Quant à Janelle, l'égalité c'est aussi le respect des différences entre hommes et femmes :

« Pour moi, c'est d'avoir les mêmes occasions, mais c'est aussi vraiment de comprendre les différences entre les sexes et de les respecter. Donc, par exemple, je ne crois pas qu'il n'y a pas tellement de divergences entre les personnes, mais si, tu sais, une femme n'est pas aussi forte, comme physiquement, on n'est pas toujours établi de façon biologique avec la force comme ça. C'est de comprendre qu'on pense différemment à propos du sexe, ou comme, nos opinions, mais ça c'est aussi individuel, pas limité au sexe non plus. Je pense que c'est vraiment à chaque personne de reconnaître les différences individuelles, pas nécessairement liés au sexe, et de les respecter. Donc si les hommes sont émotionnels, cela ne devrait pas être mal vu. Si les femmes ne veulent pas avoir des enfants, donc, effacer les stéréotypes, mais respecter les différences » (Janelle).

Croient-elles que les femmes ont atteint l'égalité avec les hommes ? La réponse est mélangée pour presque toutes les participantes, sauf pour Chantale, qui indique que, pour elle, à l'heure actuelle, à partir de son expérience personnelle, l'égalité a été peut-être atteinte :

« Oui, je suis pas mal égale. Et des fois, je me sens supérieure aux gars avec qui je me tiens. Ils ont de la difficulté à entrer dans un bon poste permanent tandis que moi je l'ai mon bon poste permanent. Et quand je suis allée pour mon entrevue pour ma job, j'avais vu une lignée de gars qui attendaient pour la même job que moi et c'est moi qui l'ai eue. Des fois je sens que je suis privilégiée comme femme et ça va bien ! Il n'y a

pas une grosse inégalité entre moi et un homme – ça c'est mon expérience » (Chantale).

Ce qu'elle reconnaît c'est qu'en quelque part, il y a un doute. Soit disant, cette égalité pourrait changer si elle décide un jour d'avoir des enfants :

« Je crois qu'il y a des enjeux, je ne sais pas si c'est la façon dont mes parents m'ont élevé, mais pour moi, je n'ai pas souvent vu l'inégalité, le manque d'égalité. Si j'avais été plus exposée à une grosse injustice ou à des grosses injustices, je pourrais voir ça. Mais pour moi, je trouve que je sens que si je vais travailler, mon co-équipier à côté de moi est égal. Est-ce qu'on est égaux à tous les niveaux exactement dans les sphères de la vie ? Peut-être pas. Comme femmes, on a atteint beaucoup de choses pour faire qu'on est égales à un certain niveau. C'est peut-être parce que je suis forte de caractère aussi, je le laisse à savoir – mais je trouve peut-être que je ferai face à des injustices plus tard lorsque j'aurai des enfants. Mais comme femme, aujourd'hui, je me sens pas mal égale » (Chantale).

En fait, Bibiane exprime une incertitude face à cette question, tout particulièrement en ce qui a trait aux tâches ménagères. Malgré la reconnaissance qu'il s'est produit une modification dans l'assignation des tâches domestiques des hommes et des femmes, elle exprime que les tâches ménagères demeurent sa responsabilité :

« Moi je suis entre les deux parce que je pense qu'on a atteint le droit de vote, il y a des bonnes places à travailler, le droit de parler, mais de l'autre côté, je ne sais pas si c'est parce que comme femme, on a un côté maternel, mais quand on arrive de travailler, moi, j'ai l'instinct d'aller faire une brassée de lavage, mais peut-être pas lui, tu comprends ? Donc, si d'un côté – et je ne me lamente pas – mais si ce côté-là, j'ai des responsabilités, mes responsabilités sont que le ménage doit être fait, le lavage doit être fait, je m'organise pour, même si j'ai eu une grosse journée, je m'organise pour mettre ma brassée dans la laveuse, tandis que pour les hommes, ça vient pas aussi facilement » (Bibiane).

Pour sa part, Amélie indique que les femmes n'ont pas atteint l'égalité avec les hommes, ni sur le marché du travail, ni pour prendre soins des enfants, et qu'il existe encore de la discrimination contre les femmes dans ce domaine :

« Moi je vais dire non. Par exemple, dans un emploi, si un homme et une femme appliquent pour une job, l'homme va se faire dire : « quand peux-tu commencer ? » Il ne se fera pas demander s'il a des congés prévus pour avoir des enfants, si jamais il y a des congés de maladie: « est-ce que c'est toi qui va aller prendre soin ? » Non, mais c'est la femme qui va se faire demander ça. Les congés de maternité vont dans le même domaine. Donc, c'est encore un stigma que la femme va être là pour l'enfant et qu'elle va prendre soin du domicile et que l'homme va rester au travail et que la femme va prendre soin de ça. Il y a quand même un stigma quand on demande un emploi » (Amélie).

Par ailleurs, toutes les participantes confirment qu'atteindre l'égalité avec les hommes est nécessaire. De plus, la majorité des participantes affirment qu'il existe encore de la discrimination et du sexisme dans les sphères publiques et domestiques. Pour sa part, France admet :

« Qu'il y a juste des subtilités qui restent à éliminer, mais en général, je pense que l'esprit est là, le monde est ouvert à ça » (France).

Elle exprime ainsi qu'il reste du travail à faire afin que les femmes atteignent l'égalité tant dans la sphère publique que dans la sphère privée.

#### **4.2.2 Acquisition et intégration des connaissances**

Cette section porte sur l'acquisition des connaissances sur le féminisme et sur la façon dont les participantes ont intégré ces connaissances dans leur vision du féminisme, comme dans les différentes sphères de leur vie : famille, école, réseau social, emploi et bénévolat, médias, et d'autres sphères. De plus, nous avons voulu connaître quels sont les domaines qui ont fait l'objet de revendications du mouvement féministe, et quels sont les enjeux qui doivent continuer à être défendus.

La grande majorité des participantes indique que leurs connaissances du féminisme ont été acquises dans la sphère familiale, puis dans la sphère éducative (milieu d'éducation secondaire et universitaire) et, finalement, dans la sphère sociale ou dans leur réseau social. Ensuite, elles citent les médias comme milieu de transmission, pour enfin terminer avec les domaines de l'emploi et du bénévolat. Pour une seule participante, Janelle, ses connaissances du féminisme ont été davantage apprises par ses expériences personnelles.

Plusieurs participantes disent que leur mère a été la première source d'influence, alors que certaines parlent des deux parents et leurs grands-parents comme agents de transmission des connaissances et des valeurs féministes. Par exemple, pour Amélie :

« Pour moi, ce n'est pas que mes parents s'identifiaient au féminisme. Ils ne me disaient pas : « aujourd'hui, je t'apprends au sujet du féminisme », mais c'était plutôt les valeurs qui étaient transmises, comme, les conversations qu'on a eu au sujet des femmes indépendantes, d'aller à l'école, avoir une bonne job. Maintenant, je peux l'identifier comme faisant partie du mouvement féministe, mais je ne pouvais pas dire qu'il y avait des valeurs ancrées du féminisme dans ma mère qui me montrait comment être indépendante. Elle ne l'a jamais nommé comme ça. Et je ne pense pas qu'aujourd'hui, en lui parlant, elle dirait : « ah oui, et c'est à cause du féminisme, etc. » mais je pense que des parties de ses valeurs étaient ancrées dans le mouvement féministe et dans la progression des femmes » (Amélie).

Tant qu'à Isabelle, Hélène et Chantale :

« Pour moi, ma mère m'a tellement permis de voir que c'est important d'être une femme et de s'assumer, de faire ce que je veux et que cela ne devrait pas être une barrière » (Isabelle).

« Bien, c'est vrai qu'avec toutes mes expériences, je pense que je serai la personne que je suis à cause de mon passé – mes expériences, mon bagage, puis ma définition du féminisme est définitivement un ensemble de tout ce que ma famille [...] parce que ma mère elle a changé d'une certaine façon, mais elle agit encore comme dans le modèle traditionnel. Mais la bonne chose c'est que malgré qu'elle agit comme ça, elle est

confortable avec le fait de s'occuper de ses enfants – c'est un choix. Mais pour ma grand-mère, ce n'était pas comme ça » (Hélène).

« Moi aussi la socialisation dans la famille. Je trouve que mes parents m'ont toujours montré qu'il y a un rôle égalitaire entre homme et femme, parce qu'eux autres ont vécu dans le temps où c'était ma mère qui était à domicile, le père travaillait et ils n'ont vraiment pas aimé ça et ils ont voulu changer ça. Pour notre famille donc, ce qu'ils ont fait c'est que mon père cuisait autant que ma mère, pis, quand ça venait aux discussions sur la sexualité, comme, quand j'ai appris au sujet de la puberté et tout ça, on m'a fait voir une petite vidéo, et mes parents m'ont montré la vidéo de la puberté, et mon père était à côté de moi, et ma mère aussi, donc ce n'était pas un rôle comme, c'est la mère et la fille qui parlent, et le père est exclu et *Oh my God*, c'est *hush-hush* là, c'était ouvertement établi dès le début. Donc, j'ai trouvé que cela m'a aidé à déterminer que mon père est aussi important dans la famille que ma mère » (Chantale).

La sphère éducationnelle est le deuxième milieu que les participantes mentionnent comme source d'acquisition de leurs connaissances sur le féminisme et ses valeurs. Pour sa part, Georgette dit que c'était pendant ses études postsecondaires qu'elle a acquis des connaissances sur le féminisme :

« Ce n'était pas une leçon, une discussion, c'était plus [...] à mesure que j'ai grandi et que j'ai été au collège, j'ai pris des cours en travail social au collège, donc cela serait une autre sphère [...] C'était plus ou moins au collège et quand j'ai fait mon placement dans une maison d'hébergement – et j'avais aucune idée, aucune idée c'était quoi le féminisme ! *Oh my God* ! C'était vraiment drôle! Je n'avais aucune connaissance, mais j'ai fait des lectures, j'ai demandé des questions, puis, c'est ça, c'est par l'éducation que j'ai connu le féminisme, et j'ai réalisé que oui, j'étais genre, féministe, mais que je ne le savais vraiment pas là – c'est vrai, j'avais aucune idée honnêtement ! » (Georgette).

Comment ont-elles intégré leurs connaissances sur le féminisme dans leur vie et dans leur vision du féminisme ? Pour Isabelle et Denise, l'intégration du féminisme s'est transposée dans une vision égalitaire des rôles entre hommes et femmes. Isabelle partage avoir toujours baigné dans cette égalité :



« Moi je pense que c'était au courant de ma vie, ce n'était jamais vraiment un problème. Toute ma vie j'ai grandi, je me suis épanouie sous un mouvement où les femmes étaient acceptées, donc j'ai eu la chance d'intégrer ça dans ma vie, toute ma vie. Je ne me suis jamais posée la question : « est-ce que je dois faire ça à cause que je ne suis pas un gars ? » J'ai toujours voulu [...] je veux jouer au soccer, je vais jouer au soccer tu sais ? Ce n'était vraiment pas un problème. J'ai appliqué en sciences, pas parce que je suis une femme, je devrais faire quelque chose d'autre » (Isabelle).

Pour sa part, Denise réaffirme ces propos, en ajoutant l'importance que les hommes sont tous aussi responsables:

« Moi, j'ai une base plutôt sur l'égalité. Je pense que ça toujours été comme ça, même avec mes parents. Moi, j'ai une sœur et deux frères et comme on a toujours été vus comme, je ne sais pas comment le dire, mais égalitaire. Tout le monde avait accès et c'est un choix en même temps. Et là, avec ma relation de couple, je vois les choses comme ça parce que plus tard, je n'accepterai pas que moi j'aie un emploi, que je gagne de l'argent et que je fais tout, et mon chum, il fait rien. Lui aussi, il va avoir une responsabilité de faire sa part avec la famille et l'argent et peu importe » (Denise).

Amélie mentionne elle aussi que c'est au niveau postsecondaire qu'elle a appris sur le féminisme :

« Pour moi, c'était au postsecondaire, parce qu'avant ça, je n'appelais pas ça le féminisme. Je ne faisais pas le lien entre les valeurs transmises et qu'est-ce qu'implique le féminisme. Donc pour moi, c'était au postsecondaire que j'ai pu dire : « c'est ça le féminisme ! » (Amélie).

L'autre réalité exprimée par Élise, c'est la transmission et l'acquisition des connaissances par l'entremise de son réseau social. À titre d'exemple, elle décrit que, pour elle, ses connaissances du féminisme lui ont été transmises par des femmes, plutôt que par des membres de sa famille ou dans la sphère éducationnelle :

« Oui, j'ai rencontré d'autres filles qui étaient éduquées, qui en connaissaient plus. J'ai plus appris du féminisme par d'autres femmes que dans les institutions, c'était entre femmes que j'ai appris c'était quoi, [...] et entre femmes, des expériences, où j'ai évalué ma vie et notre société, j'étais prête à apprendre ça » (Élise).

De plus, soulignons que, dans l'ensemble, aucune participante n'a parlé du marché du travail comme lieu de transmission de connaissances au sujet du féminisme. Compte tenu du fait que les participantes sont âgées entre 18 et 24 ans, et qu'elles sont toutes des étudiantes inscrites aux études universitaires, ce milieu comme lieu de transmission pourrait être représentatif de leur manque d'expérience dans le monde du marché de travail.

Tel que mentionné par Janelle, ses connaissances ont été acquises plutôt par des expériences personnelles, que familiaux, et ailleurs :

« Moi, malheureusement, je trouve que pour mes expériences personnelles, toutes les connaissances que moi j'ai du féminisme sont par mes expériences, donc à chaque jour j'apprends des choses mais ce n'était jamais transmis par personne » (Janelle).

Certaines participantes indiquent que les médias sont importants afin de « rester à date » avec les actualités qui touchent les conditions de vie des femmes. Comme le souligne Isabelle :

« C'est important de rester à date, comme, même l'incident du viol sur l'autobus qui a tué la pauvre fille, cela a fait comme un gros mouvement pro-féministe<sup>4</sup> » (Isabelle).

---

<sup>4</sup> Le 16 décembre 2012, Jyoti Singh Pandey, 23 ans, une étudiante en kinésithérapie, a été agressée sexuellement avec une barre de fer rouillée par six hommes, dans un autobus de New Delhi. L'événement et l'hospitalisation consécutive de la victime, puis sa mort le 29 décembre 2012, entraînent en Inde des réactions populaires sans précédent, qui provoquent un débat exceptionnel sur la condition des femmes ([www.fr.wikipedia.org](http://www.fr.wikipedia.org))

Selon Karine, le féminisme lui a permis de faire une prise de conscience en réalisant qu'elle pouvait prendre ses propres décisions, selon ses besoins. Elle mentionne un moment de sa vie de couple :

« J'ai vraiment décidé ce que c'était pour moi parce que pour moi j'étais resté avec lui et j'ai décidé de faire beaucoup de choses, beaucoup de sacrifices pour lui, et c'était à ce point-là que j'ai décidé : « qu'est-ce que moi je veux ? » Et, hum, c'est quoi les choses que je veux et que je ne veux pas accepter dans ma vie ? *So* durant le temps là, je pense que j'ai tiré beaucoup de mes expériences et mes connaissances du féminisme et j'ai appliqué cela sur ma vie et dans les prochains mois j'ai arrêté la relation » (Karine).

Hélène mentionne que l'intégration de ses connaissances du féminisme se transpose dans une reconnaissance des revendications du mouvement féministe et dans l'importance de maintenir les acquis. Elle indique aussi vouloir transmettre ces connaissances à ses enfants dans l'avenir :

« Je veux toujours montrer à mon enfant c'était quoi avant ça et puis ce que je pense. Ça l'aide à savoir où on était pour savoir où on s'en va et en quelque sorte, les privilèges que tu as que les autres n'ont pas et de comprendre que tu devrais continuer la bataille pour les autres parce que sinon, nos grands-mères auront été égoïstes et nous, nous n'aurons pas ce qu'on veut [...] beaucoup de souffrances derrière toutes ses choses-là » (Hélène).

Elle continue, en disant que le féminisme lui a permis d'apprendre que, comme femme, elle a le droit de s'affirmer dans le respect des autres :

« Moi j'ai aussi intégré dans une de mes philosophies, comme j'ai vu souvent – même à la maison, ma maman dire : « on fait ce qui plaît aux autres ». Je ne peux pas satisfaire tout le monde tu sais ? Il faut s'affirmer – dans un groupe – et je respecte les différences des autres comme ça » (Hélène).

Toutes les participantes citent le féminisme comme étant nécessaire, sauf pour Bibiane. Selon elle, le mouvement féministe n'est pas nécessaire, mais ce qui importe, c'est de connaître et d'intégrer les valeurs prônées par le féminisme :

« Pour moi, ce n'est pas nécessaire, mais les valeurs féministes, en savoir et en parler, c'est important » (Bibiane).

Pour les autres participantes, elles soulignent que le féminisme est nécessaire pour plusieurs raisons. Les réponses sont variées. Pour sa part, Chantale indique que le féminisme est nécessaire pour que, premièrement, les femmes obtiennent les mêmes droits que les hommes et, deuxièmement, pour éduquer les hommes sur les droits des femmes, bref, sur l'égalité :

« Moi, je trouve que le féminisme est important de nos jours parce que ça donne la place à l'avancement parce que les femmes ne sont pas encore égalitaires avec les hommes. Elles n'ont pas beaucoup de place, mais vraiment, ça avance pour les femmes. Dans le passé, les femmes étaient comme des animaux, nous étions vraiment inférieures, c'est grâce au féminisme que maintenant, nous sommes vue comme des personnes, on a le droit de vote, d'aller sur le marché du travail, le droit aux services, c'est important. Et comme nous l'avons mentionné, il y a un stigma négatif associé au féminisme, donc c'est important de clarifier ça avec notre environnement et les hommes aussi, les sensibiliser au féminisme, et qu'on n'est pas *hard core*, on n'ira pas les tuer. C'est vraiment une vue égalitaire, c'est important que nous le fassions » (Chantale).

Pour France, sans le féminisme, les femmes n'auraient pas connu de progrès :

« Sans le féminisme, il n'y aurait pas eu plus d'avances, de progrès, on aurait jamais changé, obtenu le droit de vote » (France).

Selon Hélène, le féminisme est important pour l'identité et l'estime de soi de nos jeunes filles afin qu'elles aient du pouvoir dans leur vie :

« Le féminisme est important pour notre identité, oui. C'est important pour l'estime de soi de nos jeunes filles et pour l'empowerment, pour qu'elles puissent développer leur plein potentiel » (Hélène).

Cette même participante poursuit, en ajoutant que le féminisme est non seulement important, mais qu'il est nécessaire pour changer les attitudes des gens et pour faire des changements sociaux :

« On a un rôle aussi à jouer, à imposer. Non, pas imposer, mais à demander, à réclamer, un peu comme quand tu veux un service en français, et tu demandes pour le service, et tu attends, même si ça prend du temps. Tu sais, tu trouves que tu dois le communiquer, que ce soit à l'extérieur, que ce soit [...] parce que sinon, les mentalités ne vont pas changer » (Hélène).

Élise indique que le féminisme devrait aussi être important pour les hommes. Elle mentionne que le féminisme devrait pouvoir réunir les femmes et les hommes :

« Tu sais, je trouve que c'est aussi pour les gars. Si moi j'ai des enfants, je vais leur apprendre si c'est correct pour eux aussi d'explorer des rôles sociaux et puis des carrières aussi, car je trouve qu'il y a beaucoup de ceci. Et qu'eux autres apprennent que nous sommes tous égaux et de traiter tout le monde également et de respecter les choix de tout le monde. Je trouve aussi que comme féministe, il faut qu'on travaille avec les hommes parce que *we have to work together* » (Élise).

Enfin, Karine affirme que le féminisme est nécessaire. Elle ajoute que le féminisme est un pont qui unit et qui éduque la société sur les différences entre les hommes et les femmes et que nous devons respecter nos différences, et que le mouvement devrait inclure les hommes. Pour elle, le féminisme lui accorde une liberté de s'exprimer. Toutefois, elle ajoute qu'il existe une absence d'un mouvement qui permettrait d'accorder aux hommes la liberté d'exprimer leurs émotions :

« Moi je pense absolument que pour moi, je ne fais pas beaucoup de nouvelles *acquaintances* pour cette raison là, parce que je le sais j'ai de très fortes opinions sur le féminisme. Mais, quand je me fais de nouvelles amies, je parle beaucoup de cela et je parle en avant des hommes de qu'est-ce que je veux comme femme. Je parle à propos de vouloir être enceinte, je parle à propos de mes [...], tu sais, je suis ouverte avec le fait que je ne me rase pas les jambes la moitié du temps et juste quand je porte une jupe et avant, mes amis étaient des hommes, c'était vraiment inconfortable pour eux, mais je pense pour moi de le dire en public, en avant de mes amies qui sont femmes, elles, cela fait une idée que c'est correct de parler parce que j'ai entendu beaucoup de personnes qui disent : « ah, tu sais, je ne veux pas parler de cela à un homme ». Mais bon, je dis pourquoi pas ? C'est une autre personne, donc, pour moi, entre mes amies, je parle toujours des choses comme ça et je dis toujours, *well*, tu sais, il faut que tu en parles. Si tu parles aux hommes, tu parles aux hommes et cela ne devrait pas être [...], et je trouve pour les femmes, c'est plus à propos de la sexualité, et pour les hommes, c'est plus les émotions et je trouve qu'il y a un mouvement qui manque parce que plus que les femmes sont des modèles de sexualité, plus les hommes continuent d'avoir une idéologie que les hommes ne peuvent pas être émotionnellement complets » (Karine).

#### **4.2.3 Domaines de revendications**

Dans un autre ordre d'idées, nous avons voulu connaître les domaines connus des participantes qui ont fait l'objet de revendications, et qui doivent continuer à être défendus. En premier lieu, elles reconnaissent que les femmes ont acquis des droits sur le marché du travail et dans le domaine politique. Ainsi, pour Isabelle :

« Donc je pense qu'il y a des emplois, l'égalité salariale, travailler hors de la maison. Je pense que le mouvement professionnel, il est beaucoup plus grand maintenant. Il y a aussi la société; il y a la politique, il y a beaucoup des femmes qui sont plus acceptées – on voit plus de chefs, de femmes en position de pouvoir » (Isabelle).

Amélie ajoute les propos suivants :

« Les métiers comme pompiers, policiers, tous les métiers dans lesquels on voyait jamais les femmes – les militaires, on entend parler des femmes qui travaillaient avec une *bunch* de gars dans les mines. Ça pour moi c'est un des domaines qu'on a entendu parler beaucoup » (Amélie).

Dans l'ensemble, alors que les participantes reconnaissent les acquis des droits des femmes dans le monde du marché de travail et à l'accès à l'éducation, elles insistent aussi à ce que les femmes détiennent plus de postes de pouvoir. Elles s'opposent à l'infériorité des femmes. À ce sujet, Bibiane affirme :

« Un homme et une femme qui ont le même métier ne sont pas égaux. De ce côté-là, nous devons continuer à se battre. Nous, on prend le congé de maternité. Il va falloir que je vérifie cela mais, ça touche notre fond de pension. On est un an sans travailler tandis qu'un homme, ça ne touche pas ça. Ça s'en vient mieux parce que là, on peut donner notre congé de maternité aux hommes, mais ce n'est pas lui qui a fait tout le travail à l'hôpital ! Il va toujours avoir des places où ça ne sera pas égal » (Bibiane).

Pour sa part, Hélène souligne relativement le même propos en parlant des ghettos d'emplois féminins:

« C'est comme, quand on regarde l'école primaire. Avez-vous remarqué que les enseignantes sont plus souvent des femmes ? C'est une bonne chose, mais des fois tu te poses la question : pourquoi il y a que des femmes ? Est-ce qu'on pense que c'est plus une femme qui peut bien [...], parce que regarde un petit peu, à l'école élémentaire – *kindergarten* – le niveau, là ? Pis la femme, on va souvent l'associer à garder les enfants, et là, elle se retrouve encore – ce n'est pas encore un autre emprisonnement ? On fais-tu encore un autre retour ? Tu sais, nos enfants ont besoin des deux modèles » (Hélène).

Tel que l'énonce Karine, on doit continuer à éduquer les jeunes filles et la société en général au sujet des droits et de l'égalité des hommes et des femmes dans le monde du marché de travail. Ainsi, dans ce contexte, les femmes auront accès aux mêmes métiers que ceux qu'occupent les hommes :

« Je trouve que les programmes, pas les programmes, mais les postes généralement qu'occupent les hommes au gouvernement, docteurs, on voit plus de femmes docteurs maintenant, parce qu'elles ont fait beaucoup d'études donc je pense qu'on a besoin de plus d'explications pourquoi nous avons besoin plus de femmes dans les régions là, que ce n'est pas quelque chose qui est complètement accepté, ... mais aussi je trouve qu'on peut faire des politiques, de dire : oui, ok, on va avoir des hommes et des femmes, tout est égale, c'est correcte, mais si la société n'accepte pas cette mentalité, et nous n'enseignons pas cela à nos jeunes, comme, filles, tu peux devenir pilote, tu peux devenir professionnel, tu peux devenir président, ou premier ministre du Canada, on ne va pas voir les femmes dans ces positions là » (Karine).

À cela s'ajoute les propos d'Élise, qui décrit la position d'inégalité qu'une femme ressent lorsqu'elle détient un poste traditionnellement occupé par un homme :

« Si tu penses qu'il y a des attentes, comme, une femme, quand tu es dans un domaine dominé par les hommes, il y a ces attentes là aussi. *What are they going to expect of you? You're a woman in a male dominated field. What are the expectations?* Tu le sais, il y a toutes sortes d'attentes. Je ne blâme pas les femmes *not to venture into those fields at the same time* » (Élise).

Pour France, elle ajoute qu'il existe plusieurs barrières, telle celle de l'image idéale de la femme propagée par les médias, et le dilemme de « double-tâches » que connaissent les jeunes femmes. De plus, elle ajoute la discrimination au travail, concrétisée par l'assignation des emplois dans le monde d'un marché basé sur le genre :

« Ah oui, la femme parfaite aussi, de tout faire. Oui, ça c'est une chose, absolument, j'ai l'impression qu'il y a encore tellement de pression mis sur les femmes, tu sais ? Gagne l'argent, être mère, tout, tout, tout, tout,



tout, tout, non. Ça c'est un des plus gros problèmes. Mais non, je voulais aussi mentionner, comme, le programme de *Nursing*. C'est comme sous-entendu que c'est un métier de femmes et que, si tu aimes la santé tu devrais être infirmière si tu es une femme, et pas nécessairement, tu peux devenir médecin si tu le veux et vice-versa » (France).

D'autres domaines qui doivent continuer à être défendus, selon les participantes, sont ceux de dénoncer la violence faite aux femmes, l'acquisition des droits des femmes au niveau universel, l'inégalité qui persiste dans le monde du marché de travail, entre autres à cause des différences biologiques entre les femmes et les hommes, la pauvreté, et le manque d'engagement politique chez les jeunes femmes.

Une participante indique reconnaître les acquis sur un plan global. Tel qu'indiqué par Élise, ici au Canada, les femmes ont acquis et fait des progrès si on compare au niveau international :

« Au Canada, c'est différent. Au Canada, on est chanceux je pense, comme femme, d'être ici. Par exemple, en Inde, pis en Chine, je le sais parce que j'ai des amies qui ont voyagé là aussi - ce n'est pas la même chose tu sais ? La culture et l'attitude sociale entre les sexes » (Élise).

Voici quelques citations additionnelles des participantes à ces sujets :

« Je pense que la priorité serait la violence parce que c'est une question de sécurité en même temps. Mais, la violence a plusieurs sens aussi. Elle n'est pas seulement physique, cela peut-être morale, plusieurs choses, sexuel, l'abus, dans le fond » (Bibiane).

« Je pense souvent aux familles monoparentales dirigées par les femmes qui vivent dans la pauvreté, qui n'ont pas le support de leur ex, ou quoique ce soit » (Amélie).

« Moi je dirais la force physique à cause que je pense que souvent on va avoir des discussions que tu sais, les femmes ne sont pas aussi fortes que les hommes, ou qu'elles ne sont pas aussi capables, des affaires de même, donc je pense que c'est la force. C'est important parce que si on regarde la société, les femmes ont appris beaucoup même avec, tu sais, le

statut de femme, les affaires domiciles, c'est quelque chose qui est nécessaire et je pense que la contribution à la société c'est souvent mal vue. Ce n'est juste pas aussi considéré. Puis, en politique par exemple, on parle beaucoup d'encourager les femmes de participer dans l'espace politique, à cause que la plupart des affaires économiques et politiques sont occupées par les hommes, comme, il y a seulement, au Canada, je pense, cent *top CEO (Chief Executive Officers)* des dirigeants qui sont des hommes sauf pour deux femmes qui sont dans les cent postes les plus payants du pays. Et si on regarde les autres pays qui sont en train de reformuler ça, lorsqu'on inclut plus de femmes dans les affaires publiques, la qualité de vie de la société augmente et je pense que c'est quelque chose comme nos valeurs maternelles, et aussi l'équité, qui va améliorer la vie. Donc pour moi, c'est la force de s'impliquer et de faire reconnaître les besoins de tout le monde » (Janelle).

#### **4.2.4 Barrières rencontrés par les jeunes femmes**

Nous avons aussi voulu connaître si les participantes rencontrent des barrières dans notre société parce qu'elles sont des jeunes femmes. Les réponses sont variées. Plusieurs d'entre elles nomment l'image qu'on renvoie aux femmes, le sexisme et la violence, la religion et certaines inégalités entre hommes et femmes, comme barrières à l'heure actuelle. Comme l'explique Denise, les médias projettent une image non réaliste à laquelle les femmes sont confrontées et qu'elles se sentent obligées d'atteindre :

« Cela va avec comment la femme est vue dans les médias, la beauté, irréaliste, et l'image de la femme, comme elle est vue, il faut que tu sois [...], je ne sais pas, tes cheveux doivent être longs, des affaires comme ça. C'est vraiment vu comme des critères que les femmes doivent suivre et puis c'est discriminatoire et pas réaliste non plus. Ce n'est pas comme si le monde va être beau comme on le voit dans les médias. Ils envoient un message sexuel des femmes. Les femmes sont des sujets de sexualité. C'est pour ça aussi que peut-être les hommes vont juger les femmes qui entrent dans les garages. Ils vont dire des choses inappropriées comme des *jokes* de même, donc tu vois encore la discrimination » (Denise).

Pour sa part, Amélie partage que la violence faite aux femmes et la pauvreté sont des barrières rencontrées par les jeunes femmes :

« Moi, c'est difficile, parce que je pense à la violence faite aux femmes. Pour moi, c'est une barrière rencontrée par les jeunes femmes, juste parce que tu es d'un sexe différent ne veut pas dire que tu peux « bucher » ta femme. Pour moi, c'est une barrière. Ou que les femmes dépendent de l'homme – c'est l'homme qui va aller travailler. Je le vois souvent – qu'il y a un manque de confiance – c'est l'homme qui va travailler, elles dépendent sur eux et après, ça *break up* et elles se retrouvent dans la pauvreté » (Amélie).

Georgette aussi partage une expérience du sexisme et de se sentir en position d'inégalité avec les hommes :

« Moi je dirai, à l'âge de 19 ans, quand tu vas dans les bars, tu te fais toucher, tu sais, tu sais [...], tu te fais poigner la fesse, tu sais, c'est comme, excuse-moi. Mais je trouve que oui, c'est vraiment inégale; tu te fais poigner une fesse par un homme là, vraiment, je trouve que, c'est genre, quand même, la dynamique de *I can because she's wearing a dress, or, I can because she's drinking, or whatever* » (Georgette).

Plusieurs des participantes ont noté des moments importants lors desquels elles se sont senties en position d'inégalité envers les hommes. Chantale et Amélie révèlent les situations personnelles suivantes :

« Moi, c'est assez récent, du côté de mon chum. Lui, sa famille, est encore plutôt traditionnelle. Les femmes restent au domicile. Quand on a été pour une rencontre de famille – « toi, tu vas aller dans la cuisine et tu vas aider avec le ménage », et j'étais, comme, « quoi ? ». Je vais t'aider avec la vaisselle mais après je m'en vais avec mon chum » - et tout le monde était dehors avec les machines dans le garage – non – eux autres étaient : « eh, non, tu t'en vas pas dans la cuisine, mais avec eux autres dans le garage ? » J'étais, comme « oui, je veux être avec mon chum ». Donc c'est ça, c'est encore inégalitaire de ce côté-là, puis j'ai pu m'en sortir mais c'était quand même difficile de dire non, je ne fais pas la vaisselle, mais bon » (Chantale).

« Les parents de mon chum sont comme ça aussi. La première fois que nous avons été souper là, il était, comme : « ok, tu vas aller aider avec la vaisselle ? » C'est comme s'il avait peur que je m'affirme puis que je dise : « non, tu vas venir avec moi ». Sa mère à lui est comme ça, les femmes sont dans la cuisine, mais je me suis affirmée une couple de fois et c'est bien depuis. Je l'aide parce que je veux l'aider, mais ce n'est pas imposé, obligé. Ce n'est pas quelque chose que je devrais faire parce que je suis femme, je le fais parce que je veux aider. Mais laisse-moi dire que son gars fait la vaisselle à la maison ! » (Amélie).

Une autre participante, Janelle, exprime qu'elle se sent souvent en position d'inégalité envers les hommes :

« Ah oui, toujours. Pas au quotidien, mais régulièrement. Très régulièrement. Au point que je sens que j'ai une crise d'identité à cause que des fois, assez souvent, je ne peux pas être une femme. Je pense que je me sentirais mieux si j'étais un homme. C'est décevant parce que je suis une femme tu sais ? » (Janelle).

À l'inverse, France révèle qu'elle n'a pas vécu d'expérience où elle s'est sentie en position d'inégalité envers les hommes qu'elle était dans un environnement sain :

« Non. Peut-être que j'ai ignoré la situation, je ne sais pas, mais je n'ai jamais eu ce sentiment là parce que je me suis jamais considérée comme ça. Pis j'ai un entourage vraiment respectueux aussi là. Dans les sports, cela n'a jamais été un problème, et même mon milieu de travail, mes vieilles patronnes, c'étaient des femmes, et elles ont un rôle important » (France).

Denise et Chantale reconnaissent que la religion est une barrière rencontrée par les jeunes femmes, surtout dans la transmission des valeurs, mais on ne sait pas où elles se situent vraiment. Voici leurs propos :

« Je pense qu'il y a encore des barrières, par rapport à la religion. C'est drôle, mais, le Pape, c'est un homme. Cela n'a jamais été une femme, pourquoi pas ? Je ne sais pas » (Denise).

« Moi, c'est la religion qui apporte ma grand-mère à être comme elle est aujourd'hui. Si cela n'avait été de la religion, je pense que tout le monde aurait été égalitaire *in the first place*. Mais, je ne veux pas *basher* contre la religion, c'est quand même correct. Juste comme, quand ça vient à l'égalité entre l'homme et la femme, tu vois qu'il y a une différence à cause de la religion » (Chantale).

Pour Janelle, c'est le manque d'accès à l'information qui est une barrière pour les jeunes femmes. À cela, elle ajoute que ce manque d'accès contribue au manque des connaissances qu'ont les jeunes femmes sur le féminisme, le mouvement et son historique :

« Je pense que ce serait l'accès à l'information. Donc je le sais il y a beaucoup d'organismes qui sont pour les représentations et les revendications du féminisme, mais cela dépend vraiment du vécu des personnes. Moi, je n'étais pas exposée à ça dans mes expériences universitaires ici. Moi, j'ai commencé mes études à Western mais avant d'arriver ici je n'ai jamais vraiment rien entendu. Donc, je pense qu'une des barrières serait l'accès à l'information. D'une autre façon, c'est juste la mentalité de la société, donc je pense qu'il y a une perpétuation des idéologies féministes qui doit continuer et ce serait de les diffuser un peu parce que si les discussions auraient été entamées lorsque j'étais plus jeune, j'aurais pu trouver ces infos moi-même, parce qu'avec l'internet, c'est très accessible, mais je crois que la mentalité dans certaines régions ou pour certains vécus, ce n'est pas une priorité » (Janelle).

#### **4.3 Influence, besoins et dossiers actuels**

Une section du schéma d'entretien portait sur l'influence du féminisme quant aux dossiers actuels et leurs besoins actuels. Toutes les participantes expriment avoir été influencées par le féminisme. Elles reconnaissent surtout qu'il s'est produit une modification des rôles traditionnels entre femmes et hommes dans les sphères privée et publique. Elles reconnaissent aussi qu'elles sont héritières des revendications menées par les générations précédentes. De façon générale, elles reconnaissent les modifications des rôles chez l'homme et la femme et les différentes valeurs intergénérationnelles qui ont changées avec l'avènement du féminisme. Pour les participantes, le féminisme leur a

accordé une liberté de choix, l'indépendance et une certaine autonomie. Les participantes partagent plusieurs exemples sur la façon dont elles ont été influencées par le féminisme. Pour sa part, Bibiane dit :

« Moi, je trouve que mon cheminement de vie est du féminisme pur, dans le sens que je ne suis pas à la maison pendant que c'est mon chum qui amène de l'argent, pis je n'ai pas d'enfants. Dans le temps, les enfants ça commençaient jeunes, pis même, je peux voir, quand je parle à mes beaux-parents, ils ne savent pas tout sur notre couple, mais ils pensent probablement qu'on n'a pas d'enfants à cause de moi. Moi, je suis aux études et j'ai décidé de faire de grosses études – mais dans le fond, s'ils parlaient à leur fils, ils sauraient que leur fils n'est pas prêt non plus. Et ça, je l'ai déjà dit à ma belle-mère, mais elle, c'était comme : « non, non, tu vas voir que ton chum en parlera pas jusqu'à ce que tu finisses tes études ». Il peut dire qu'il a hâte, mais, c'est ma faute parce que j'ai décidé de faire des longues études, donc je n'ai pas d'enfants, juste ça démontre mon caractère, que j'ai le pouvoir dans ma vie. J'ai la liberté et le droit d'aller aussi loin que je veux et de prendre la décision que je veux, de bâtir ma vie professionnelle autant que personnelle » (Bibiane).

Selon France, le féminisme lui a permis d'avoir un esprit critique, au lieu de simplement accepter :

« Moi, ça me donne un œil plus critique, au lieu de juste accepter, prendre pour acquis que tout est comment ça devrait être. J'ai commencé à critiquer un peu plus » (France).

Pour Isabelle, le féminisme lui a accordé des droits :

« Je pense que, oui, c'est important, parce que le féminisme m'a permis de voir que, comme femme, j'ai des droits et que je peux faire ce que je veux et mon sexe, ce n'est pas une barrière. Cela devrait être juste un aspect de moi, comme des cheveux longs. Ce n'est pas : « je ne vais pas avoir une job parce que j'ai des cheveux longs » (Isabelle).

Hélène indique que le féminisme lui a donné de nouvelles valeurs qu'elle pourra transmettre à ses enfants, en plus de lui accorder une liberté d'expression de soi :

« Bien moi la façon que ça m'a influencé ça m'a apporté à réfléchir à ce qui est important pour moi. Quelles sont les valeurs que je veux transmettre à mes enfants ? Qu'est-ce qui se passe autour de moi ? Parce que même quand tu invites des gens chez toi, il y a toutes les valeurs culturelles que tu veux transmettre. C'est la façon que tu accueilles les gens, que tu communique avec eux, donc, comment tes interactions se passent dans toutes ces choses là ? Et ça m'a permis de réfléchir pourquoi j'agis de la façon que j'agis, et que c'est correcte, qu'il n'a rien de mal avec ça » (Hélène).

Lisa confirme qu'elle aussi a été influencée par le féminisme. Elle reconnaît qu'elle et sa mère sont toutes deux les héritières des acquis et des luttes menés par le mouvement des femmes :

« Moi, j'ai toujours grandi en voyant comment ma mère a travaillé fort. Elle travaillait et elle revenait à la maison et elle faisait le ménage et je pense que j'ai juste toujours vu cela. Alors, j'ai vu que c'est cela que moi je dois faire. Je suis à l'université, je travaille, j'accomplis des choses. Ce n'était pas qu'à 18 ans, je vais me trouver un chum, me marier et avoir des enfants. Ce n'était pas quelque chose que je ferais. Je pense qu'avant, les femmes faisaient cela – elles trouvaient un mari et après, elles se mariaient. Je trouve qu'on veut des emplois, c'est ça notre but dans la vie, d'avoir un emploi » (Lisa).

Enfin, Karine partage les propos suivants sur l'image de soi et sur son identité :

« Oui, je me sens influencée, beaucoup, par le féminisme. Pour moi, je pensais que ce n'était pas correcte de dire : « ah, je ne me suis pas rasé les jambes, je n'ai pas de maquillage », *whatever*, je suis correcte avec qui je suis. Maintenant, cela fait partie de mon identité » (Karine).

Pour la plupart des participantes, le féminisme répond à leurs besoins. Certaines reconnaissent que le féminisme a revendiqué pour le droit de vote et un meilleur accès au marché du travail. Elles reconnaissent qu'elles sont maintenant plus égalitaires avec

les hommes. Pour Isabelle, le féminisme répond à ces besoins ici, au Canada, mais ailleurs dans le monde, le féminisme ne réussit pas à répondre aux besoins des femmes :

« Moi, je suis satisfaite dans ma vie. Moi, je ne vois pas un problème dans ma vie, alors moi, le féminisme est *alright*. Pour moi, dans ma vie personnelle, moi je suis correcte mais je vois que dans d'autres mondes, dans d'autres régions, ils n'ont pas de chance. Moi, je suis correcte. Je ne me sens pas opprimée » (Isabelle).

Janelle indique que même si le féminisme répond présentement à ses besoins, il semble que le mouvement semble être plafonné et qu'il doit poursuivre ses revendications :

« Moi je dirais qu'il répond à mes besoins, mais j'en ai besoin davantage. Donc, je dirais que le travail qui est fait m'influence d'une façon positive parce que j'ai besoin de son influence. Mais, on aurait besoin davantage. Je pense qu'il faut faire du bruit et rendre des services, et rendre l'éducation plus accessible, et enlever les stigmas. Donc, oui, mais j'en ai pas assez dans ma vie. Je n'ai pas de féminisme dans ma vie » (Janelle).

Karine appuie en partie les propos de Janelle, mais en ajoute que le féminisme lui semble être rigide. Elle poursuit en soulevant que le mouvement n'est pas inclusif de toutes les femmes. Ainsi, pour Karine, le féminisme exclurait les femmes qui désirent adhérer à des valeurs plutôt « traditionnelles », et que la maternité semble aller à l'encontre des valeurs féministes alors que le problème est celui du milieu de travail :

« Pour moi, la différence, je trouve que le mouvement est un petit peu trop, il y a une idéologie, il y a un petit peu trop d'idées fixes et qu'il n'accepte pas les femmes qui veulent une vie traditionnelle et qu'il regarde un petit peu de façon négative les femmes qui veulent des vies traditionnelles. Oui, je trouve que cela devrait être plus inclusif. Je trouve que pour moi, c'est juste les besoins là, que, comme femme, qui veut avoir des enfants et qui veut rester à la maison pour élever mes enfants, que c'est correcte comme féministe, c'est correcte de faire les choses comme ça parce que cela me tente, parce que mes parents, [...]. Ma mère a travaillé et elle était à la maison aussi, et on avait quelqu'un à la maison à plein temps pour nous élever. Mais, pour moi, je veux être la personne qui est à la maison avec mes enfants » (Karine).



Aux dires de Lisa, le féminisme a permis aux femmes l'accès à l'éducation :

« Bien, j'ai été acceptée à l'université et ce n'est pas juste parce que je suis une fille, mais parce que dans les critères ce n'est pas ça : si tu es une fille ou si tu es un garçon, ce sont tes notes. La vie est différente » (Lisa).

#### **4.3.1 Engagement politique**

Dans cette section, nous tentons de voir si les jeunes femmes croient qu'elles doivent participer à des organisations ou à des groupes qui revendiquent les valeurs et les luttes du mouvement féministe pour se dire « féministe ». Leurs réponses sont claires; 12 des jeunes femmes ne croient pas que l'engagement politique et l'activisme sont nécessaires pour se dire « féministe ». Pour elles, se dire « féministe », c'est d'avoir une « attitude » féministe et d'adhérer aux valeurs féministes. Une seule participante croit que pour se dire « féministe », une femme doit participer à des groupes ou à des organisations. Ainsi, pour la majorité des participantes, leur féminisme leur a permis d'adhérer aux valeurs du mouvement et de les intégrer dans leur vie quotidienne. Elles reconnaissent ainsi l'importance du changement individuel mais de façon éloignée, le changement social. Par ailleurs, elles pensent que ce sont toujours elles qui sont responsables de mettre en place l'égalité, et de transmettre les valeurs féministes à leurs enfants.

Ainsi, pour Élise, se nommer « féministe » ne veut pas dire qu'il est nécessaire de participer à des organisations ou à des groupes, mais elle reconnaît tout de même son importance dans la revendication des droits des femmes :

« Je ne sais pas si c'est nécessaire, mais c'est définitivement encouragé parce que c'est des mouvements comme ça qui font pousser la pression aussi en même temps, mais on a besoin aussi de personnes qui ne font pas partie du mouvement radical et qui peuvent parler à des personnes qui sont un peu hésitantes de participer à des choses comme ça. Ça, c'est aussi important, les deux sont importants. Donc, vraiment, mais si tu te nommes féministe, ce ne veut pas dire que tu dois participer. Tu le fais

dans ta propre façon, et c'est ça la beauté du féminisme je pense » (Élise).

Bibiane appuie les propos d'Élise. Elle ne croit pas qu'il est nécessaire de participer à des groupes ou à des organisations pour se dire féministe :

« Moi je dis non, le féminisme fait partie de ma vie à tous les jours, de mes habitudes de vie, mais je ne travaille pas dans le féminisme. Je n'étudie pas, en tant que travailleuse sociale, je n'étudie pas l'approche féministe et je ne me dirige pas pour travailler auprès des femmes. Mais, je pense que je suis quand même féministe dans le sens que je vis l'égalité le plus que je peux, je mets l'égalité dans mon couple. Moi, j'ai toujours pensé qu'on va changer le monde une personne à la fois, donc, si moi j'applique les valeurs dans mon quotidien, bien, c'est de même que, je fais ma part pour faire valoir le féminisme » (Bibiane).

Selon Denise, ce qui importe, c'est de connaître les valeurs du féminisme et d'éduquer la société sur l'égalité, au lieu de faire partie d'un groupe ou d'une organisation :

« Moi aussi, je ne pense pas que c'est nécessaire de faire part d'un groupe mais je pense que pour atteindre une égalité, je pense que le plus important c'est d'avoir une éducation. L'éducation des valeurs d'égalité. C'est quoi être femme, c'est quoi être homme, juste pour montrer, je ne sais pas comment le dire, mais juste pour montrer, de défaire des stéréotypes, défaire des préjugés » (Denise).

Ce qui est important pour Chantale, c'est de pouvoir transmettre les valeurs féministes à ses enfants et aux jeunes filles et aux garçons, au lieu de faire partie de groupes qui revendiquent pour les besoins des femmes :

« Moi je trouve qu'autant que je peux je veux transmettre ça à mes filles, plus tard, c'est ce qui compte vraiment. Je n'ai pas besoin d'entrer dans des groupes. Je me sens à l'aise avec qui je suis et c'est en transférant cela vers les jeunes filles que cela va aider » (Chantale).

Amélie confirme ces mêmes propos. C'est la façon dont elle vit, et comment elle intègre les valeurs féministes dans son quotidien qui est important pour elle :

« Non. Pour moi, c'est plus une façon de vivre qu'une façon de s'exprimer en groupe. Je pourrais me joindre à un groupe, mais ce n'est pas ce qui est important pour moi. C'est la façon de vivre, la façon de retenir les valeurs et la façon d'être comme femme. Cela n'empêche pas que je pourrais me joindre à « La Marche » ou à des choses comme ça, mais pour moi, c'est correct d'adopter les valeurs et de les vivre dans ma journée quotidienne, sans avoir à me joindre à des organismes » (Amélie).

Marie, malgré son ambivalence, croit que pour se dire « féministe », une femme doit participer à des groupes ou à des organisations. Selon elle :

« Oui, parce qu'on est des femmes ! Si je connaissais des mouvements j'imagine que j'y participerais moi-même, parce que vraiment, je suis une femme, alors pourquoi pas ? Je suis là pour suivre le groupe qui représente, alors pourquoi est-ce que je dirai non, je ne devrais pas faire ça ? Je ne sais pas » (Marie).

#### **4.3.2 Féminisme exclusif**

Dans un autre ordre d'idées, nous avons voulu connaître si les participantes croient que le féminisme est exclusif aux femmes. Dans les sections précédentes, elles abordent déjà cette problématique. Par contre, ici, en guise de réponse, la majorité des participantes s'opposent à ce que le mouvement soit exclusif aux femmes. Selon elles, le mouvement devrait être inclusif, et doit inclure les hommes. Pour deux participantes, il semble que le féminisme devrait être exclusif aux femmes mais elles indiquent ne pas en connaître assez au sujet du mouvement féministe pour répondre à la question. Voici les propos de ces deux participantes :

« Je pense que j'assume oui. Sauf que je pense qu'il y en a qui ont aidé les hommes. Je ne suis pas éduquée dans l'affaire ; j'ai entendu des femmes qui ont lutté. Je ne connais pas d'hommes qui ont accompli cela.

Je n'ai pas vraiment appris. Je n'ai pas pris des cours, je ne sais pas »  
(Lisa).

« Moi je dirais oui aussi, plutôt parce que je ne pense pas vraiment que les gars ont vraiment un problème comme ça, qu'ils devraient résoudre »  
(Marie).

Pour Janelle, le féminisme et les luttes menés par le mouvement des femmes est plus inclusif maintenant. Elle ajoute que le mouvement devrait continuer à favoriser l'inclusion afin de promouvoir la communication entre les deux sexes :

« Moi je dirais ce n'est pas exclusif aux femmes, à des femmes, parce que je pense que c'est plus ouvert maintenant. Cela commence à être plus ouvert, de ce que j'ai vu, comme des comités et tout ça, mais nous voyons cela par exemple avec des initiatives, comme *White Ribbon Campaign*, où le rôle des hommes est aussi important que le rôle des femmes. C'est vraiment juste d'éduquer les deux parties sur comment s'intégrer dans les discussions, donc, par exemple, le *White Ribbon Campaign*, c'est à propos de l'éducation pour les hommes contre la violence contre les femmes, donc si on pouvait bien éduquer nos hommes, cela irait mieux » (Janelle).

Amélie indique que le mouvement inclut déjà les hommes. Il n'est pas exclusif aux femmes :

« Non, parce qu'il y avait des hommes aussi qui ont dit que c'est correct que les femmes soient égalitaires, donc je ne pense pas que c'est un mouvement exclusif aux femmes. Cela inclut les hommes. Ça veut juste dire qu'on n'est pas inférieures aux hommes, et ça ne veut pas dire qu'on veut être supérieures aux hommes » (Amélie).

Chantal appuie les propos d'Amélie, en ajoutant que les hommes appuient et soutiennent les revendications du féminisme et du mouvement féministe :

« Je trouve que les hommes nous appuient dans notre mouvement aussi. Comme, par exemple, si tu prends la politique, c'est plus ou moins les hommes qui sont dedans, par contre, les services communautaires, on

veut commencer ça, c'est eux qui nous soutiennent là-dedans. Ils sont, comme : « ok, on va commencer ça ». Ils nous donnent des fonds, et tu peux voir qu'ils nous encouragent à le faire. Et, ce n'est pas seulement des travailleurs femmes non plus qui vont travailler dans ce domaine là; ça pourrait être des hommes autant que les femmes aussi. Si elles le veulent » (Chantale).

#### **4.3.3 Dossiers importants à défendre**

La présente section porte sur les dossiers importants à défendre par le mouvement des femmes. Les participantes citent plusieurs dossiers. Pour Bibiane, elle croit que la violence faite aux femmes est un dossier qui doit continuer à être défendu. Quant à Amélie, c'est le dossier de la pauvreté qui doit être continué à être défendu.

Lisa indique que le dossier d'égalité doit continuer à être défendu afin de maintenir les acquis du mouvement féministe. De plus, elle croit que les femmes doivent s'engager davantage dans le mouvement féministe pour continuer les revendications du mouvement :

« Parce que si non, on va perdre notre place. Nous allons être perdues et je pense qu'on devrait participer de près, pas juste, bon, à rester à la maison et faire le ménage, on peut faire beaucoup plus que cela. Si on est perfectionniste et on nettoie bien, on est bonne à d'autres choses et je pense que nous pouvons contribuer à beaucoup de choses si les femmes participent. Il y a des femmes qui participent à plusieurs choses; si le Canada n'était pas féministe, on pourrait manquer beaucoup de choses, beaucoup d'affaires » (Lisa).

Pour Hélène, ce qui importe, c'est le dossier du maintien de la liberté des femmes que le féminisme lui a accordé. Pour Chantale, elle souligne que c'est de promouvoir une relation saine entre un homme et une femme qui est important.

#### 4.4 Identité féministe

Cette section aborde l'identité féministe. Dans les sections précédentes, on remarque déjà que les participantes se positionnent sur leur identification personnelle féministe. Ici, nous avons voulu connaître ce qui amène une femme à s'identifier comme « féministe » lorsqu'elle est en public.

Bref, les participantes sont divisées sur ce sujet. Six (6) participantes affirment qu'elles s'identifient comme « féministes », et sept (7) indiquent qu'elles ne s'identifient pas comme « féministes » en public. Pour plusieurs des participantes qui ne s'identifient pas comme « féministe », elles expriment que le mot « féministe » engendre une image négative. Elles poursuivent en ajoutant qu'il existe un stigma rattaché au féminisme et au mouvement des femmes. Cela dit, certaines soulignent qu'elles s'identifient plutôt comme « humanistes » que « féministes ». Ainsi, pour France, elle dit qu'elle ne s'identifie pas comme féministe, même en public, mais qu'elle adopte plutôt une « attitude » féministe :

« Moi, je ne m'identifierais pas même si j'ai l'attitude féministe parce que je ne le suis pas assez, je ne veux pas dire qu'elles sont toutes militantes, mais ce n'est pas assez une passion. Je trouve ça important, mais je me vois plus comme humaniste, et le féminisme fait partie des valeurs humanistes. C'est juste pas la façon dont je ne veux pas être perçue, même si je crois au féminisme » (France).

Pour Bibiane et Denise, elles indiquent adhérer aux valeurs du féminisme, mais rejette l'appellation « féministe » :

« Si je prends le temps de vraiment regarder les valeurs du féminisme et ma vie de tous les jours – je me répète, mais, je pense que je prends, je ne sais pas, j'ai le droit à l'éducation, je le prends. Je vais au travail, je vis en lien, je suis capable de faire des liens mais je ne me dis pas « féministe » (Bibiane).

« Moi, je me considère féministe, mais, c'est juste parce que je vis d'après les valeurs dans ma vie de tous les jours. Mais à part de ça, ça s'arrête là » (Denise).

Pour Amélie, Chantal, Denise et Karine, elles affirment ne pas s'identifier comme « féministe » en public en raison du stigma et de l'image négative rattachée au féminisme et au mouvement des femmes :

« Non, parce qu'il y a ce *label* là qui dit que les féministes sont radicales, qu'elles abaissent les hommes, qu'elles se battent pour les affaires que ce n'est pas nécessaire de se battre pour, donc, pour moi, ce n'est pas important de dire que, ou de m'associer comme « féministe », mais, c'est plutôt la façon de le vivre. Vous l'avez toutes dit, c'est la façon de s'affirmer, que tu es capable de t'affirmer, tu es capable d'accéder à l'éducation. Se mettre ce *label* là, ce n'est pas important et je ne le dirais pas parce que je ne suis pas certaine que tout le monde comprendrait comment je m'attribue le féminisme » (Amélie).

« Moi aussi, je trouve qu'il y a un stigma, ce qui me manque c'est la fierté de le dire que je suis féministe. Je le ressens, mais de le dire et comme, avoir des yeux ouverts [...] « Qu'est-ce que tu veux dire le féminisme ? Ah, es-tu radicale ? Aimes-tu te battre contre les hommes ? » C'est comme, non, ce n'est pas ça. De prendre le temps de tout expliquer et dire en détails, c'est comme, épuisant là » (Chantal).

« Moi aussi, je n'irais pas dans le public et dire : « je suis féministe ». Mais, je vis quand même avec ça. Je me considère féministe, mais je n'irai pas publiquement dire ça aux gens. Mais, si on me le demande, oui, je serais assez fière et honnête de le dire. Mais, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui ne vont pas en parler parce qu'il y a beaucoup d'idées qui sont rattachées, qui ne sont pas vraies du féminisme. C'est plutôt des idées du féminisme radical qui sont attachées à ça, à ce qu'on va penser lorsqu'on pense au féminisme » (Denise).

« Quand quelqu'un me demande, je trouve quand même que j'hésite de dire oui. Parce qu'il y a un stéréotype attaché à être féministe. C'est la façon que je le dirais, mais c'est souvent au niveau des amies, pas en public » (Karine).

Chantale s'identifie comme « féministe », mais pas en public. Pour elle, l'appellation est synonyme avec le militantisme et le radicalisme, qui, selon elle, ont une mauvaise connotation :

« Oui, je m'identifie, mais je ne le dis pas en avant du monde comme : « ok, je suis féministe *guys – watch out !* ». Ce n'est pas quelque chose qui est propre à moi. Par contre, je le vois dans mes valeurs qui se relient au féminisme. Moi, je n'irai pas rejoindre un groupe de féministes. Ça serait plutôt juste de vivre dans cette mentalité » (Chantale).

Amélie et Isabelle confirment les mêmes propos que Chantale :

« Moi, comme vous l'avez dit, je n'irai pas me dire « féministe ». Je ne m'attribue pas féministe, parce que je trouve que quand tu dis à quelqu'un que tu es féministe, il y a un, pas un stigma, mais un sens rattaché au féminisme, comme *watch out les boys !* Mais je ne m'associe pas au terme « féministe » (Amélie).

« Moi, je pense que cela dépend de la sorte de féminisme dont nous parlons, parce que je trouve qu'il y a un courant qui dit que les femmes sont mieux et moi je ne suis pas comme ça. Moi, j'adore mon frère, je pense qu'il est aussi beau que moi, je ne pense pas que cela le rend méchant à cause qu'il est un homme. Moi, je pense que je suis vraiment pour l'égalité alors si le féminisme veut dire l'égalité des deux sexes, si cela veut dire pas avoir des problèmes relié à ton sexe, *then*, je suis féministe. Mais, je ne suis pas, comme, *yeah!* » (Isabelle).

Janelle et Lisa partagent aussi qu'elles hésitent à se nommer « féministe » en public, par contre, cela dépend de la situation :

« Non, mais quand je le fais, parce que cela arrive, et ce n'est pas toujours dans mes cercles, c'est spécialement politique. C'est quelque chose qui revient souvent, donc moi, je dis oui. Cela dépend des situations, et quand je m'identifie comme féministe, je spécifie toujours par la suite ce que cela veut dire, je suis pour l'égalité des sexes par exemple. Donc, oui, et non, de façon générale, oui, mais ce n'est pas quelque chose que [...], ce n'est pas moi qui va commencer cette conversation malheureusement » (Janelle).



« Je pense que cela dépend de la situation. Je ne sais pas ce que je dirais, sauf, si ça serait un homme ou un garçon, et ce que je lui dirais. Je pense que cela dépend de la situation » (Lisa).

Élise se dit « féministe » pour essayer d'enlever le stigma qui y est rattaché, toute en reconnaissant que, pour plusieurs femmes, prendre l'appellation féministe engendre une connotation négative :

« Bien, j'ai dit que moi, je m'identifie comme « féministe ». *Wow ! Ok !* Parce que pour moi, c'est important d'enlever le stigma et je suis correcte avec le jugement qui peut venir avec parce que je veux vraiment prouver que ce n'est pas toutes les féministes qui sont radicales et qui haïssent les hommes et qui jugent les hommes pour leurs choix, pour leurs identités, tu sais, c'est pour ça que je m'identifie comme « féministe » parce que je veux encourager les autres à être ouvertes à l'éducation qui est offert par ça. *Not necessarily* qui s'appellent « féministes », mais qui sont ouvertes à la conscientisation qui est le féminisme. L'humanisme, *progressive humanism*, comme je le vois » (Élise).

Lisa affirme se nommer « féministe », en réalisant qu'elle est héritière des acquis menés par les luttes du mouvement des femmes :

« Oui, parce que je pense que je vais à l'école par exemple, ou j'ai un emploi. Si non, je ne serais pas à l'école, je n'aurais pas d'emploi. Je pense que je serais après combler un homme, être toujours à son service. Puis je pense que j'essaie d'être indépendante, j'essaie d'obtenir un emploi que j'aimerais faire pour les prochaines années, prendre des cours que j'aime, travailler dans une place que j'aime » (Lisa).

Qu'est-ce qui amène une jeune femme à s'identifier comme « féministe » ? Selon les participantes, il existe plusieurs raisons. Pour certaines, c'est la façon dont la personne définit le féminisme. Pour d'autres, elles préfèrent utiliser un autre terme que « féministe » à cause de l'image négative qu'elles en ont et qu'elles associent au mouvement des femmes et au féminisme. Par contre, pour d'autres participantes, se sont plutôt des femmes activistes et qui militent qui ont tendance à s'identifier comme

féministes. Pour quelques participantes, faire partie d'un groupe de défense des droits des femmes fait partie de l'identité féministe mais elles ne participent pas d'elles-mêmes. Enfin, selon une participante, ce sont les femmes qui ont eu ou ont lutté contre des injustices qui, par la suite, adoptent l'appellation « féministe ». Pour Élise, adopter l'appellation féministe, même si une femme adhère aux valeurs féministes, n'est pas nécessaire. Elle poursuit, en ajoutant que plusieurs de ses amies rejettent l'appellation féministe, et choisissent plutôt de se nommer humanistes. Pour Élise, c'est un choix personnel :

« Je pense que c'est vraiment un choix personnel. Je ne pense pas que tu peux vraiment définir ça, parce que je le fais pour mes propres raisons. Ça dépend de ton but aussi. Avec le féminisme, *really, like*, comme, j'ai beaucoup d'amies qui disent : « *I'm an equalitarian, you know?* » Au lieu de dire qu'elles sont féministes, et c'est correct aussi. C'est la même chose, vraiment. *Well, I'm just saying*, si tout le monde pense que le féminisme, c'est à propos de l'égalité et ils sont trop gênés, et ils ne veulent pas s'associer avec l'étiquette du féminisme, *then call yourself egalitarian. Use feminist perspectives*, tu sais, comme, *switch it up, whatever*. Pour moi, si tu veux mettre un étiquette, c'est ton choix personnel vraiment » (Élise).

Lisa indique que ce sont plutôt les femmes qui participent à l'engagement social et à l'activisme, et qui sont fières de leurs succès, qui adoptent l'appellation féministe :

« Parce qu'elle a accompli quelque chose. Une femme qui a créé un mouvement, qui a marqué l'histoire, elle devrait dire qu'elle est féministe, oui. Elle devrait être fière, sauf que moi, je ne sais pas si moi je ferais cela parce que je n'ai pas accompli ce qu'elle a accompli. Ce serait quelque chose de grand pour les femmes je pense » (Lisa).

Pour Amélie, l'adoption du terme féministe est plutôt utilisée en public :

« Pour qu'une femme dise : « je suis féministe », faut qu'il y ait une conviction, faut que ça soit assez profond l'affaire. Dire de soi-même, être féministe, je ne pense pas que ça va si loin que ça, mais être capable de dénoncer et de dire : « moi, je suis féministe », c'est parce que tu es

vraiment passionnée de cela – c’est une conviction personnelle » (Amélie).

Pour Georgette, adopter le terme féministe n’est pas nécessaire. Pourtant, pour elle, le terme engendre le contrôle, le pouvoir et la conviction qu’une femme possède dans sa vie :

« Moi, je pense aussi que c’est au besoin, mais juste pour donner un exemple. En faisant du counseling avec les femmes, tu sais, tu valorises, tu valides, tu encourages, tu donnes de l’empowerment. Lorsque ces femmes-là sont prêtes à mettre fin au counseling et continuer leur vie, leur vie sans violence, tu peux voir que malgré ce qu’elles sont devenues, qu’elles ne se nomment pas féministes, elles ont des valeurs féministes. Elles sont indépendantes, *they are empowered, they’re strong, and they’re ready* – elles sont prêtes tu sais de sortir et de s’affirmer et de dire : « *I don’t deserve that and I’m not going to take it again* », or *whatever*. Donc, moi je dirais que c’est au besoin aussi mais je le vois beaucoup avec les femmes malgré que les femmes ne le reconnaissent pas qu’elles ont l’attitude » (Georgette).

Pour Hélène, le terme féministe est synonyme avec l’égalité :

« Si tu dis : « je suis égalitaire » c’est la même chose que : « je suis féministe ». Si quelqu’un disait démocratie, c’est la même chose que liberté. Cela peut être une valeur, mais, je ne sais pas » (Hélène).

France partage qu’adopter l’appellation féministe symbolise une prise de position, une réflexion sur une définition personnelle du féminisme :

« Moi je dirais c’est pour refléter ce qui se passe à l’intérieur de la personne, qui elle est, selon sa conception de l’étiquette féminine, de passer un message » (France).

Pour Janelle, il y a deux facteurs qui influencent le choix d'une femme d'adopter le terme féministe. En premier lieu, la femme a été exposée et/ou à subir une expérience personnelle du sexisme. En deuxième lieu, la femme possède des connaissances au sujet du féminisme :

« Moi je dirais deux choses. Donc, un : les raisons qui font qu'on s'implique dans n'importe de quoi, c'est le vécu personnel. Donc, s'il y a des enjeux qui touchent les personnes personnellement, des expériences entourant les sexes ou le féminisme, il y avait de la discrimination, cela va emporter une femme de, tu sais, embarquer là-dedans. Mais, aussi l'éducation. Je crois que les personnes qui sont éduquées et qui ont eu cette influence par des liens de scolarité ou parentale, familiale, médias, s'ils ont eu l'exposition parce que, je me prends par exemple, j'ai vraiment une relation disons négative avec toute la discussion. Mais, si j'étais amenée à discuter à propos des enjeux féministes, j'identifierais probablement assez fortement, donc je pense que l'éducation et aussi les vécus personnels » (Janelle).

Les participantes ont aisément fourni des réflexions complexes et variées aux questions demandées. Pour conclure, nous aimerions partager les propos des participantes en ce qui a trait à l'élément essentiel qu'elles renaient comme participante volontaire à ce projet de recherche.

Pour Amélie, c'est l'importance de réfléchir au féminisme et ce que cela représente dans sa vie :

« Moi, je pense que c'est mon vécu. Je vais vivre selon les valeurs du féminisme, et si je le vois autour de moi, je serais capable de dénoncer une injustice, je serais capable de, tu sais, d'être capable d'adopter les valeurs de lutter contre les injustices, mais cela ne veut pas dire qu'il faut que je joigne des organismes et des affaires de même. Mais, c'est d'être capable de vivre également et vivre librement en tant que femme, tout en dénonçant ce qui n'est pas correcte, si je le vois autour de moi. Et je pense aussi, pour moi, ça me fait réfléchir parce que je ne me suis jamais posé de questions à propos du féminisme, les valeurs, je vis ça selon [...]. J'ai jamais pris le temps d'y réfléchir, donc, pour moi, peut être que tout à l'heure, je vais être assise dans mon auto et je vais me dire : « hey, j'en

ai vécu des injustices, ou, *hey*, on a peut être d'autre travail à faire, mais c'est que je n'ai pas eu le temps de jamais m'asseoir et réfléchir sur le féminisme et l'histoire franco-ontarienne, et ça me fait réfléchir par rapport à mon parcours aussi » (Amélie).

Pour Bibiane, le féminisme n'est pas juste une théorie apprise en salle de classe, c'est une façon de vivre :

« Que je suis féministe même si je ne me dis pas. Je regarde ma façon de vivre, et dans le fond, je vis selon les valeurs du féminisme, sans penser que je le suis. C'est pas juste, je pense qu'avant de faire ce groupe focus ici, j'avais peut-être l'impression que le féminisme, c'est une théorie en service social et que quand tu es travailleuse sociale, il y en a qui colle à ta peau, et juste pas choisir le féminisme parce que ce n'était pas celle-là qui collait à ma peau, mais quand tu prends le temps d'y réfléchir, même si tu es travailleuse sociale, et tu n'as pas choisi celle-là, bien, tu vis selon [...]. Tu sais, ce n'est pas juste une théorie, c'est peut-être une façon de vivre aussi » (Bibiane).

Pour Chantale, c'est l'importance d'avoir des groupes de discussions entre femmes pour promouvoir la solidarité et le changement social :

« Et moi, c'est juste de m'affirmer comme femme, et être fière de qui je suis, et continuer à revendiquer pour ses droits là, et continuer les valeurs. Moi, j'observe que c'est vraiment important d'avoir des discussions comme ça, entre femmes. Je trouve que la solidarité entre femmes, c'est vraiment un grand pouvoir et cela amène beaucoup de bonnes discussions et de bonnes idées qui peuvent même changer le futur donc ça peut apporter des gros changements » (Chantale).

Pour Denise, ce qui est important, c'est de s'assurer que les valeurs féministes soient transmises auprès à ses enfants :

« J'ai réalisé que ce n'est pas quelque chose de récent, c'est quelque chose que j'ai toujours vécu avec, et que c'est quelque chose que je vais toujours vivre avec, pour le restant de ma vie : les valeurs du féminisme. Depuis que je suis née que mes parents m'ont appris, mais ce n'est pas consciemment, mais c'est quelque chose que je vais transmettre à mes

enfants plus tard, et juste des valeurs que je vis avec, à chaque jour. Quelque chose qui est important pour moi » (Denise).

Pour Élise, c'est la discussion de groupe et les échanges entre les participantes :

« C'était le fun de parler et d'entendre les opinions des autres aussi. C'est toujours enrichissant pour moi » (Élise).

Pour France, malgré que les luttes et les revendications aient changé, celles-ci doivent continuer :

« Oui, moi j'ai retenu que c'est un travail continu, qui va toujours être changeant selon le besoin » (France).

Pour Georgette, c'est le besoin d'agir, de continuer le mouvement, et d'enlever le stigma rattaché au féminisme :

« J'ai beaucoup aimé les différentes perspectives du féminisme, ça m'a vraiment ouvert les yeux à différentes perspectives puis j'ai bien aimé ça ! J'ai beaucoup aimé aussi qu'on a eu un, *like we agreed that it still needs to move*. J'ai beaucoup aimé ta phrase, tu as dit, on a besoin d'un but, tu sais, de démontrer un nouveau but au féminisme, pour enlever l'étiquette, ou le stigma de c'est quoi. J'ai vraiment retenu qu'on est sur la même page étant donné qu'on est, tu sais, presque le même âge, tu imagines, on a quand même besoin de l'effort » (Georgette).

Pour Hélène, c'est aussi de défaire les mauvaises interprétations et le stigma associés au féminisme :

« L'entrevue a permis d'ouvrir, d'élargir mes perspectives pour montrer au monde que ce sont tous ces concepts là, au travail, dans la famille, parce qu'on veut peut être se penser féministe, on se voit de même. Puis, discuter, échanger pour qu'on répare les dégâts aussi, les mauvaises interprétations sur le féminisme qui a peut-être été causé sans le vouloir, les mauvaises interprétations aussi, tu sais » (Hélène).

Pour Isabelle, c'est l'égalité, et de se sentir valorisée comme femme :

« Moi, je trouve que c'est intéressant que plusieurs filles de différents milieux voient quand même l'importance des deux sexes, et je trouve que c'est vraiment impressionnant comment différents vécus nous ont permis de voir l'importance des femmes et des hommes, l'égalité. Que même si nos opinions diffèrent légèrement, que c'est quand même, en gros, que c'est important de prendre notre place comme femme de cette génération » (Isabelle).

Pour Janelle, c'est la réalisation qu'il n'y a pas assez de femmes qui s'identifient comme féministes en raison d'un manque d'éducation sur le féminisme :

« Moi, je dirais que ce que j'ai appris, la chose la plus importante, c'est de me responsabiliser. Donc, je crois que toute la discussion m'amène [...]. Mais cela m'a démontré, avec les questions, ce que je vois *anyways*, qu'il n'y a pas assez de femmes nécessairement qui s'identifient comme féministes et qu'il y a un manque d'éducation, beaucoup d'ambiguïté, et il y a toujours une hésitation, donc je pense que c'est qu'il faut, tu sais, être au courant et ce serait important [...]. Et ce qu'on a déjà, on est toutes d'accord, qu'il y a du travail à faire, mais on ne s'identifie pas nécessairement, il y a une lacune » (Janelle).

Pour Karine, c'est la solidarité et la liberté de s'exprimer, par le biais d'un groupe de discussion, entre jeunes femmes :

« Pour moi, j'ai trouvé que ça fait longtemps que je me suis mis dans une position que j'étais confortable de dire en public des choses que je viens juste de dire » (Karine).

Pour Lisa, c'est la reconnaissance qu'elle ne connaît pas l'histoire du mouvement des femmes :

« Je pense que cette entrevue m'a vraiment fait penser au féminisme. Je pense que je n'ai jamais pensé à cela avant. Je travaillais toujours; je n'ai jamais vraiment pensé au féminisme au sens que j'étais inférieure. Cela m'a fait penser que, oui, il y avait des femmes qui restaient à la maison.

J'ai toujours pensé d'aller à l'école, d'avoir un emploi. Oui, cela m'a fait penser, Vraiment, oui, les femmes n'étaient pas vraiment respectées, mais qu'elles pouvaient faire quelque chose. Ils étiquetaient les femmes. Je pense que cela m'a fait penser que je ne suis pas vraiment éduqué au féminisme, et je pense que je devrais parce que je suis une femme. Je pense que je devrais savoir ce que certaines ont fait pour que je puisse travailler, par exemple, ou aller à l'école » (Lisa).

Pour Marie, c'est une reconnaissance des acquis et des revendications du mouvement des femmes :

« Moi, je dirais, l'évolution, ou la transition de comment que c'était dix ans passées, cinquante ans passées. C'est différent maintenant, « et qu'on est chanceuses » (Marie).

De l'ensemble des propos des participantes, nous avons regroupé et dégagé les grands thèmes reliés à nos questions principales de recherche :

- Leurs définitions du féminisme.
- Comment ont-elles été influencées par plus d'un demi-siècle de féminisme ?
- Quelle importance le féminisme revêt-il dans leur vie ?
- Adhèrent-elles aux valeurs fondamentales du féminisme et aux principes du mouvement féministe ?
- Ont-elles intégrées les valeurs féministes dans leur vie quotidienne ?
- Leurs discours et leurs attitudes sont-ils marqués par le féminisme ?
- Connaissent-elles l'histoire du mouvement féministe en Ontario français ?

Leurs réponses nous amène à découvrir où elles se situent, sur plusieurs questions qui les interrogent actuellement. Cela dit, nous pouvons conclure que la formation de l'identité féministe des jeunes femmes francophones âgées entre 18 et 24 qui sont inscrites au



niveau d'études universitaires à l'Université Laurentienne est effectivement en voie de transformation.

En somme, l'analyse qualitative des entretiens de groupe servira de base à l'élaboration de notre prochain chapitre. À cet égard, le chapitre de discussion portera sur l'analyse des propos des participantes et l'application de cette recherche eu égard au service social.

## **CHAPITRE V**

### **DISCUSSION ET APPLICATION DE LA RECHERCHE EN SERVICE SOCIAL**

Cette étude a tenté de connaître comment les jeunes femmes de l'Ontario français âgées entre 18 à 24 ans, inscrites aux études universitaires, définissent le féminisme et si elles s'identifient comme féministes.

Tel que mentionné, le mouvement féministe a été le moteur qui a propulsé une réflexion profonde et mis en évidence une réforme issue des revendications des femmes. Les jeunes femmes d'aujourd'hui ont grandi dans un contexte très différent de celui de leurs mères, militantes de la deuxième vague du mouvement féministe. Elles portent la trace des luttes et des changements significatifs portés par les dernières vagues du féminisme. Seules quelques recherches, dont notamment celles de Bernier et Mallet (1997), Guindon (1997), et Godin (1990) ont étudié l'impact de ces changements significatifs sur les jeunes femmes de l'Ontario français.

Ce chapitre est consacré à une discussion sur les propos des participantes et montre comment cette recherche s'applique à la profession du service social. Afin de bien mener cette discussion, nous utilisons les grands thèmes de cette recherche : définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes, analyse du concept féministe (égalité et acquis), besoins et dossiers actuels, et identité féministe.

En plus de connaître le point de vue et les expériences des jeunes femmes francophones à l'égard du féminisme à l'heure actuelle, cette recherche pourra nous donner une perspective contextuelle de l'évolution du féminisme chez les jeunes femmes francophones de l'Ontario français.

## **5.1 Définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes**

Les participantes présentent une définition favorable du féminisme. Pour elles, le féminisme n'est pas un seul et unique féminisme. Plutôt, elles décrivent un féminisme inclusif et diversifié qui a comme objectif principal d'atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes. Pour elles, l'égalité signifie l'élimination des inégalités en fonction du genre et de l'assignation des rôles fondé sur le genre, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique. Les participantes expriment que le féminisme et le mouvement des femmes leur ont accordé un sens de pouvoir sur leur vie, ainsi que l'accès à l'éducation et au marché du travail (indépendance économique).

Les participantes voient la représentation du féminisme à Sudbury dans deux lieux principaux. En premier lieu, dans la communauté, elles indiquent que le féminisme est représenté par le Centre Victoria pour femmes, des campagnes d'anti-prostitutions, des manifestations pro-choix et quelques alliances entre différents programmes. En deuxième lieu, sur le campus de l'Université Laurentienne, elles indiquent que le féminisme est représenté surtout au plan politique (un nombre élevé des femmes enseignantes et le nombre de femmes dans les associations).

Au début des entrevues, les textes d'analyse révèlent plusieurs contradictions dans les réponses des participantes – « je suis, mais pas trop », « c'est bien les acquis, mais c'est différent », « il y a de la souffrance derrière ces choses là, mais pas pour moi », « on exagère », « des fois, on pousse trop fort ». Nous notons que plus les participantes avancent dans l'entrevue, plus on sent qu'elles affirment leurs positions à l'égard du féminisme. Plus loin dans les entrevues, elles affirment que le féminisme est nécessaire, et elles reconnaissent que l'égalité n'est pas advenue. Elles reconnaissent que l'inégalité des droits persiste, malgré les revendications et les acquis. Au-delà du fait qu'elles disent en savoir peu sur le féminisme, elles croient qu'il y a encore des luttes à mener, entre autres, que les hommes doivent faire leur part, malgré leurs privilèges, qu'ils doivent d'ailleurs remettre en question. Tout au long de l'analyse précédente, on constate

qu'elles s'inscrivent d'emblée dans le courant de pensée du féminisme égalitaire, tout comme dans l'étude de Guindon (1997).

Tout au long de l'analyse précédente, nous constatons que les participantes s'inscrivent d'emblée de la courant de pensée du féministe égalitaire mais dans sa version plus contemporaine. Tout comme dans l'étude de Guindon (1997), les participantes disent que le mouvement des femmes représente une action collective qui lutte pour des droits. Mais, elles poursuivent, en ajoutant que le militantisme et le mouvement des femmes est associé au radicalisme, qui, selon elles, représente le féminisme des générations précédentes. Elles ne s'associent pas à d'autres courants de la pensée féministe, et gardent une image très négative du courant de pensée du féminisme radical. Ce que nous ne savons pas c'est comment elles ont pu intégrer cette image stigmatisante de ce courant de pensée, alors que nous savons pertinemment que ce courant a mis de l'avant, entre autres, la transformation des structures patriarcales, et des rapports de domination et d'oppression (Toupin, 1998).

### **5.1.1 Intégration des connaissances**

Par l'intermédiaire de cette étude, les jeunes femmes ont exprimé, tout comme dans l'étude de Guindon (1997), qu'elles ne connaissent pas l'histoire et l'évolution du féminisme et du mouvement féministe. Plus particulièrement, elles ont un rapport très limité avec l'histoire du féminisme et du mouvement féministe en Ontario français. Toutefois, une participante associe le mouvement féministe en Ontario français avec la lutte pour les services en français, ce qui est très pertinent car les luttes du mouvement des femmes de l'Ontario français sont toujours axées sur l'obtention des services en français, qu'il s'agisse de services de santé, sociaux ou communautaires (Coderre, 1995 ; Garceau, Granmont et Larocque, 1997 ; Garceau, 1992 ; Garceau, 1995 ; Coderre et Hart, 2003 ; Gérome, 2000 ; Michaud, 2003 ; Brunet et Garceau, 2004 ; Rousseau, 2007). Elles expriment ne pas avoir appris beaucoup au sujet du féminisme ou du mouvement féministe durant leurs études, tant aux niveaux élémentaire que secondaire,

ou postsecondaire. Reconnaissant certains droits acquis par les luttes menées par le mouvement féministe (droit de vote, moyens de contraception, insertion dans le travail, accès à l'éducation, etc.), elles n'en connaissent pas les détails. Elles nomment plutôt les revendications comme étant « les avancées du passé », en indiquant qu'il y a eu « beaucoup de souffrances derrière ces choses-là ». Les participantes confirment ainsi les propos de Garceau (1995), qui indique qu'il existe une absence de connaissances et d'études au sujet de l'histoire des femmes francophones de l'Ontario et plus spécifiquement, l'histoire du féminisme et du mouvement des femmes en Ontario français.

Pour les participantes, le féminisme est vu comme une époque du passé. Elles font un saut rapide de la période de la Deuxième Guerre Mondiale à la période actuelle, en situant le mouvement féministe comme étant un grand mouvement des années 1960. Nous pouvons postuler qu'il y a un décalage qui n'a pas été comblé, ni sur les bancs de l'école primaire ou secondaire, ni à l'université. Pourquoi, à ces niveaux, n'enseigne-t-on pas l'histoire des femmes et de leur engagement dans des causes sociales ?

Ceci dit, si les jeunes femmes ne connaissent pas l'origine ni l'histoire du féminisme et du mouvement féministe en général, et plus particulièrement en Ontario français, comment peuvent-elles définir, ou même saisir et comprendre les conditions sociales et le système patriarcal qui continuent à garder les femmes en situation d'inégalité et d'infériorité ? Comment peuvent-elles se dire « féministe » alors qu'elles ne comprennent pas le sens du mot ? Comment peuvent-elles prendre conscience de l'évolution de la situation des femmes et continuer l'analyse féministe sans aucune perspective historique ? Le « privé est politique » leur est très étranger.

Les participantes expriment avoir appris certains aspects du féminisme et les transformations sociales issues du mouvement féministe, principalement dans leur trajectoire familiale. Elles disent que leur premier contact avec le féminisme s'est

souvent produit lors de discussions avec leurs mères et leurs grands-mères et par la prise de conscience des modifications dans leur structure familiale (« ma mère travaillait toujours »), dans l'équité des rôles, et surtout dans l'assignation des tâches domestiques dans la sphère privée (« mon père aidait ma mère avec les tâches domestiques »). Nous pouvons postuler que ce fut lors de ses échanges que les nouvelles connaissances entre les générations ont été transmises. La majorité des participantes disent que leur mère est leur source d'influence principale, source de socialisation primaire. Ce postulat confirme les propos de Darmon (2007) qui indique que la socialisation primaire est celle qui a lieu dans la famille, durant l'enfance et l'adolescence. Par les propos des participantes, nous pouvons postuler que cette transmission du féminisme et des valeurs féministes fut une transmission intergénérationnelle. Comme nous l'indique Quéniart, et collab., (2008), cette méthode de transmission des valeurs et de socialisation est celle en chaîne, mode traditionnel de transmission des valeurs, qui passent par les grands-parents directement aux parents et ensuite, aux enfants. Mais, cela nous semble bien insuffisant pour qu'advienne une société juste et égalitaire, respectant les droits des femmes.

Certaines participantes décrivent avoir appris du féminisme en regardant les différentes valeurs qu'adoptent les générations précédentes et comment celles-ci ne s'appliquent plus à leur réalité. Comment intègrent-elles les valeurs féministes dans leurs vies ? Principalement, en intégrant un respect mutuel par la valorisation des différences entre les sexes. Selon Paquette (1982, 2003), pour les jeunes femmes d'aujourd'hui, leurs actions et leurs choix sont basées sur des nouvelles valeurs de référence (nouvelles valeurs postmodernes) et des nouvelles valeurs de préférences (dossiers à l'heure actuelle). Nous reviendrons sur celles-ci un peu plus loin dans le texte.

Certaines participantes ont appris du féminisme par l'entremise de d'autres femmes de leur réseau social. Pour une participante, c'est par la prise de conscience de la pertinence du féminisme dans sa vie lorsqu'elle est confrontée à des situations sexistes qu'elle a pu ou pouvait agir. Pour d'autres, elles ont pris conscience qu'elles intègrent des valeurs

féministes (telles l'indépendance, l'empowerment, l'égalité) dans leur vie, au quotidien. La majorité des participantes disent avoir été influencées par le féminisme en reconnaissant les modifications qui se sont produites dans la sphère privée (division des tâches domestiques). Elles indiquent que l'égalité est presque atteinte dans la sphère publique (par l'insertion des femmes dans le monde du marché de travail, l'accès à l'éducation et par l'équité salariale). Pourtant, elles savent fort bien que l'égalité n'est pas atteinte.

## **5.2 Analyse du concept féministe (égalité et acquis)**

Malgré le fait qu'elles sont conscientes des luttes menées par le mouvement des femmes pour atteindre l'égalité, certaines participantes nient que le sexisme envers les femmes et les inégalités persistent toujours. Selon une participante, l'égalité entre les sexes serait achevée. Pourtant, la plupart des participantes expriment que le féminisme est nécessaire, et peuvent citer quelques exemples de sexisme qu'elles ont subi dans leurs vies personnelles et professionnelles, sans être conscientes que ce sont des exemples du sexisme ou de discrimination sexuelle. Leur prise de position à cet égard n'est pas toujours évidente. Toutefois, malgré l'accès à l'éducation, elles reconnaissent et expriment qu'elles doivent « travailler plus fort pour avoir la même chose qu'un homme ». La discrimination et le sexisme existent et sont subtils, mais la plupart des participantes ne sont pas vraiment capables de les nommer. Ainsi, elles reconnaissent et affirment que le sexisme existe toujours, mais elles le constatent souvent et davantage dans les pays en voie de développement. Nous pouvons postuler que cette incompréhension des jeunes femmes à l'égard de l'existence du sexisme dans leur réalité actuelle est un effet de leur manque d'expérience de vie et de travail, et un des effets des messages transmis aux jeunes femmes par les médias, en fait, du *backlash* anti-féministe, qui fait croire que l'égalité entre les hommes et les femmes est acquise et que les femmes détiennent maintenant autant de droits et de pouvoir que les hommes (Bromley et Ahmad, 2006 ; Faludi, 1993). Selon certaines chercheuses (Renzetti, 1987 ; Leaper, et collab., 2011 ; Liss et Erchull, 2010 ; Zucker et Bay-Cheng, 2010), une

expérience personnelle du sexisme agit comme catalyseur dans le développement de l'identité féministe, car pour s'identifier comme féministe, cela comprend une reconnaissance du sexisme.

Il est intéressant de noter qu'il existe une absence dans leurs propos autour des thèmes d'aliénation, de revendication, d'oppression des femmes, de victimisation, de patriarcat et de libération dans cette étude. Elles parlent plutôt d'acquisition, d'inclusion, d'empowerment, d'expression de soi, de liberté et de choix personnel (choix de carrière, d'avoir des enfants, de poursuivre des études). Leurs discours est similaire à celui noté dans l'étude de Bernier et Mallet (1997). Elles nomment les concepts suivants qu'elles associent au féminisme : le pouvoir, l'indépendance, le choix, l'égalité, l'équité et l'autonomie économique. Les participantes de cette étude ont nommé, à plusieurs reprises, le travail et l'autonomie économique des femmes comme étant des acquis et des concepts qu'elles associent avec le mouvement féministe. Pour elles, ces acquis représentent l'indépendance, et accordent aux jeunes femmes la liberté de choisir entre demeurer à la maison et/ou travailler à l'extérieur du foyer. Il n'en demeure pas moins qu'elles ne sont pas engagées pour défendre les acquis.

### **5.3 Besoins et dossiers actuels**

Les jeunes femmes indiquent que le féminisme est nécessaire pour maintenir les acquis et pour préserver les espaces et les programmes créés uniquement pour les femmes, au Canada et à l'étranger. Elles ont une vision relative et globale des besoins des femmes, en reconnaissant que les droits et la condition de vie des femmes dans les pays en voie de développement sont très différents de leur propre situation actuelle. Plusieurs participantes soulignent comment elles « sont chanceuses de vivre au Canada ». Les gains obtenus par les aînées féministes sont souvent pris pour acquis. Ceci dit, elles croient que le féminisme semble avoir plafonné et qu'elles doivent réorienter le mouvement pour lui donner une nouvelle définition et des nouveaux buts, selon leurs



besoins. Elles nomment, comme nouveaux enjeux qui devront animer le féminisme : la prostitution, la violence contre les femmes, la promotion des relations saines, la pauvreté, le choix à la maternité, l'accès à l'information pour les femmes dans des régions sous-développées (au Canada et ailleurs), l'élimination du stigma associé au féminisme, les avances médicales en matière de reproduction, et l'amélioration de l'estime de soi chez nos jeunes filles en diminuant ou même en éliminant l'influence qu'exercent les médias. Pour elles, tout se joue comme des dossiers qui ne sont pas sur l'agenda féministe alors qu'ils le sont, mais du moins elles ont entendu parler (Bromley et Ahmad, 2006 ; Bolliet et Schmitt, 2002 ; Poissant, 1982 ; Paquette, 1982 ; Bandura, 1997 ; Darmon, 2007 ; Quéniart, et collab., 2008 ; Henneron, 2005 ; Kruzynski, 2004 ; Dumont et Toupin, 1985 ; Gingras, 2006 ; Lamoureux, 1992 ; Oprea, 2008 ; Rousseau et Garceau, 2009).

Les participantes expriment qu'elles ne sont pas engagées dans l'action collective, bien que certaines participantes indiquent avoir participé dans quelques manifestations et activités féministes, à Sudbury et ailleurs. Elles poursuivent en ajoutant que l'action collective n'est pas nécessaire, bien qu'elles disent reconnaître son importance. La majorité des participantes sont peu investies dans l'engagement politique pour la cause des femmes. Elles indiquent qu'elles intègrent plutôt les valeurs féministes dans leur vie au quotidien, de façon individuelle. Tout comme les participantes dans l'étude de Guindon (1997), les jeunes femmes d'aujourd'hui associent l'engagement politique au militantisme et au radicalisme. Comme Descarries et Gill (1990, cité dans Guindon, 1997) l'ont souligné : « Les jeunes femmes n'éprouvent pas la nécessité de lutter contre une infériorisation qu'elles disent ne pas ressentir » (p. 92). Sont-elles trop préoccupées par leurs études pour participer aux formes d'engagement collectif ? Comme le disent Gaudet et Charbonneau (2002), connaissent-elles une absence de causes à défendre à l'heure actuelle ?

Les jeunes femmes de cette étude se disent être moins engagées dans l'activisme et le militantisme. Elles indiquent qu'elles adoptent et vivent les valeurs féministes d'une façon individuelle, dans leur vie au quotidien, plutôt que de s'engager dans l'action collective (Walker, 1995 ; Oprea, 2008). Leurs propos confirment les études de Quéniart, et collab., (2008), Gaudet et Charbonneau (2002), Guindon (1996), Godin (1990) et Bernier et Mallet (1997), qui postulent que les formes d'engagement se sont modifiées depuis une trentaine d'années. Ces auteures postulent que les jeunes femmes s'engagent plutôt à l'échelle régionale et surtout individuelle. Pour les jeunes femmes d'aujourd'hui, l'engagement se déplace et s'établit en fonction de l'individu. Ce sont des jeunes femmes qui se prennent en charge en construisant des récits plus souvent à caractère individuel que collectif. Cette forme d'engagement confirme les propos de Bromley et Ahmad (2006), qui indiquent que le discours féministe au Canada à l'heure actuelle est confronté à celui du néolibéralisme. Toujours selon Bromley et Ahmad (2006), l'activisme, par l'action individuelle, au lieu de collective, devient le modèle qui règne. Aux dires de Nelson, et collab., (2008), Reid et Purcell (2004), et Zucker (2004), plus les femmes participent à l'engagement social et politique pour améliorer la condition de vie des femmes, plus celles-ci se nomment « féministes ». Nous pouvons postuler que moins les femmes s'engagent dans l'activisme collective, moins elles adoptent l'appellation « féministes ».

Certaines jeunes femmes de l'étude valorisent le rôle maternel. Elles revendiquent le choix à la maternité. Plusieurs participantes l'ont indiqué comme un dossier à poursuivre par le mouvement des femmes. Bien que plusieurs de ces jeunes femmes aient connu une mère qui travaillait ou qui avait le choix de rester à la maison ou de travailler à l'extérieur du foyer, les jeunes filles semblent dire qu'elles perçoivent une dévalorisation du rôle maternel dans les dernières années. Quelques participantes voient même une incompréhension de la part de leurs amies, lorsqu'elles disent vouloir avoir des enfants et rester au foyer pour leur prodiguer des soins. À l'inverse, d'autres participantes expriment sentir une pression de la part de leur famille, surtout de la part

de leurs grands-mères, d'avoir des enfants à l'heure actuelle (pour celles qui sont dans des relations de couple). En ce sens, les jeunes femmes expriment qu'elles doivent justifier leur décision de poursuivre leurs études, exprimant et réalisant que le rôle maternel est un choix, et non une obligation. Selon Blais (2012), ce discours correspond à l'antiféminisme religieux et conservateur, qui insiste sur les valeurs traditionnelles du « bon vieux temps ». Les participantes reconnaissent toutefois que prendre un congé de maternité pourra leur poser problème lorsqu'elles seront dans le marché du travail. Elles sont conscientes qu'elles auront à vivre avec la diminution de leur condition financière. Elles indiquent que ce sont les femmes qui sont pénalisées dans la sphère publique lorsqu'elles choisissent d'avoir des enfants, et que cela est perçu négativement de la part des employeurs. Finalement, les participantes indiquent et prévoient une juste répartition entre le conjoint et elle, des tâches associées à élever leurs enfants.

Les participantes expriment reconnaître qu'il y a encore une différence dans la socialisation des filles et des garçons. Elles reconnaissent les attitudes et les valeurs traditionnelles qu'elles remettent en question, tout particulièrement, la religion, qui pour elles présente des valeurs traditionnelles, comme étant une barrière aux jeunes filles à l'heure actuelle. Elles perçoivent la religion comme étant infériorisant et exclusif aux femmes, notant, par exemple, que le rôle du Pape a toujours été, et continue à être, détenu par un homme. Pour les participantes, le clergé catholique promeut l'assignation des rôles traditionnels hommes/femmes (mère au foyer/homme pourvoyeur) et restreint le choix et l'indépendance économique des femmes.

Tout comme les résultats obtenus dans les études de Guindon (1997), et de Bernier et Mallet (1997), les participantes s'objectent à ce que le mouvement des femmes demeure exclusif aux femmes, en citant, à maintes reprises, l'importance d'inclure les hommes dans le mouvement. Elles sont convaincues que les possibilités sont multiples afin qu'advienne une société égalitaire si les hommes sont inclus dans le mouvement. Elles citent l'importance de s'unir et de travailler ensemble pour améliorer les conditions des

femmes, mais sans délaisser les hommes. Selon les participantes, le féminisme doit aussi inclure des femmes de divers milieux, et les causes à défendre à l'heure actuelle incluent la mixité et l'inclusivité des hommes au sein du mouvement des femmes, la mondialisation, la prostitution, l'accès à la technologie, les problèmes soulevés par l'avènement des techniques de reproduction médicalement assistés, la violence faite aux femmes, la pauvreté, l'élimination du stigma associé au féminisme, et réduire, ou même éliminer l'influence qu'ont les médias sur les jeunes filles.

#### **5.4 Identité féministe**

Les jeunes femmes de cette étude, tout comme celles de l'étude de Guindon (1997), rejettent l'appellation publique « féministe ». Il est clair par les réponses des participantes qu'il existe un stigma associé au féminisme et, plus particulièrement, à l'aile radicale du mouvement. Tel qu'indiqué par Dumont (2009), « l'étiquette même de féministe se modifie, et c'est tout le féminisme qui est désormais présenté comme « radical » ». C'est cette seule image qu'elles retiennent du mouvement des femmes. La majorité des participantes choisissent ne pas se nommer « féministe » en raison de l'image négative et radicale que le terme incarne. Cette image négative ne représente pas leur conception actuelle du féminisme. Plutôt, elles adoptent, comme dans l'étude de Guindon (1997), des termes comme « humaniste » ou égalitaristes pour se représenter et se définir. Pour elles, ces termes sont plus inclusifs et plus représentatifs de leurs valeurs. Elles poursuivent, en ajoutant que le féminisme est mal perçu et compris par le public, et surtout par les hommes. Pour cette raison, la majorité expriment refuser l'appellation « féministe » en public, mais, selon l'occasion, l'accepte en privé. Comme l'indique Zucker et Bay-Cheng (2010), pour les jeunes femmes qui adhèrent aux principes du féminisme mais qui ne s'identifient pas comme féministes, la revendication des droits des femmes et le renoncement du sexisme sont les produits du néolibéralisme, et non les fruits du mouvement féministe.

Selon les participantes, pour éviter cette mauvaise perception du féminisme, qui, selon elles, a été véhiculé par les médias, nous devons éduquer le public au sujet du féminisme. Elles indiquent que c'est par la transmission des valeurs féministes à leurs enfants (garçons et filles), et en incluant le féminisme et son historique dans le curriculum scolaire aux niveaux élémentaire, secondaire et postsecondaire, que cela pourrait s'accomplir. Selon les participantes, le féminisme est aussi une façon de vivre, non seulement une théorie apprise dans la salle de classe.

Les jeunes femmes montrent que plusieurs stéréotypes au sujet du féminisme proviennent des médias, ce qui confirme les propos de Bromley et Ahmad (2006), qui postulent que le ressac antiféministe répond aux orientations néolibérales et aux médias, qui visent à instaurer une image négative du mouvement féministe. Ces chercheuses poursuivent, en ajoutant que les médias exercent aussi une immense pression sur les jeunes femmes en propageant, de façon continuelle, l'image de la femme idéale, avec un corps parfait, qui est forte et indépendante, qui accomplit « multitâches » sans arrêt. Les participantes indiquent ne pas pouvoir atteindre cet idéal et que cette image nuit surtout à l'estime de soi des jeunes filles. De plus, les participantes ajoutent ne pas en avoir beaucoup de modèles féministes en grandissant, sauf souvent ceux véhiculés par les médias. Une participante a nommé un caractère fictif, celui de « *Xena la Guerrière* », une émission sur la télévision dans les années 1990 au sujet d'une femme qui se battait, comme étant une de ses modèles féministes.

Comment le mouvement antiféministe a-t-il traversé le mouvement féministe en Ontario français ? Tel que déjà mentionné, selon les participantes, les médias ont véhiculés une image négative du féminisme. De plus, nous l'entendons dans le discours de certaines participantes. Il se manifeste comme un discours qui nie l'existence du sexisme et présuppose que l'égalité est achevée entre les femmes et les hommes. Selon Blais (2012), ce discours du sexisme représente une des trois tendances de l'antiféminisme, celle de l'antiféminisme ordinaire. Toutes les participantes étaient ambivalentes dans

leurs réponses lorsqu'on leur a demandé si elles avaient vécu du sexisme ou encore, si elles croyaient que l'égalité avait été achevée. La deuxième tendance antiféministe, celle de l'antiféminisme religieux et conservateur, insiste sur les valeurs religieuses et morales « du bon vieux temps ». Par exemple, ce discours est apparu dans les propos de Bibiane. Malgré la reconnaissance qu'elle accorde au fait qu'il s'est produit une modification dans l'assignation des tâches domestiques des hommes et des femmes dans la sphère privée, Bibiane croit que les tâches ménagères demeurent sa responsabilité. Et elle n'est pas la seule participante à penser ainsi. Mais pour Bibiane, elle l'illustre à partir des propos de sa grand-mère lorsque celle-ci parle du féminisme briseur de famille :

« C'est vrai ma grand-mère dit tout le temps que le féminisme a brisé les familles parce que la mère était supposée de rester à la maison et prendre soin [...]. Donc, le féminisme a ruiné toutes les familles. Et quand ma mère allait travailler, ma grand-mère disait : « tu devrais rester à la maison et ne pas laisser n'importe qui garder ta famille, tes enfants » (Bibiane).

Enfin, la troisième tendance, toujours selon Blais (2012), est la forme la plus active, celle du masculinisme. Son discours s'articule autour des thèmes du trop grand pouvoir des femmes et des féministes, des excès du féminisme et de la « victimisation » des hommes. Ce discours présuppose que les hommes se sentent menacés par le féminisme. Voici quelques citations des participantes à cet effet : « les hommes peuvent être un peu perdus là dedans aussi », « il y a un courant qui dit que les femmes sont mieux et moi je ne suis pas comme ça », et « j'adore mon frère, je pense qu'il est aussi beau que moi, comme, moi, je pense, que je suis vraiment pour l'égalité », « des fois, on pousse trop fort ». Bref, nous savons que l'égalité n'est pas achevée. Comme l'indique Devreux et Lamoureux (2012), ces discours antiféministes tiennent à garder en place l'oppression subie par les femmes.

Sur la question du sexisme, la majorité des participantes expriment ne pas avoir connu ce type d'expériences de discrimination. Pourtant, elles en fournissent quelques exemples. Elles ne savent pas nécessairement comment les nommer pour elles-mêmes, mais elles expriment qu'il existe encore de l'oppression, de la discrimination et du sexisme dans les pays en voie de développement. Aux dires de certaines auteures, Leaper, et collab., (2011), Zucker et Bay-Cheng (2010), Liss et Erchull (2010), et Renzetti (1987), une expérience personnelle du sexisme et une reconnaissance du sexisme agit comme catalyseur dans le développement de l'identité féministe. Leurs études démontrent que plus les femmes sont exposées à des expériences du sexisme, plus celles-ci adoptent l'appellation « féministe ». Ainsi, si les jeunes femmes d'aujourd'hui nient l'existence du sexisme, même s'il persiste, cela peut être un facteur qui influence leur hésitation de se nommer « féministe ».

Selon Garceau (1995), les études au sujet de l'évolution et l'historique de l'identité des Franco-Ontariennes révèlent qu'il s'est produit des changements significatifs dans la structure et dans le développement de cette identité et du modèle familial chez les femmes de l'Ontario français. Garceau (1995) explique que, pour les femmes nées pendant la crise économique des années 30, ou pendant la guerre ou immédiatement après (1928 – 1947), la domination masculine et l'Église exerçaient beaucoup d'influence dans la famille. Le rôle des femmes francophones était centré sur le support émotif du mari, le soin des enfants, et l'entretien ménager. Pour les hommes, la famille représentait un havre de paix contre un monde extérieur menaçant. Graduellement, des changements se sont produits dans le modèle familial et le rôle des femmes francophones. Le modèle familial fut marqué par l'insertion des femmes dans le marché du travail après la Seconde Guerre. Toujours selon Garceau (1995), elle poursuit, en ajoutant que suite à ces années d'après-guerre, les femmes de l'Ontario français se sont faites reléguées aux foyers, exclues de la sphère publique. Elles sont devenues responsables de jouer le rôle d'éducatrice de leurs enfants. L'ensemble des

responsabilités à l'intérieur de la famille est assumée par les femmes. Elles se sont conformées aux attentes définies par le clergé catholique.

Depuis, qu'en est-il du développement de l'identité des jeunes femmes de l'Ontario français ? Les jeunes femmes Franco-Ontariennes d'aujourd'hui sont héritières de ces nouvelles valeurs personnelles et culturelles (Paquette, 2003) qui se sont forgées dans l'intersection entre les transformations familiales et les revendications de leurs mères, militantes de la deuxième vague du mouvement féministe. Conjugué avec les effets du ressac antiféministe qui ont traversé, et qui continuent à percer le féminisme de l'Ontario français, et l'émergence des valeurs néolibérales durant cette décennie (produits du capitalisme), nous témoignons l'émergence d'une nouvelle identité féministe postmoderne et des nouvelles valeurs postmodernes (Rezsohazy, 2006) chez les jeunes femmes de l'Ontario français.

Ainsi, nous pouvons postuler que la formation de l'identité féministe des jeunes femmes francophones est en voie de transformation. Les jeunes femmes rejettent l'appellation « féministe » bien qu'elles se disent adhérer à certaines valeurs féministes. Tel que mentionné, Liss et Erchull (2010) et Erchull, et collab., (2009) maintiennent que, pour les jeunes femmes d'aujourd'hui, le stade de synthèse du modèle de Downing et Roush (1985) est maintenant leur premier stade de développement de leur identité féministe. Ainsi, pour ces auteures, les jeunes femmes d'aujourd'hui n'évoluent pas à travers les stades de façon progressive comme dans le modèle de Downing et Roush (1985). Plutôt, ces auteures poursuivent en affirmant que les femmes qui s'identifient comme féministes ont des croyances plus libérales. Ainsi, la définition qu'ont les jeunes femmes du féminisme aujourd'hui diffère de celle des générations précédentes. En appuyant les propos de ces auteures, nous pouvons postuler que les résultats de notre étude montrent que les jeunes femmes se trouvent dans le stade de développement de synthèse.



Les jeunes femmes d'aujourd'hui, héritières des acquis du mouvement des femmes, redéfinissent le féminisme et leur identité féministe à l'heure actuelle, en fonction de leurs besoins. Elles ont une vision du féminisme qui est inclusive et elles refusent le statut de victime. Elles rejettent l'infériorisation des femmes. Elles ne s'opposent pas aux différences, plutôt, leur discours intègre l'égalité et l'inclusivité comme valeurs postmodernes. Ce sont des jeunes femmes qui s'approprient de la technologie, via les médias et l'internet en masse pour véhiculer leur réalités diverses.

Par l'entremise de cette étude, les jeunes femmes de l'Ontario français nous révèlent qu'elles ne se dissocient pas du féminisme. Plutôt, elles sont en mesure de redéfinir leurs buts et leurs valeurs féministes, propres à leur génération, et de définir leur propre féminisme et identité féministe. Comme l'indique Paquette (2003) : « les valeurs dominantes de la société commencent à se transformer le jour où le nombre de personnes qui décident de vivre autrement est suffisant ».

Les jeunes femmes de l'Ontario français sont en mesure de créer un nouveau féminisme, un féminisme postmoderne qui revendique la complémentarité, la transformation des savoirs, la déconstruction des mentalités socialement construites (sexes, genre, différences) et la priorisation du choix de s'auto-définir, et non l'acceptation des rôles prédéfinis par la société. Elles rejettent le modèle familial traditionnel imposé à leurs grands-mères par le clergé catholique. Les participantes confirment les propos de Rousseau et Garceau (2009), Rousseau, (2011); Bromley et Ahmad (2006), Rezsohazy (2006), et Kruzynski (2004), qui soutiennent que le féminisme postmoderne est à l'exemple des générations de jeunes femmes d'aujourd'hui. Ce sont des jeunes femmes qui ne s'identifient pas nécessairement au féminisme et comme féministe, mais qui ont intériorisé les valeurs féministes postmodernes égalité hommes/femmes, liberté de décider, d'agir, d'être. Tel qu'indiqué par Grbich (2004, cité dans Liamputtong, 2007), pour le féminisme postmoderne, « la multiplicité des récits de vie et les expériences

personnelles des femmes sont valides, et non regroupés sous une seule catégorie d'inégalité » (p. 16).

Somme toute, bien que les dernières études sur les jeunes femmes francophones et le féminisme datent de plus de 18 ans, notamment celles de Bernier et Mallet (1997) et Guindon (1997) et plus de 25 ans depuis l'étude de Godin (1990), nous réalisons que les réponses des participantes sont relativement similaires à celles des participantes de ces recherches. Pour ces jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans, qui ont grandi pendant les années 1990 à présent, elles se disent « féministe » en privé, mais rejettent l'appellation « féministe » en publique. Pour elles, ce mot engendre encore une image négative et radicale du mouvement des femmes. Par l'entremise de cette étude, nous pouvons postuler que les jeunes femmes francophones de l'Ontario français s'identifient moins comme « féministe » mais qu'elles adhèrent tout de même aux valeurs féministes.

Tel que déjà mentionné, l'importance d'une recherche féministe est de sensibiliser les jeunes femmes par rapport à leur propre situation afin de mieux cerner leurs besoins et de susciter des changements et l'amélioration de leurs conditions de vie dans la société. Dans cette perspective, cette recherche féministe est davantage orienté vers la pratique, dans le sens où elle confirme l'expérience des jeunes femmes et la ratifie comme légitime, ce qui valide le récit de leurs expériences personnelles et collectives dans leur contexte, et ce, d'une façon inter reliée.

Nous espérons que les résultats de cette recherche puisse orienter et alimenter des actions favorisant l'amélioration de la condition des vies des femmes, surtout sur les plans politique (lutter pour le changement) et éducationnel (en traçant un portrait social des jeunes femmes francophones et en mettant à lumière l'absence de l'historique du mouvement des femmes et celui de l'Ontario français dans le contenu des cours, tant aux paliers élémentaires et secondaires, qu'au niveau postsecondaire). Nous espérons que les

résultats de l'étude puissent être utilisés autant par les intervenantes œuvrant dans le domaine du service social que par les chercheurs.

## CONCLUSION

Dans le cadre de notre recherche, nous avons voulu connaître comment les jeunes femmes francophones âgées de 18 à 24 ans et inscrites aux études universitaires à l'Université Laurentienne, définissent le féminisme et si elles s'identifient comme féministes. De plus, nous avons voulu connaître si elles adoptent les valeurs féministes et comment elles intègrent ces valeurs féministes dans leur vie quotidienne. Nous avons aussi voulu explorer comment ces jeunes femmes ont été influencées par plus d'un demi-siècle de féminisme ? Quelle est leur vision du féminisme à l'heure actuelle ? Quelle importance le féminisme revêt-il dans leur vie ? Les jeunes femmes adhèrent-elles aux valeurs fondamentales du féminisme et aux principes du mouvement féministe ? Leurs discours et leurs attitudes subissent-elles l'influence du féminisme ? Connaissent-elles l'histoire du mouvement féministe en Ontario français ? Voilà quelques-unes des interrogations qui ont constitué le fil conducteur du présent mémoire. Plus précisément, nous avons voulu mettre l'accent sur le savoir et le vécu des jeunes femmes francophones, favorisant leur point de vue en leur donnant une voix, dans leur milieu, afin de confirmer leurs expériences comme légitimes.

Afin de pouvoir répondre à ces questions, nous avons effectué une recherche féministe qualitative. Nous avons interviewé, au total, 13 jeunes femmes francophones, âgées de 18 à 24 ans, inscrites aux études universitaires de l'Université Laurentienne, située à Sudbury, en Ontario, par l'intermédiaire de quatre groupes de discussion. L'information partagée par les participantes permet de mieux connaître leurs réalités face à ces questions à l'heure actuelle. Bien que les résultats ne soient pas généralisables à toute la population de jeunes femmes francophones inscrites aux études universitaires de l'Ontario français, cette recherche apporte des connaissances nouvelles et permet de tracer un portrait social des jeunes femmes francophones. Ce type d'information si disséminée pourrait permettre de connaître davantage les besoins et la réalité des jeunes

femmes francophones eu égard au féminisme et au mouvement féministe en Ontario français. En effet, cette étude s'ajoute à littérature sur ce sujet, et peut servir à contribuer à l'amélioration de la condition féminine, plus particulièrement, celle des jeunes femmes. De plus, cette étude peut servir comme point de départ pour les futures recherches ayant trait aux jeunes femmes francophones sur ce sujet. Par exemple, il y aurait lieu d'explorer s'il existe des similitudes ou des différences dans la vision et la définition qu'adoptent les jeunes femmes francophones qui ne sont pas inscrites aux études postsecondaires au sujet du féminisme. De plus, y aurait-il plus de jeunes femmes qui adoptent l'appellation « féministe » si elles sont inscrites dans un programme d'études féministes ? Selon Reid et Purcell (2004), plus les femmes sont exposées au féminisme, plus celles-ci s'identifient comme féministes. Il y aurait lieu d'explorer aussi, tout comme les études de Nelson et collab., (2008) et Liss et collab., (2004) si avoir une mère qui s'identifie comme « féministe » agit comme variable additionnelle qui pourrait influencer l'adoption de l'appellation « féministe » chez les femmes francophones. Les résultats de ces chercheuses ont montrés que plus les jeunes femmes avaient une mère qui se nommaient « féministes », plus celles-ci se nommaient « féministes » et plus ces jeunes femmes s'engageaient socialement.

Allons-nous connaître une érosion de l'engagement politique chez les jeunes femmes? Plusieurs participantes citent qu'elles ne croient pas que l'engagement politique est important. Une étude sur ce sujet pourrait explorer et analyser leur vision de l'action collective et le niveau d'engagement politique chez les jeunes femmes. Une étude pourrait explorer si ces jeunes femmes sont engagées d'une façon collective ailleurs, ou dans d'autres domaines. De plus, une étude pourrait s'effectuer auprès des jeunes femmes francophones qui ont des enfants pour voir si celles-ci montrent un taux d'engagement plus élevé, et si elles adoptent l'appellation « féministes ». Aux dires de Gaudet et Charbonneau (2002) :

L'absence d'activités militantes des jeunes femmes s'explique entre autres par une certaine absence de causes à défendre dans cet espace de proximité qu'elles privilégient; absence de cause qui peut s'expliquer d'abord par leur position dans leur trajectoire familiale et professionnelle. La plupart n'ont pas encore d'enfant, pour lequel elles seront sollicitées à s'engager à la garderie, puis à l'école. La plupart ont un travail, ou sont encore suffisamment confiantes de s'en trouver un, pour ne pas vivre une condition importante de désaffiliation sociale qui pourrait les inciter à participer à des mouvements collectifs de protection ou de revendications de droits sociaux (p. 101-102).

Quant aux limites du présent projet de recherche, premièrement, rappelons qu'il a été complété comme exigence partielle de la maîtrise en service social. Ce projet est le premier que la présente chercheure effectue à titre de chercheure principale. Deuxièmement, nous avons connu des difficultés sur le plan du recrutement. Nous aurions voulu recruter 15 participantes volontaires pour cette recherche. Nous n'en avons obtenu que 13 participantes. Un plus large bassin de participantes aurait probablement enrichi la discussion. Il est recommandé de demander et d'obtenir l'appui des associations des étudiants et étudiantes universitaires dans la diffusion de l'information sur la recherche et d'inclure une récompense financière (s'il y a lieu) dans l'annonce publicitaire, au départ du recrutement. Ces recommandations pourraient appuyer le processus de recrutement.

En conclusion, tel qu'exprimé par les participantes, il est fondamental et essentiel de continuer l'analyse féministe et les études au sujet des jeunes femmes de l'Ontario français et sur le féminisme. Toutes les participantes ont exprimé ne pas connaître l'historique du féminisme, ni du mouvement des femmes au Canada, et ces courants de pensée. Elles en connaissent aussi trop peu sur l'historique et l'évolution du mouvement des femmes francophones de l'Ontario français. La recommandation principale de cette étude est que nous devons inclure ces thématiques dans le contenu du curriculum à tous les paliers éducationnels : élémentaire, secondaire et postsecondaire. Plusieurs recherches ont montré qu'être exposée à l'idéologie féministe entraîne une perception positive du féminisme et, par conséquent, plus les femmes s'identifient comme

féministe, plus elles participeront aux changements sociaux (Liss, et collab., 2004; Myaskovsky et Wittig, 1997; Reid et Purcell, 2004; Williams et Wittig, 1997; Leaper, et collab., 2011).

Toutes les participantes ont manifesté un intérêt de connaître les résultats de cette recherche. Plusieurs ont cité que les discussions et les échanges furent pour elles un « éveil de conscience sur le féminisme ». Continuons à élargir les perspectives de ces jeunes femmes sur le féminisme et particulièrement, sur le féminisme en Ontario français. Il importe de connaître l'orientation future du féminisme et les besoins de nos jeunes femmes. De plus, nous espérons que les résultats de cette recherche seront utiles pour démarrer d'autres études portant sur les jeunes femmes francophones de l'Ontario français et le féminisme.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abid, Sherazad. 2006. « Et elles, qu'en pensent-elles ? Table ronde sur les comités de condition féminine ». *Recherches féministes*, vol. 19, no 1, p. 129-146.
- Affaire du viol collectif de New Delhi. [En ligne]. Adresse URL : [http : //www.fr.wikipedia.org](http://www.fr.wikipedia.org). (Page consultée le 12 juin 2014)
- Aikau, Hokulani, Karla Erickson et Wendy Leo Moore. 2003. «Three Women's Writing/Riding Feminism's Third Wave», *Qualitative Sociology*, vol. 26, no 3, p. 397-425.
- Baillargeon, D. 1991. *Ménagères au temps de la crise*. Montréal: Éditions du remue-ménage.
- Bandura, Albert. 1997. *Self-Efficacy - The Exercise of Control*. New York, W.H. Freeman and Company.
- Bardin, Laurence. 1977. *L'analyse de contenu*. Paris, PUF.
- Baril, Audrey. 2007. « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler ». *Recherches féministes*, vol. 20, no 2, p. 61-90.
- Beaudry, Micheline. 1984. *Les Maisons de femmes battues au Québec*. Saint-Sauveur des Monts (Qc), Les Éditions E.T.C. inc.
- Bernier, Christiane et Renée Mallet. 1997. « Les jeunes et leurs visions du féminisme ». *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 3, no 2, p. 128-142.
- Bihr, Alain. 2011. *L'idéologie néolibérale*. [En ligne]. Adresse URL : [http : //semen.revues.org/8960](http://semen.revues.org/8960). (Page consultée le 19 octobre 2012).
- Blais, Mélissa. 2012. « Y a-t-il un «cycle de la violence antiféministe » ? Les effets de l'antiféminisme selon les féministes québécoises ». *Recherches féministes*, vol. 25, no 1, p. 127-149.
- Bolliet, Dominique et Jean-Pierre Schmitt. 2002. *La socialisation – thèmes et débats*. Paris, Boréal.



- Bouchard, Lyne. 2003. « Les principes d'intervention à la Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario ». *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 9, no 1, p. 216-221.
- Bromley, Victoria et Aalya Ahmad. 2006. « Wa(i)ving Solidarity. Feminists Activists Confronting Backlash ». *Canadian Woman Studies*, vol. 25, nos 3 et 4. CBCA Complete.
- Brunet, L. 1992. *Almanda Walker-Marchand 1968-1949. Une féministe franco-ontarienne de la première heure*. Ottawa : Les Éditions l'Interligne.
- Brunet, Lucie et Marie-Luce Garceau. 2004. *Faire autant avec si peu... Bilan et profil des services en matière de violence contre les femmes*. Ottawa, Action ontarienne contre la violence faite aux femmes.
- Butler, Judith. 1990. *Gender Trouble and The Subversion of Identity*. New York and London : Routledge.
- Butler, Judith. 2003. « Les femmes » en tant que sujet du féminisme ». *Raisons politiques*, no 2, p. 85-97.
- Campbell, Rebecca et Sharon M. Wasco. 2000. « Feminist Approaches to Social Science: Epistemological and Methodological Tenets ». *American Journal of Community Psychology*, vol. 28, no 6, p. 773-791.
- Cardinal, Linda et Cécile Coderre. 1990. « Pour les femmes : éducation et autonomie. La place des femmes francophones hors Québec dans le domaine de l'éducation au Canada ». Ottawa, Réseau National Action Éducation Femmes.
- Cardinal, Linda. 1992. « La recherche sur les femmes francophones vivant en milieu minoritaire : un questionnement sur le féminisme ». *Recherches féministes*, vol. 5, no 1, p. 5-29.
- Centre Victoria pour femmes. [En ligne]. Adresse URL : <http://www.centrevictoria.ca/>. (Page consultée le 23 avril 2014).
- Chamberland, Line et Johanne Paquin. 2005. « Penser le genre, penser l'hétérosexualité : un défi pour la troisième vague du féminisme ». Dans *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal, Les éditions remue-ménage, p. 119-131.
- Charte des droits et libertés. [En ligne]. Adresse URL : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/const/page-15.html>. (Page consultée le 15 mars 2015).

- Coble, Dorothy Sue. 1999. « A Spontaneous Loss of Enthusiasm: Workplace Feminism and the Transformation of Women's Service Jobs in the 1970s ». *International Labor and Working-Class History*, no 56, p. 23-44.
- Coderre, Cécile et Arpi Hamalian. 1992. « Des femmes de la francophonie ». *Recherche féministes*, vol. 5, no 1, p. 1-4.
- Coderre, Cécile. 1995. « Femmes et santé, en français s'il-vous-plaît ». *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 1, no 2, p. 38-71.
- Coderre, Cécile et Joanne Hart. 2003. « Pratiques d'intervention féministe auprès des femmes survivantes d'agression à caractère sexuel : le contexte franco-ontarien ». *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 9, no 1, p. 186-210.
- Coole, Diana. 1994. « Whither Feminism? ». *Political Studies*, vol. 42, no 1, p.128-134.
- Corbeil, Christine et Francine Descarries. 2003. « La Famille : une institution sociale en mouvance ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, no 1, p. 16-26.
- Darmon, Muriel. 2007. *La socialisation*. Paris, Colin.
- De Beauvoir, Simone. 1949. *Le deuxième sexe*. Paris, Gallimard.
- Déclaration universelle des droits de l'homme. [En ligne]. Adresse URL : <http://www.un.org/fr/documents/udhr/index2.shtml>. (Page consultée le 15 mars 2015).
- Descarries, Francine. 2003. « Regards sociologiques sur le féminisme contemporain », dans *Les classiques des sciences sociales*, à l'occasion du colloque « 30 ans d'action, ça porte fruit! », marquant le 30<sup>e</sup> anniversaire du Conseil du statut de la femme du Québec, Montréal, le 23 mai 2003.
- Descarries, Francine. 1998. « Le projet féministe à l'aube de XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens ». Dans le cadre de la collection : *Les classiques des sciences sociales*, [En ligne]. Adresse URL : [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/). (Page consultée le 23 mars, 2007).
- Descarries-Bélanger, Francine et Shirley Roy. 1992. *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée : essai de typologie*, 2<sup>e</sup> édition, Ottawa, CRIAW/ICREF.
- Devreux, Anne-Marie et Diane Lamoureux. 2012. « Les antiféministes : une nébuleuse aux manifestations tangibles ». *Recherches féministes*, vol, 25, no 1, p. 3-14.

- Downing, Nancy E, et Kristin L. Roush. 1985. « From Passive Acceptance to Active Commitment: A Model of Feminist Identity Development for Women ». *The Counselling Psychologist*, vol. 13, no 4, p. 695-709.
- Dumais, Monique. 1996. *Préoccupations écologique et éthique féministe*, [En ligne]. Adresse URL : <http://www.religiologiques.uqam.ca/no13/13a08m.html>. (Page consultée le 19 janvier 2007).
- Dumont, Micheline et Louise Toupin. 2003. *La pensée féministe au Québec : anthologie, 1900 – 1985*. Montréal, Les éditions du remue-ménage.
- Duncan, Lauren E. « Women's Relationship to Feminism: Effects of Generation and Feminist Self-Labeling ». 2010. *Psychology of Women Quarterly*, vol. 34, p. 498-507.
- Du Ranquet, Mathilde. 1991. *Les approches en service social*. Québec, Edisem.
- Erchull, Mindy J., Miriam Liss, Katherine A. Wilson, Lindsey Bateman, Ashleigh Peterson et Clare E. Sanchez. 2009. « The Feminist Identity Development Model : Relevant for Young Women Today? ». *Sex Roles*, vol. 60, p. 832-842.
- Faludi, S. 1993. *Backlash. La guerre froide contre les femmes*. Paris, Éditeur Des femmes.
- Garceau, Marie-Luce. 2012. *Formation en matière de violence faite aux femmes. Partie 1 : Historique et fondements. Module 1.3 : Oppression des femmes et de certains groupes de femmes*. Ottawa, Action ontarienne contre la violence faite aux femmes.
- Garceau, Marie-Luce. 1997. *Conférence d'ouverture au colloque « Visibles et partenaire »*. Le 8 mai 1997. Sudbury, Université Laurentienne.
- Garceau, Marie-Luce. 1995. *Franco-Ontariennes de 45 à 64 ans : analyse de leurs conditions de vie*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Garceau, Marie-Luce. 1992. *Relevons le défi!* Actes du colloque sur l'intervention féministe dans le nord-est de l'Ontario. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Garceau, Marie-Luce, avec la collaboration de Thérèse Granmont et de Sylvie Larocque. 1997. « Visibles et partenaires. Pratiques et recherches féministes ». *Reflets, revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*, vol. 3, no 2, p. 119-131.

- Garceau, Marie-Luce et Lucie Brunet. 2004. *États généraux 2004. Développement des services en français en matière de violence contre les femmes. Rapport des États généraux*. Ottawa, Action ontarienne contre la violence faite aux femmes.
- Gaudet, Stéphanie et Johanne Charbonneau. 2002. « Responsabilité sociale et politique chez les jeunes femmes ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 37, p. 79-103.
- Gauthier, Madeleine. 1996. « Femmes, mais jeunes aussi... ». *Recherches féministes*, vol. 9, no 2, p. 85-111.
- Gauthier, Madeleine. 2008. *La mouvance sociale des jeunes : quelques approches*. Colloque « Les étudiants en mouvance : quels défis pour les collèges et les universités ? » Consortium d'animation sur la persévérance et la réussite en enseignement supérieur, Colloque du CAPRES, le 8 mai.
- Geoffrion, Paul. 1992. « Le groupe de discussion ». Dans *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*. Sous la direction de B. Gauthier, 2<sup>ième</sup> édition, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 311-335.
- Gérome, Marie-Hélène. 2000. « La Marche mondiale des femmes en l'an 2000 en Ontario français ». *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 6, no 1, p. 192-196.
- Gingras, Carole. 2006. « Et elles, qu'en pensent-elles? Table ronde sur les comités de condition féminine. » *Recherches féministes*, vol. 19, no 1, p. 129-146.
- Godin, Colette. 1990. « Que pensent Danièle et ses copines ? Le mouvement féministe et la relève », *Femmes d'action*, vol. 19, no 3, p.19.
- Godin, Colette et Ghislaine Sirois. 1996. « La violence faite aux femmes : analyse de la situation en Ontario français ». *Reflets, revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*, vol. 2, no 1, p. 116-133.
- Guindon, Geneviève, 1996. *Les opinions et perceptions de jeunes femmes à l'égard du féminisme*. Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- Guindon, Geneviève. 1997. « Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions de femmes de moins de trente ans ». *Reflets, revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*, vol. 3, no 2, p. 201-213.
- Henneron, Liane. 2005. « Être jeune féministe aujourd'hui: les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain ». *L'Homme et la société*, vol. 4, no 158, p. 93-111.

- Himmelweit, Susan. 2002. « Making Visible the Hidden Economy: The Case for Gender-Impact Analysis of Economic Policy ». *Feminist Economics*, vol. 8, no 1, p. 49-70.
- Krusynski, Anna. 2004. « De l'Opération SalAMI à Némésis : le cheminement d'un groupe de femmes du mouvement altermondialiste québécois ». *Recherches féministes*, vol. 17, no 2, p. 227-262.
- Lamoureux, Diane. 1994. « Vivons-nous dans un monde postféministe ? » *Philosophiques*, vol. 21, no 2, p. 321-323.
- Lamoureux, Diane. 1992. *Nos luttes ont changé nos vies. L'impact du mouvement féministe*. [En ligne]. Adresse URL : [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales). (Page consultée le 24 juin, 2007).
- Leaper, Campbell et Diana M. Arias. 2011. « College Women's Feminist Identity: A Multidimensional Analysis with Implications for Coping with Sexism ». *Sex Roles*, vol. 64, p.475-490.
- Legault, Marie-Josée. 2006. « Qui donc parlait de contradiction secondaire déjà ? Femmes, programmes d'accès à l'égalité et syndicats ». *Recherches féministes*, vol. 19, no 1, p. 97-128.
- Liamputtong, Pranee. 2006. *Researching the Vulnerable. A Guide to Sensitive Research Methods*. London, Sage Publications Ltd.
- Lipman-Blumen, Jean et Ann R. Tickamyer. 1975. « Sex Roles in Transition: A Ten-Year Perspective ». *Annual Review of Sociology*, vol. 1, p. 297-37.
- Linton, Ralph. 1986. *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris, Éditions Dunrod.
- Liss, Miriam, Mary Crawford et Danielle Popp. 2004. « Predictors and Correlates of Collective Action ». *Sex Roles*, vol. 50, nos 11-12, p. 771-779.
- Liss, Miriam et Mindy J. Erchull. 2010. « Everyone Feels Empowered : Understanding Feminist Self-Labeling ». *Psychology of Women Quarterly*, vol. 34, p. 85-96.
- Maillé, Chantal. 2001. « Ouvrage recensé : Christine Delphy: L'ennemi principal, tome 2 : « Penser le genre ». *Recherches féministes*, vol. 14, no 2, p. 165-168.
- Mansbridge, Jane et Shauna L. Shames. 2012. « Vers une théorie du *backlash* : la résistance dynamique et le rôle fondamental du pouvoir ». *Recherches féministes*, vol. 25, no 1, p. 151-162.

- Mayer, Robert et Francine Ouellet, Marie-Christine Saint-Jacques, Daniel Turcotte et collaborateurs. 2000. *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur.
- Michaud, Jacinthe. 2003. « Pratiques féministes, éducation populaire et conscience identitaire : le 5<sup>e</sup> colloque du RCFO ». *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 9, no 1, p. 180-185.
- Miller, Joanne et Howard H. Garrison. 1982. « Sex Roles in Transition: A Ten-Year Perspective ». *Annual Review of Sociology*, vol. 8, p. 237-262.
- Moradi, Bonnie et Linda Mezydlo Subich et Julia C, Phillips. 2002. « Revisiting Feminist Identity Development Theory, Research, and Practice ». *The Counselling Psychologist*, vol. 3, no 1, p. 6-43.
- Myaskovsky, Larissa et Michele Andrisin Wittig. 1997. « Predictors of Feminist Social Identity among College Women ». *Sex Roles*, vol. 37, nos 11-12, p. 861-883.
- Nelson, Jaclyn A., Miriam Liss, Mindy J. Erchull, Molly M. Hurt, Laura R. Ramsey, Dixie L. Turner et Megan E. Haines. 2008. « Identity in Action: Predictors of Feminist Self-Identification and Collective Action ». *Sex Roles*, vol. 58, p. 721-728.
- Oprea, Denisa-Adriana. 2008. « Féminisme (de la troisième vague) et du postmodernisme ». *Recherches féministes*, vol. 21, no 2, p. 5-28.
- Ouellet, Pierre. 2003. *Le soi et l'autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*. Collection interCultures, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Paquette, Claude. 1982. *Analyse de ses valeurs personnelles. S'analyser pour mieux décider*. Montréal, Éditions Québec/Amérique.
- Paquette, Claude. 2003. « Les valeurs qui habitent un vieux rêve ». *Vie pédagogique*, no 126, février-mars, p. 22-25.
- Payne, Malcolm. 2005. *Modern Social Work Theory*. 3<sup>rd</sup> Edition. Lyceum Books, Inc. Chicago, Illinois.
- Poissant, Guylaine. 1995. *Portraits de femmes du Nord Ontarien*. Hearst, Les Éditions du Nordir.
- Quéniart, Anne, Michèle Charpentier et Amélie Chanez. 2008. « La transmission des valeurs d'engagement des aînées à leur descendance : une étude de cas de deux lignées familiales ». *Recherches féministes*, vol. 21, no 2, p. 143-168.

- Quinn, J. E. A., et H.L. Radtke. 2006. « Dilemmatic negotiations: The (un)tenability of feminist identity ». *Psychology of Women Quarterly*, vol. 30, p.187-198.
- Ramsey, Laura R., Megan E. Haines, Molly M. Hurt, Jaclyn A. Nelson, Dixie L. Turner, Miriam Liss et Mindy J. Erchull. 2007. « Thinking of Others: Feminist Identification and the Perception of Others' Beliefs ». *Sex Roles*, vol. 56, p.611-616.
- Reid, Anne and Nuala Purcell. 2004. « Pathways to Feminist Identification ». *Sex Roles*, vol. 50, nos 11-12, p. 759-769.
- Renzetti, Claire. M. 1987. « New Wave or Second Stage? : Attitudes of College Women Toward Feminism ». *Sex Roles*, vol. 16, nos 5-6, p. 265–277.
- Rezsohazy, Rudolf. 2006. *Sociologie des valeurs*. Paris, Armand Colin Éditeur.
- Rousseau, Myriam-Mélanie. 2007. *L'évolution de la condition des femmes canadiennes d'hier à aujourd'hui. Module 1. Action ontarienne contre la violence faite aux femmes*.
- Rousseau, Myriam et Marie-Luce Garceau. 2009. *Formation en matière de violence faite aux femmes. Partie 1 : Historique et fondements. Module 1.2 : Mouvement des femmes*. Ottawa, Action ontarienne contre la violence faite aux femmes.
- Rousseau, Myriam-Mélanie. 2011. *BESO 3356 FL - Le bien-être social des femmes et la société contemporaine. Module 2 – Théories et pratiques d'intervention féministes*. Université Laurentienne, Envision.
- Smolicz, Jerzy J. 1982. « Valeurs fondamentales et identité culturelle ». Dans *Identité culturelle : approches méthodologiques : Actes du colloque IDERIC – CIRB*. Tenu à Sophia Antipolis (France) du 25 au 30 mai 1981, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, p. 134-149.
- Statistique Canada. 2011. *Perspective géographique*, [En ligne]. Adresse URL : <http://www.12statcan.ca/census-recensement/2011>(Page consultée le 26 juillet 2014).
- Suter, Elizabeth et Paige W. Toller. 2006. « Gender Role and Feminism Revisited: A Follow-Up Study ». *Sex Roles*, vol. 55, p. 135-146.
- Swigonski, Mary, E. et Salome Raheim. 2011. « Feminist Contributions to Understanding Women's Lives and the Social Environment ». *Affilia: Journal of Women and Social Work*, vol. 26 no 1, p. 10-21.

- Table féministe francophone de concertation provinciale de l'Ontario. [En ligne]  
 Adresse URL :  
[http://francofemmes.org/tablefeministe/index.cfm?Repertoire\\_No=1509295370](http://francofemmes.org/tablefeministe/index.cfm?Repertoire_No=1509295370).  
 (Page consultée le 20 juillet, 2012).
- Toller, Paige W., Elizabeth A. Suter et Todd C. Trautman. 2004. « Gender Role Identity and Attitudes Toward Feminism ». *Sex Roles*, vol. 51, nos 1-2, p. 85-90.
- Toupin, Louise. 1996. « Le féminisme et la question des « mères travailleuses ». Retour sur le tournant des années 1970 ». *Lien social et politique*, vol. 36, p. 69-73.
- Toupin, Louise. 1998. *Les courants de pensée féministe*. [En ligne]. Adresse URL :  
[http://www.rcentres.qc.ca/public/les\\_courants\\_de\\_pensee\\_feministe.html](http://www.rcentres.qc.ca/public/les_courants_de_pensee_feministe.html). (Page consultée le 3 septembre 2013).
- Tremblay, Danielle. 1995. « Réflexions sur quelques valeurs du féminisme actuel ». *Moebius : écritures / littérature*, no 62, p. 101-107.
- Turner, Francis J. 1996. *Social Work Treatment–Interlocking Theoretical Approaches*. NY, The Free Press, New York.
- Union culturelle des Franco-Ontariennes. *Page d'accueil*. [En ligne]. Adresse URL :  
<http://unionculturelle.ca/>. (Page consultée le 3 juin 2014).
- Union culturelle des Franco-Ontariennes. *Nos projets*. [En ligne]. Adresse URL :  
[http://unionculturelle.ca/index.cfm?Voir=menu&Repertoire\\_No=1578826516&M=44](http://unionculturelle.ca/index.cfm?Voir=menu&Repertoire_No=1578826516&M=44). (Page consultée le 3 juin 2014).
- Université Laurentienne. [En ligne]. Adresse URL : <http://www.laurentienne.ca>. (Page consultée le 15 mars 2015).
- Vandiver, Beverly J. « What Do We Know and Where Do We Go? ». *The Counselling Psychologist*, vol. 30, no 1, January, p. 96-104.
- Webb, Janette. 1997. « The Politics of Equal Opportunity ». *The Politics of Equal Opportunity*, vol. 4, no 3, July 1997.
- Williams, Rachel et Michèle Andrisin Wittig. 1997. « I'm not a Feminist, But : Factors Contributing to the Discrepancy Between Pro-Feminist Orientation and Feminist Social Identity ». *Sex Roles*, vol. 37, nos 11-12, p. 885-903.
- Yoder, Janice D., Ann Tobias et Andrea F. Snell. 2011. « When Declaring « I am a Feminist » Matters: Labelling is Linked to Activism ». *Sex Roles*, vol. 64, p. 9-18.



- Zaidman, Claude, 2007. *Le féminisme comme mouvement social : le MLF Les cahiers du CEDREF Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*. [En ligne]. Adresse URL: [http :// www.cedref.revues.org/371](http://www.cedref.revues.org/371). (Page consultée le 4 mai 2011).
- Zucker, Alyssa N. 2004. « Disavowing Social Identities: What it Means When Women Say, « I'm not a feminist, but...», *Psychology of Women Quarterly*, vol. 28, p. 423-435.
- Zucker, Alyssa N. et Laina Y. Bay-Cheng. 2010. « Minding the Gap Between Feminist Identity and Attitudes : The Behavioral and Ideological Divide Between Feminists and Non-Labelers », *Journal of Personality*, vol. 78, no 6, p. 1896-1924.

**Appendice I Affiche publicitaire 1**

**À TOUTES LES ÉTUDIANTES FRANCOPHONES  
ÂGÉES ENTRE 20 À 24 ANS**

Je suis à la recherche de jeunes femmes francophones, âgées de 20 à 24, qui souhaitent participer à un groupe de discussion sur :  
les jeunes femmes de l'Ontario français et le féminisme.



À titre de participante, vous devez être inscrite dans un programme offert à l'Université Laurentienne. Vous aurez à consacrer environ une heure de votre temps. Vos informations demeureront confidentielles, et les résultats serviront à des fins de recherche.

Pour plus d'information concernant cette recherche, ou pour y participer volontairement, veuillez joindre :

Susan Lacelle  
(705) 675-1151, poste 5057  
Merci!



École de service social  
School of Social Work

**Appendice II Affiche publicitaire 2**  
**À TOUTES LES ÉTUDIANTES FRANCOPHONES**  
**ÂGÉES ENTRE 18 À 24 ANS**

Je suis à la recherche de jeunes femmes francophones, âgées de 18 à 24, qui souhaitent  
participer à un groupe de discussion sur :  
les jeunes femmes de l'Ontario français et le féminisme.



À titre de participante, vous devez être inscrite dans un programme offert à l'Université  
Laurentienne. Vous aurez à consacrer environ une heure et demie de votre temps. Vos  
informations demeureront confidentielles, et les résultats serviront à des fins de  
recherche.

Pour plus d'information concernant cette recherche, ou pour y participer volontairement,  
veuillez joindre :

Susan Lacelle  
(705) 675-1151, poste 5057 (se\_lacelle@laurentienne.ca)

**Vous recevrez une compensation financière d'une carte de Tim Horton d'une valeur  
de \$10.00 pour votre participation!**

Merci!



École de service social  
School of Social Work

### Appendice III Consignes



#### **Schéma d'entretien pour les participantes interviewées de chaque groupe de discussion**

Consigne de départ :

Je me nomme Susan Lacelle et je suis étudiante dans le programme de maîtrise à l'École de service social. Dans ce cadre, je fais une recherche qui vise à connaître vos définitions du féminisme et sa signification dans votre quotidien.

Avant de débiter l'entrevue de groupe, je tiens à vous dire que vous avez entièrement le droit de refuser de participer à cette recherche ou que vous pouvez vous retirer à tout moment, sans pénalité. Je ne crois pas que cette discussion puisse vous incommoder ou qu'elle puisse vous faire encourir des risques psychologiques. Si ce devait être le cas, vous pouvez joindre le Service de santé et bien-être de l'Université Laurentienne :

Édifice Résidence Ouest – 705 – 673 - 6546

Je tiens à vous assurer que les informations obtenues et enregistrées seront traitées de façon confidentielle et anonyme. D'une part, les enregistrements sur bandes audio et leurs transcriptions seront tenues confidentielles et seront entreposées dans un endroit sécuritaire. D'autre part, lors de l'analyse des données et la rédaction de mon mémoire, votre nom ne sera jamais dévoilé car je vous accorderai un pseudonyme.

Si vous choisissez de participer à cette étude, je vous demande de signer le formulaire de consentement avant de débiter l'entrevue. Par ailleurs, si vous souhaitez connaître les résultats de cette recherche lorsqu'elle sera complétée et approuvée par le comité de direction de mon mémoire de maîtrise en service social, vous pourrez la consulter après son dépôt officiel à la bibliothèque J. Desmarais de l'Université Laurentienne.

## Appendice IV Canevas d'entrevue

### **QUESTIONNAIRE D'ENTREVUE**



**TITRE :** La relève : les jeunes femmes de l'Ontario français et le féminisme

**INTRODUCTION :** Ce projet de mémoire tente de connaître vos perceptions et définitions du féminisme et de l'identité féministe, ainsi que vos connaissances du mouvement des femmes en général, et plus spécifiquement, celles du mouvement des femmes en Ontario français. De plus, je désire connaître si le féminisme est important pour vous et quelles sont vos préoccupations actuelles sur les enjeux du féminisme.

<p><b>PARTIE A : Définitions personnelles du féminisme et du mouvement des femmes</b></p>
---

- 1. Dans vos propres mots, pourriez-vous me dire comment vous définissez le féminisme ?**
- 2. Pourriez-vous me dire ce que vous connaissez du mouvement des femmes ?**  
(Piste de sous questions : mouvement social – mobilisation et revendication des droits des femmes - définition)
- 3. Que connaissez-vous de l'histoire du féminisme et du mouvement des femmes en Ontario français ?**  
(Pistes de sous questions : plans local, régional et provincial – actions et revendications – particularités du mouvement des femmes francophones en Ontario – particularités des femmes francophones)

4. **D'après vous, quels sont les valeurs prônées par le féminisme ? Présentez-les et expliquez-les.**
5. **D'après vous, comment le féminisme est-il représenté à Sudbury ?**  
(Pistes de sous questions : femmes, groupes, organismes, programmes, services, etc.)

<b>PARTIE B : Analyse du concept féministe (égalité et acquis)</b>
--

1. **Comment avez-vous acquis vos connaissances sur le féminisme ? Pouvez-vous donner des exemples de ces connaissances dans chacune des sphères suivantes :**
  - Socialisation dans la famille
  - École – études secondaires ou universitaires
  - Réseau social – amies
  - Emploi – bénévolat
  - Médias
  - Autres sphères
2. **Vous venez de discuter des différents milieux qui vous ont transmis des connaissances sur le féminisme. À quel point croyez-vous avoir intégré ces connaissances dans votre vision du féminisme ? Donner des exemples.**
3. **D'après vous, le féminisme est-il nécessaire ? Expliquez-en les raisons.**
4. **D'après vous, quels sont les domaines qui ont fait l'objet de revendications du mouvement féministe ?**
5. **D'après vous, quels sont les domaines ou les enjeux qui doivent continuer à être défendus ?**
6. **Selon vous, que signifie l'égalité entre les femmes et les hommes ? Pouvez-vous donner des exemples ?**

7. **Croyez-vous que les femmes ont atteint l'égalité avec les hommes ? Donnez-moi des exemples.**
8. **Croyez-vous que cette égalité est nécessaire ?**
9. **Quelles sont les barrières rencontrées par les jeunes femmes dans notre société parce qu'elles sont des femmes ? Donnez des exemples.**
10. **Selon votre propre expérience, vous est-il déjà arrivé de vous sentir en position d'inégalité envers les hommes ? Pourriez-vous me décrire votre expérience ?**

<b>PARTIE C : Besoins et dossiers actuels</b>
---

1. **Croyez-vous avoir été influencées par le féminisme ? Comment ?**
2. **D'après vous, le féminisme et les luttes menées par le mouvement des femmes sont-elles exclusives aux femmes ? Expliquez.**
3. **Le féminisme répond-t-il à vos besoins ? Expliquez.**
4. **Croyez-vous que pour se dire « féministe », vous devez participer à des organisations ou à des groupes qui revendiquent les valeurs, telles que l'égalité, la paix, la solidarité, l'équité, du mouvement féministe ? Donnez des exemples de votre participation, s'il y a lieu.**
5. **D'après vous, quels sont les dossiers importants à défendre par le mouvement des femmes ? Précisez lesquels.**

(Pistes pour sous questions : Dossiers, enjeux, luttes ou actions)

## **PARTIE D : Identité féministe**

1. **Vous identifiez-vous comme féministe ? Pouvez-vous m'expliquer les raisons.**
2. **De façon générale, quand vous êtes en public, vous présentez-vous en disant que vous êtes féministe ? Pouvez-vous m'expliquer les raisons ?**
3. **En résumé, et en quelques mots, selon vous, qu'est-ce qui amène une femme à s'identifier comme féministe ?**

## **Conclusion**

1. **Quel est l'élément essentiel, ou la chose la plus importante que vous retenez à propos de cette entrevue ?**

**Je vous remercie de votre collaboration.**



## Appendice V Lettre de consentement

### Lettre de consentement



**Titre de l'étude :** La relève : les jeunes femmes de l'Ontario français et le féminisme

**Chercheuse :** Susan Lacelle, étudiante à la maîtrise en service social à l'École de service social de l'Université Laurentienne

---

Je suis étudiante à la maîtrise en service social à l'Université Laurentienne. Dans le cadre de mon mémoire de maîtrise, j'étudie les opinions et les définitions qu'ont les jeunes femmes francophones âgées entre 18 et 24 ans à l'égard du féminisme. Cette étude permettra de tracer un portrait de vos opinions au sujet du féminisme chez les jeunes femmes francophones de l'Ontario français et, d'ajouter à la littérature à ce sujet.

Votre participation à l'étude est strictement volontaire. Vous pouvez vous retirer en tout temps, sans aucune répercussion ou conséquence. Votre identité ne sera jamais dévoilée. L'anonymat et la confidentialité des renseignements fournis seront rigoureusement respectés et l'utilisation de pseudonymes permettra de garantir votre anonymat. Durant le déroulement de la recherche, les renseignements fournis seront conservés en lieu sûr, dans un classeur, fermé à clé, dans le bureau de la chercheuse. Les résultats obtenus serviront qu'à des fins de recherche. Seule la chercheuse et la directrice du projet de mémoire, Marie-Luce Garceau, auront accès aux données du projet de recherche.

L'entrevue par l'entremise d'un groupe de discussion prendra environ une (1) heure de votre temps. Votre tâche est de répondre aux questions au meilleur de votre connaissance. Comme il s'agit de discussions de groupe, et afin d'assurer la confidentialité, nous vous demandons de garder la confidentialité des propos de toutes les participantes.

Pour de plus amples renseignements sur cette recherche, vous pouvez communiquer avec moi au 705-675-1151 poste 5057, ou par courriel au [se\\_lacelle@laurentienne.ca](mailto:se_lacelle@laurentienne.ca). Vous pouvez aussi joindre ma directrice de mémoire, Marie-Luce Garceau Ph.D, au 705-675-1151 poste : 5052 ou par courriel au [MGarceau@laurentienne.ca](mailto:MGarceau@laurentienne.ca). De plus, si vous souhaitez contacter une ressource officielle qui ne fait pas partie de l'équipe de recherche et qui peut prendre en considération toute question ou préoccupation exprimée par les participantes relativement aux aspects déontologiques de la recherche, veuillez joindre le gestionnaire des activités de recherche à l'Université Laurentienne au 705-675-1151 poste : 3213 ou [ethics@laurentian.ca](mailto:ethics@laurentian.ca)

Si vous désirez participer à cette étude, veuillez indiquer votre participation volontaire en signant le présent document.

J'accepte de participer à cette étude et j'ai reçu un exemplaire du présent formulaire de consentement.

J'accepte de garder la confidentialité concernant les propos tenus dans le groupe de discussion auquel j'ai participé.

---

Signature

Date :

Je tiens à vous remercier sincèrement de votre coopération,

Susan Lacelle  
Étudiante dans le programme de maîtrise en service social  
École de service social  
Université Laurentienne

## Appendice VI Questionnaire démographique



### QUESTIONNAIRE DÉMOGRAPHIQUE

1. Avez-vous déjà pris des cours en études féministe ? Encerclez votre réponse.

Oui  
Non

2. Quel est votre âge ?

1. Entre 18 – 19 ans
2. Entre 20 – 22 ans
3. Entre 23 – 24 ans

3. Quel est votre état civil ?

1. Célibataire
2. Union de fait
3. Séparée, divorcée
4. Mariée

**Je vous remercie de votre collaboration !**